

VIE
D'APOLONIUS DE TYANE

PAR PHILOSTRATE;

AVEC

LES COMMENTAIRES

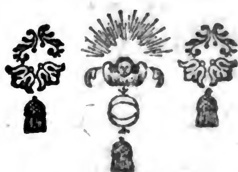
DONNÉS EN ANGLOIS

PAR CHARLES BLOUNT

Sur les deux premiers Livres de cet Ouvrage.

Le tout traduit en François.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY.
MDCCLXXIX.

TABLE DES CHAPITRES.

TOME SECOND.

LIVRE II.

VIE

VIE
D'APOLLONIUS DE TYANE
PAR PHILOSTRATE

Suite du Livre I.

CHAPITRE XX.

Apollonius arrive en Mésopotamie.

Comme Apollonius & ses compagnons vouloient entrer en (1) Mésopotamie, le Publicain (2) de la ville de Zeugma leur ordonna de s'approcher du bureau & de déclarer la marchandise qu'ils apportoient. Appollonius répondit ; j'apporte la modestie, la justice, la probité, la continence ; & il nomma plusieurs autres vertus par des noms féminins. Le Péager attentif à son profit dit qu'il avoit enrégistré ces esclaves. Apollonius répliqua : cela ne se peut point, parce que celles que j'amene, sont maîtresses & non esclaves.

Le (3) Tigre & (4) l'Euphrate, rivieres qui sortent des extrémités du mont (5)

Taurus & de l'Arménie, forment & environnent la Mésopotamie, province qui a quelques villes, & encore plus de villages. Ses habitants sont en partie (6) Arméniens, & en partie Arabes, (7) qui environnés par les fleuves dont nous avons parlé, n'ont pour la plupart aucune demeure fixe. Ils se regardent comme des insulaires, & disent qu'ils vont à la mer quand ils vont à quelqu'un de leurs deux fleuves, qu'ils croient être les bornes du monde. Ces fleuves après avoir fait le tour de la Mésopotamie, se jettent dans la mer. Il y a des Auteurs qui disent qu'une grande partie de l'Euphrate se disperse dans des marais, en sorte qu'il se perd dans la terre. D'autres plus hardis assurent que l'Euphrate, après avoir longtemps coulé sous terre, reparoît en Egypte & se mêle avec le Nil.

Pour rendre cette histoire exacte, & pour ne rien omettre de ce que Damis a écrit, j'avois dessein de raconter ce qu'Apollonius fit parmi les barbares. Mais notre sujet nous appelle à des choses plus grandes & plus admirables. Cependant il n'en faut pas négliger deux: la premiere est le courage d'Apollonius qui osa parcourir des nations (8) barbares, adon-

nées au vol, & non encore soumises aux Romains. L'autre chose est sa sagesse, par laquelle (9) il apprit à entendre, comme les Arabes, le langage des animaux: c'est ce qu'il apprit en voyageant chez les Arabes, qui avoient le plus de savoir & d'expérience en cela. (10) Car parmi ces peuples il est commun d'entendre, aussi bien que les oracles, les oiseaux qui prédisent l'avenir; on y acquiert le talent de comprendre les animaux en mangeant le cœur d'un Dragon, selon les uns, & le foie selon les autres.

ÉCLAIRCISSEMENTS

sur le Chapitre XX.

(1) La Mésopotamie est une grande province de l'Asie, bornée à l'orient par le fleuve Tigre, à l'occident par l'Euphrate, au midi par Babylone, & au septentrion par le Caucase. On l'appelloit Mésopotamie, comme Philostrate le remarque ici, parce qu'elle est située entre deux rivieres (*a*). Les Hébreux l'appellent Aram Naharaïm, c'est-à-dire, la Syrie

(*a*) Voyez aussi Strabon Géogr. Liv. XI. article Taurus.

des deux rivieres. Ensuite elle fut nommée Séleucie, comme Pline le dit (*Liv. VI.*) (*b*). Selon Olivarius elle est à présent connue sous le nom d'Halapie, quoique d'autres la nomment Apamie, d'autres Adiabene (*c*), & d'autres Asammie. Les

(*b*) N'y auroit-il pas ici une de ces méprises auxquelles Blount est assez sujet? Je trouve dans Pline (Hist. Nat. Lib. VI. Cap. 26. §. 30.) *Mesopotamia tota Assyriorum fuit, vicatim dispersa præter Babylonem & Ninum. Macedones eam in urbes congregavere, propter ubertatem soli. Oppida, præter jam dicta, habet Seleuciam &c.* Que le Traducteur François rend ainsi; „ La „ Mésopotamie étoit autrefois entiérement dépendante „ d'Assyrie; elle offroit alors plus de bourgs épars, que „ de vraies villes, si l'on en excepte Babylone & Ninus „ Les Macédoniens, considérant la fertilité du terroir, „ s'attacherent à rapprocher ces bourgades, & à en for„ mer des villes, lesquelles, outre les deux qu'on vient „ de nommer, sont aujourd'hui Séleucie &c." Pline, à la fin du même paragraphe dit, *Seleucia abest a capite Mesopotamia*, c'est-à-dire, Séleucie est éloignée de l'entrée de la Mésopotamie &c. Dans les autres endroits où cet Auteur parle de la Mésopotamie, il ne dit rien de Séleucie; d'où il paroît que la ville de *Séleucie* étoit dans la *Mésopotamie*, non que la *Mésopotamie* fût nommée *Séleucie*.

(*c*) Pline (Hist. Nat. Lib. V. Cap. 12.) distingue la Mésopotamie de l'Adiabene, & dit expressément que la

Les habitants de cette province ſont appellés par Arrien (*Liv. III.*) les habitants entre les rivieres. Cicéron dit que l'Euphrate la rendoit fort fertile (*De Nat. Deor. Lib. VI.* (*d*).

(2) *Le Publicain* étoit le fermier des revenus publics, c'eſt-à-dire, de ceux qui appartenoient à l'état, comme ceux que nous appellons collecteurs d'impôts.

(3) *Le Tigre* eſt un fleuve d'Aſie, qui tire ſon nom de la vîteſſe de ſon cours, par alluſion au vol rapide d'une fleche qui en langue Mede eſt appellée Tigrin. (*Strab. Géogr. Liv. XI.*) (*e*) Ce fleuve traverſe le lac Aréthuſe avec tant de vîteſſe & d'impétuoſité, que ni ſes eaux ni ſes poiſſons ne ſe mêlent avec ceux du lac (*f*). Il tombe dans un trou d'un côté

Syrie s'appelloit Méſopotamie entre l'Euphrate & le Tigre, &, paſſé l'Arménie, Adiabene, & plus anciennement Aſſyrie &c.

(*d*) Le traité de Cicéron *de Natura Deorum* n'a que trois Livres. Le paſſage dont il s'agit eſt au Liv. II. §. 52. *Meſopotamiam fertilem reddit Euphrates in quam quotannis quaſi novos agros invehit.* „ L'Euphrate fertiliſe la „ Méſopotamie, dans laquelle il porte pour ainſi dire, „ tous les ans des nouveaux champs."

(*e*) Article *Armenie.*

(*f*) Voy. la note (2) ſur les Chap. V. & VI. Tom. I.

du mont Taurus, reparoît de l'autre côté de la montagne, & continue ſon cours, juſqu'à ce qu'il parvienne dans la Méſopotamie. Là il ſe partage en deux bras, dont l'un ſe décharge dans le golphe Perſique, & l'autre dans l'Euphrate. Pour ce qui regarde ſa ſource, Juſtin & Solin la trouvent dans les montagnes de l'Arménie. Mais à ce ſujet voyez Juſtin Lib. XLII. (*g*), Solin Cap. 40. (*h*), Lucain Lib. III. v. 256. (*i*), Boëce de conſo-

(*g*) Cap. 3. à la fin.

(*h*) Où Solin fait l'hiſtoire du Tigre; dit que par ce nom les Medes déſignent une fléche; qu'il coule dans le lac Arethiſſa, non Arethuſe, (Strabon Géogr. Liv. XI. article Arménie) lac qui ſoutient tous les corps péſants; & dont les poiſſons n'entrent pas dans le Tigre; non plus que ceux du Tigre dans le lac; que rencontrant le mont Taurus, il ſe jette dans une profonde caverne, reparoît de l'autre côté; traverſe l'Adiabene & l'Arabie; termine ou embraſſe la Méſopotamie; reçoit le fleuve Choaſpe, & porte l'Euphrate dans le golphe Perſique.

(*i*) *Quaque caput rapido tollit cum Tigride magnus*
Euphrates, quos non diverſis fontibus edit
Perſis; & incertum eſt tellus ſi miſceat amnes,
Quod potius ſit nomen aquis; ſed ſparſus in agros
Fertilis Euphrates phariæ vice fungitur undæ:
At Tigrim ſubito tellus abſorbet hiatu,
Occultosque regit curſus; rurſusque renatum,

latione Lib. V. (*k*). Selon Arrien (*Liv. VII. des expédit. d'Alex.*) ce fleuve étoit autrefois appellé Sylax, & Sollax selon Eustace & Plutarque (*l*). Nous lisons dans Arias Montanus que son nom Hé-

Fonte novo flumen pelagi non abnegat undis.
v. 256 - 263.

Vers que Bréboeuf a rendus ainsi :

On voit abandonner ces campagnes fécondes,
Que le Tigre & l'Euphrate arrosent de leurs ondes.
Nés de la même source, après de longs détours,
Ils n'ont qu'un même lit en achevant leurs cours,
Au point que l'un & l'autre en une large couche,
Confondent le tribut de leur vague farouche;
On doute en ce moment de leur confusion,
Qui des deux va garder, ou va perdre son nom.
Tant que de son rival l'Euphrate se sépare,
Il fait ce que le Nil fait aux plaines du Phare.
Mais le Tigre soumis à de contraires loix,
S'abyme pour renaître une seconde fois ;
Et retenant long-temps son onde emprisonnée,
Il se remontre enfin à la Perse étonnée.

(*k*) Metro I.

Rupis achemeniæ scopulis, ubi versa sequentum
Pectoribus figit spicula pugna ferox,
Tigris & Euphrates uno se fonte resolvunt,
Et mox abjunctis dissociantur aquis, &c.

(*l*) Je ne trouve pas cela dans Plutarque.

breu eſt Hidekel: mais Joſeph (*m*) l'appelle Diglath & Pline (*n*) Paſitigris. Aujourd'hui, dit Caſtaldus, il eſt connu ſous le nom de Tégil.

(4) *Euphrate* fleuve célebre de la Méſopotamie, tire ſa ſource, à ce que dit Strabon (*o*), du Niphates montagne d'Arménie. C'eſt un des fleuves qui ſortoient du paradis; & il paſſoit par Babylone.

(*m*) Antiquités judaïques Liv. I. Chap. 2.

(*n*) Pline (Hiſt. Nat. Lib. VI. Cap. 27.) dans un Chapitre, qui, ſuivant l'édition du Traducteur françois, eſt uniquement deſtiné au Tigre, dit que ce fleuve ſe partage dans la Méſene ſupérieure, que ſes deux bras ſe réjoignent, & qu'après cette réunion, il prend le nom de Paſitigre, c'eſt-à-dire, Tigre entier, comme le remarque Hardouin dans ſa note ſur ce paſſage. Strabon (Géog. Liv. XV. article *Perſe*) aſſure, que, ſelon quelques Auteurs, toutes les rivieres qui arroſent la Suſiane, ſe jettent dans le Tigre, qui, à cauſe de cela, ſe nomme Paſitigre près de ſon embouchure.

(*o*) Strabon (Géog. Liv. XI. article *Taurus*) dit, „ L'Euphrate a ſa ſource dans les parties ſeptentrionales „ du mont Taurus." Mais à l'article *Arménie*, il dit que le Tigre deſcend du mont Niphates; & il avoit dit auparavant, article *Taurus*, que les ſources du Tigre & celles de l'Euphrate ſont éloignées d'environ 2500 ſtades; qu'une partie du Taurus vers le Sud (τὰ δὲ νότια) s'appelle Niphates, d'où ſort le Tigre.

J'imagine que le nom d'Euphrate vient de le langue Arabe dans laquelle Pharata signifie *inonder.* Quelques Auteurs prétendent que son nom vient de l'Hébreu *Huperah* (*Génes. XI.* 14.). Boëce veut que le Tigre & l'Euphrate aient la même source. L'Euphrate est plus grand que le Tigre (*Strabon Liv. II*) (*p*). Lucain & Cicéron observent que ce fleuve contribue beaucoup à la fertilité de la Mésopotamie (*q*): *le fertile Euphrate répandu par les campagnes fait le même effet que le Nil*, dit Lucain Liv. III. (*r*). Pline dans son Histoire naturelle (*Liv. V. Ch.* 24.) (*s*) & Strabon (*Liv. XVI.*) (*t*) décrivent ce fleuve fort au long.

Un fameux Philosophe de ce nom vivoit sous l'Empereur Adrien; mais étant attaqué d'une fâcheuse maladie qui lui rendoit la vie à charge, il courut à une mort volontaire buvant, avec la permission de l'Empereur, une bonne dose de ciguë.

(*p*) Strabon Géogr. Lib. XI. article *Taurus.*

(*q*) Cic. de Nat. Déor. Lib. II. §. 52.

(*r*) Voyez ci-dessus note (*o*) pag. 9.

(*s*) Ce chapitre est entiérement consacré à l'Euphrate.

(*t*) Strabon dans le Liv. XVI. de sa Géographie ne dit pas un mot de l'Euphrate. Il en parle au Liv. XI. article *Taurus.*

(5) *Le Taurus* eſt la montagne la plus fameuſe de l'Aſie. Cette montagne commence à la mer des Indes, ſe partage & s'étend du côté du ſeptentrion, du midi, & de l'occident vers la mer Égée. C'eſt ainſi qu'en s'étendant en différentes provinces, elle prend un différent nom dans chacune. Dans la Cilicie on l'appelle Taurus: le Taurus de Cilicie, dit Ovide (*Metam. I I.*) (*u*). Il s'appelle Cragus dans la Lycie; Cauraceſius & Sarpédon dans la Pamphilie; Antitaurus dans la petite Arménie; Moſchicus & Paſiedus dans la grande Arménie; Chaboras dans la Méſopotamie; Amanus dans la Syrie; Niphates ou Gordicus ſur les confins de la Méſopotamie & de l'Arménie; Coraccicus dans la Colchide; Caucaſus dans l'Ibérie & dans l'Albanie; Sagrus dans la Médie; Orontes, Jaſonius, Coronus, & Choathras dans les confins de la Syrie ultérieure; Parachoathras dans le pays des Parthes; Strongilos dans la Carmanie; Paropamyſus dans la Bactriane; Imaus dans la Scythie; Émodus entre la Scythie & l'Inde. Les Grecs en général appellent tout cela les monts Cérauniens. La Ste. Écriture

(*u*) *Tauruſque cilix.* v. 207.

l'appelle Ararat. Vous voyez donc que cette montagne reçoit un nom différent dans chaque province qu'elle traverſe. Il ſemble que Quinte-Curce (*v*) fait deux montagnes différentes du Taurus & du Caucaſe. Le Taurus, particulierement dans la Cilicie, eſt aujourd'hui appellé Cambel, Bacras, & Giulich.

(6) *L'Arménie* fut ainſi appellée, à ce que dit Strabon (*Liv. XI.*) (*w*) du nom d'un des campagnons de Jaſon qui pour le ſuivre dans ſa navigation, quitta Arménia ville de la Theſſalie: ſelon d'autres l'Arménie tira ſon nom d'Aram fils de Sem. C'eſt une province de l'Aſie qui ſe diviſe en grande & petite Arménie. La grande eſt bornée par la Cappadoce & par l'Euphrate à l'orient; par la Méſopotamie au midi; par la Colchide, l'Ibérie, & l'Albanie au ſeptentrion; & par la mer Caſpienne & par la Médie à l'orient. Une partie de la grande Arménie eſt maintenant appellé la Turcomanie, & l'autre partie eſt renfermée dans la

(*v*) De reb. geſt. Alex. Magni Lib. VII. §. 12. *Taurus ſecundæ magnitudinis mons committur Caucaſo.* „ Le „ Taurus, montagne de la ſeconde grandeur, ſe joint au „ Caucaſe."

(*w*) Article *Albanie.*

Géorgie. Ptolomée y compte plusieurs montagnes principales comme les monts Moschia, Paryarges, ou Pariédri Udacespes, Antitaurus, Abos, & les Gordæi, que le paraphraste Chaldéen appelle Kardu, Quinte-Curce (x) Cordæi; & Bérose (y) Cordyæi. On dit que l'Arche s'arrêta sur un de ces monts; & Haithon qui étoit du même pays, donne à cette montagne le nom d'Arath, qui differe peu de celui d'Ararat, que lui donne l'Écriture.

La petite Arménie, qui est appellée *Prima*, est séparée de la grande ou Turcomanie par l'Euphrate à l'orient; elle a la Cappadoce à l'occident; au midi la Cilicie & une partie de la Syrie; & les îles Pontiques au septentrion. Elle fut regardée comme une partie de la Cappadoce jusqu'à ce que les Arméniens par leurs

(x) Quinte-Curce (Lib. IV. §. 46.) nomme ceux *qui montes Cossæorum incolebant*, parmi les peuples de l'Arménie mineure: & (Lib. V. §. 2. vers la fin), il parle des pays des Gordiens (*Gordianorum*), & le Tellier interprete, dit qu'on appelloit aussi *Gordyai* ces peuples, qui habitoient une partie de l'Arménie majeure, au midi, où étoient les monts *Gordyai*.

(y) *De temporibus ante diluvium.* §. *Unus inter gigantes*, à la fin.

leurs invaſions & par leurs colonies changerent ſon nom. L'Arménie fut conquiſe l'an de notre Seigneur 1515 par Sélim I. qui la réunit à l'empire Ottoman & la ſoumit à ſa tyrannie. Les Arméniens ſont à préſent fort diſperſés dans tous les états de la domination Turque, par le commerce auquel ils ſont fort adonnés. Quant à leur tempérament, „ les hommes ſont généralement robuſtes, „ vigoureux, & pleins de ſanté. Ils ont „ le port grave, & les traits bien for„ més: mais tout cela eſt mélangé d'un „ air noir & mélancolique qui rebute ex„ trêmement. Les femmes ſont mal„ faites pour la plupart: elles ont le nez „ long; & à peine en trouveroit-on une „ entre mille, qui ſoit paſſablement belle. „ Quant à l'humeur, les Arméniens ſont „ coupables d'une avarice ſordide au der„ nier degré. Opiniâtres & incapables „ d'entendre raiſon; ſtupides en toutes „ choſes, ſi ce n'eſt dans ce qui regarde „ leur négoce; encore faut-il avouer que „ même dans le trafic leurs connoiſſances „ reçoivent la loi de leur intérêt, & n'en „ paſſent pas les bornes...... Les Turcs „ leur donnent le nom de *Bokegis*; & „ les Juifs les croyent deſcendus des an-

„ ciens Amalécites. Ils les haïssent & „ leur portent envie, à cause qu'ils ne „ se laissent pas aisément tromper par „ eux....... Plusieurs attribuent la stu- „ pidité de ce peuple aux mauvaises qua- „ lités du pays, où l'air renfermé dans „ de vastes forêts de meuriers, est rendu „ encore plus épais & plus grossier par „ les vapeurs & les brouillards de la mer „ Caspienne, & par la fumée désagréable. „ Ces chaudieres où ils font bouillir leurs „ vers à soie (z)."

Tant que les Arméniens furent soumis à l'Empire Romain, ils eurent les mêmes cérémonies ecclésiastiques que les Grecs, dont ils suivirent la doctrine, & reconnurent le Patriarche de Constantinople pour chef de leur Église; mais le gouvernement étant changé, les Arméniens abandonnerent la doctrine & la discipline des Grecs. L'Eglise Arménienne, comme nous l'apprenons de Ricaud, est à présent gouvernée par quatre Patriarches;

(z) Tout ce passage, & ce que Blount a dit jusqu'ici, & va dire de l'Arménie moderne, est tiré du Chap. I. & II. de *l'état présent de l'Eglise Arménienne* par le Chevalier Paul Ricaud. N'ayant pas trouvé l'original Anglois, j'ai copié la traduction Françoise de M. Rosemond.

le premier réside à Etchméasin dans la Perse; le second à Sis dans la petite Arménie; le troisieme à Canshahar; & le quatrieme à Achtamar. Les Patriarches Arméniens qui se tiennent à Constantinople, ne sont que titulaires, & nommés pour plaire aux Turcs. L'Eglise Arménienne admet les articles de foi arrêtés dans le Concile de Nicée: elle reçoit aussi le symbole des Apôtres. Cependant cette Eglise a son symbole, ou sa confession de foi particuliere. La voici: „ Je confesse que je crois de tout mon „ cœur en Dieu le Pere, non créé ni en„ gendré: & que Dieu le Pere, Dieu le „ Fils, & le St. Esprit ont été de toute „ éternité; le Fils engendré du Pere, & „ le St. Esprit procédant du Pere seul. „ Je crois en Dieu le Fils non créé, mais „ engendré de toute éternité. Le Pere „ est éternel; le Fils est éternel & égal „ au Pere, tout ce que le Pere contient, „ le Fils le contient aussi. Je crois au „ St. Esprit, qui a existé dès l'éternité; „ non engendré du Pere, mais en procé„ dant; trois personnes, & un seul Dieu. „ Tel qu'est le fils, par rapport à la Di„ vinité, tel est le St. Esprit. Je crois

„ la Ste. Trinité; non pas trois Dieux,
„ mais un ſeul Dieu; ſeul en Volonté, en
„ Gouvernement, & en Jugement, Créa-
„ teur de toutes les choſes viſibles &
„ inviſibles. Je crois en la Ste. Egliſe;
„ la rémiſſion des péchés, & la commu-
„ nion des Saints. Je crois que de ces
„ trois perſonnes il y en a eu une qui a
„ été engendrée de ſon Pere avant toute
„ éternité, mais qui dans le temps eſt
„ deſcendue du ciel à Marie, de laquelle
„ il a reçu du ſang, ayant été formé dans
„ ſon ſein, où la Divinité fut mêlée avec
„ la nature humaine ſans aucune tache ni
„ ſouillure. Il demeura patiemment neuf
„ mois dans le ventre de Marie, & naquit
„ enſuite à la maniere des hommes, avec
„ une ame, un entendement, un juge-
„ ment, & un corps; n'ayant qu'un corps
„ & un viſage. De ce mêlange ou de cet-
„ te union réſulta la compoſition d'une
„ Perſonne; Dieu fut fait homme, ſans
„ ſouffrir aucun changement en lui-mê-
„ me; il naquit ſans aucune génération
„ humaine; & ſa mere ne laiſſa pas de
„ demeurer vierge. Comme perſonne
„ ne connoît ſon éternité, perſonne auſſi
„ ne connoît ſon exiſtence ni ſon eſſence;

„ car comme il a été Jésus-Christ dès
„ l'éternité, il l'est encore aujourd'hui,
„ & le sera éternellement."

„ Je crois en Jésus-Christ, qui a con-
„ versé parmi les hommes en ce monde;
„ qui à l'âge de trente ans fut baptisé de
„ son bon gré & suivant sa propre volon-
„ té, son Pere rendant témoignage de lui
„ & disant, *c'est ici mon Fils bien-aimé,*
„ *en qui j'ai pris mon bon plaisir.* Et le
„ St. Esprit descendant sur lui en forme
„ de colombe. Il a été tenté du Diable,
„ & l'a vaincu: il a été annoncé aux
„ Gentils; il a souffert en son corps, la
„ lassitude, la faim & la soif, il a été
„ crucifié de son propre consentement:
„ il mourut par rapport à son corps, mais,
„ comme Dieu, il étoit vivant. Il a été
„ enséveli, & sa Divinité étoit mêlée
„ avec lui dans le tombeau; son ame des-
„ cendit en enfer, & fut toujours ac-
„ compagnée de sa Divinité; il prêcha
„ aux ames qui étoient en enfer; & après
„ les avoir retirées de ce lieu-là, il res-
„ suscita le troisieme jour, & apparut à
„ ses Apôtres. Je crois que notre Sei-
„ gneur Jésus-Christ est monté au ciel
„ avec son corps; qu'il est assis à la main
„ droite de Dieu; que, suivant le décret

„ du Pere, il viendra avec le même corps „ juger les vivants & les morts; & que „ tous les hommes ressusciteront, les „ gens de bien pour entrer dans la vie „ éternelle; & les méchants pour être „ jettés dans les flammes éternelles (*a*)." Voilà le sommaire de la croyance des Arméniens; ils l'enseignent aux enfants & aux étudiants, & le répétent dans le service divin comme nous répétons le Symbole des Apôtres. Celui qui veut acquérir des connoissances plus étendues au sujet des jeûnes, fêtes, cérémonies, pénitences &c. des Arméniens, n'a qu'à lire l'excellent Traité *de l'état présent de l'Eglise Arménienne*, écrit & publié depuis peu par Paul Ricaud, homme d'esprit qui a demeuré long-temps parmi eux.

(7) L'Arabie est appellée Arab par les Juifs. Quelques Auteurs tirent le nom d'Arabie de l'Hébreu Arabah, qui signifie désert; parce que l'Arabie est pleine de déserts. D'autres le déduisent d'Arabus fils d'Apollon & de Babylonie. Il en est qui prétendent qu'Homere appelle (*b*)

(*a*) Cette confession de foi est tirée mot à mot du Chap. 4. de l'ouvrage de Ricaud, traduit en François, & cité ci-dessus.

(*b*) Ἐρεμβοὺς quasi Ἐρήμους.

noirs les Arabes. Mais sur ceci voyez Strabon (*c*), & le Grand Etymologique. L'Arabie est une fort grande province de l'Asie, située entre deux Golphes, le Persique à l'orient, & à l'occident celui qu'on appelle Arabique du nom de cette province; elle a l'Océan au midi, & au septentrion la Syrie & l'Euphrate. Elle est limitrophe à la Judée d'un côté & à l'Egypte de l'autre. On la divise ordinairement en Arabie pétrée, Arabie déserte, & Arabie heureuse. Le Bérose fabriqué par Annius dit (*d*) que le pere Janus envoya Sabus dans l'Arabie heureuse, Arabus dans l'Arabie déserte, & Pétréius dans l'Arabie pétrée: ces trois personnages étoient neveux de Cham, ou plutôt fils du cerveau d'Annius. L'Arabie heureuse est actuellement nommée Aimon par quelques-uns, & Gemen ou Giamen par les Turcs: elle comprend les parties les plus méridionales de l'Arabie, & a tiré le surnom d'heureuse de sa fertilité. Pline (*e*) & Strabon

(*c*) L'article *Arabie* est au Liv. XVI. de la Géographie de Strabon.

(*d*) De antiq. regn. totius orbis Lib. IV. §. *Ab exordio hujus*.

(*e*) Hist. Nat. Lib. V. Cap. 11. & Lib. VI. Cap. 28.

(*f*) appellent Nabathée l'Arabie pétrée, qu'on nomme aujourd'hui Barraah ou Bengaucal. Le nom de Pétrée lui vient, à ce que dit Arias Montanus, de Pétra, résidence royale (*g*), autrefois Arach, d'Aretas Roi des Arabes. Enfin l'Arabie déserte, à présent connue sous le nom de Beriara, étoit ainsi nommée tant parce qu'elle manquoit en grande partie d'habitants, que parce que son terrein étoit stérile. Il en est de même d'une partie considérable de l'Arabie pétrée. A ce sujet lisez Purchas dans ses voyages Liv. III. Ch. 1. (*h*). Ce pays est fameux par ses aromates & par ses parfums (*i*), *l'Arabie, pays célebre par sa fertilité en odeurs*, dit Quinte-Curce Liv. V. Tous les anciens Poëtes disent la même chose.

(8) *Nations barbares, qui n'étoient pas encore soumises aux Romains.* Les Romains se croyoient la seule nation policée,

(*f*) Géog. Liv. XVI. Article *Golphe Persique.*

(*g*) Aussi Pline (Lib. VI. Cap. 28.) dit, *Deinde Nabatæi oppidum includunt Petram nomine.*

(*h*) Purchas dans le Liv. III. Chap. 1. de ses voyages ne dit rien de l'Arabie. Il en parle au Liv. III. Chap. 12. §. 2; & au Liv. IV. Ch. 1. §. 2,

(*i*) *Arabia, odorum fertilitate nobilis regio.* (Lib. V. §. 2.)

cée, & traitoient de Barbares toutes celles qui n'étoient pas ſoumiſes à leur empire: c'eſt ce qu'on apprend de tous leurs Hiſtoriens. Les Grecs avoient le même préjugé. „ Quand le Roi Pyr-
„ rhus paſſa en Italie, après qu'il eut re-
„ cogneu l'ordonnance de l'armée que
„ les Romains lui envoyoient au devant;
„ *Je ne ſais*, dit-il, *quels Barbares ſont*
„ *ceux-ci; mais la diſpoſition de cette ar-*
„ *mée que je vois, n'eſt aucunement bar-*
„ *bare.*" Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit paſſer dans leur pays. Mais rien n'eſt plus arrogant ou plus injuſte que cette dénomination.
„ Ils ſont ſauvages de meſmes que nous
„ appellons *ſauvages* les fruits que la Na-
„ ture de ſoi & de ſon progrès ordinaire
„ a produits: là où à la vérité ce ſont
„ ceux que nous avons altérez par notre
„ artifice, & deſtournez de l'ordre com-
„ mun que nous devrions appeller plus-
„ toſt ſauvages (*k*)."

Les préſents de Cérès, de Pallas, de Bacchus,
Si communs parmi nous, ici ſont inconnus;
Comme ſi l'Univers naiſſant & ſans culture,
Etoit encore au ſein de la ſimple Nature:

(*k*) Mont. Eſſ. Liv. I. Cap. 30.

Tout eſt ſauvage & brut; nul art n'eſt établi.
Chez nous on met pour l'art la Nature en oubli;
Ce qu'on pratique ici, la Nature l'enſeigne;
Par-tout elle ſe montre, & par-tout elle regne;
Par-tout elle répand ſes utiles préſents.
Végete ſur la terre, & ſouffle dans les vents;
Le ciel eſt toujours pur, le zephir le tempere:
Si Phébus doit quitter ce climat qu'il préfere,
Et viſiter le nôtre, il le quitte à regret,
Avance à pas tardifs, & repart comme un trait.

Dryden (*l*).

„ Ces nations me ſemblent encore fort
„ voiſines de leur naiſveté naturelle (*m*)."

(*l*) Corn, Wine, and Oyl, are wanting to this ground,
With which our countreys fruitfully abound;
As if this infant world yet unarray'd,
Naked and bare, in Natures Lap were laid.
No uſeful arts have yet found footing here,
But all untaught and ſalvage does appear:
As we by arts unteach what Nature wrought,
So all their cuſtoms are by Nature taught.
There Nature ſpread her fruitful ſweetneſs round,
Breaths in the air, and broods upon the ground;
There days and nights the only ſeaſons be;
The ſun no climate does ſo gladly ſee;
When forc'd from thence to ſee our parts, he mourns,
Takes little journeys, and makes quick returns.

(*m*) Mont. Eſſ. Liv. I. Chap. 30.

La Nature eſt l'ouvrage du Tout-Puiſſant, & l'art eſt l'ouvrage de l'homme, & tout au plus le bâtard de la Nature.
„ Nous avons tant rechargé la beauté &
„ la richeſſe de ſes ouvrages par nos in-
„ ventions, que nous l'avons du tout
„ étouffée. Si eſt-ce que par-tout où ſa
„ pureté reluit, elle fait une merveilleuſe
„ honte à nos vaines & froides entre-
„ priſes (*n*)."

Qu'on aime l'arbouſier qui grandit ſans culture,
Le ruiſſeau qui ſerpente au gré de la Nature,
Le lierre qui s'étend ſans ſoins & ſans labeurs,
Le ſol qui s'embellit des plus vives couleurs,
Les cailloux variés qui parent le rivage,
Des habitants des airs le ruſtique ramage!

Properce Liv. I. El. 2. 10. (*o*)

(*n*) Ibidem.

(*o*) *Et veniunt hederæ ſponte ſua melius.*
Surgit & in ſolis formoſior arbutus antris,
Et volucres nulla dulcius arte canunt.

C'eſt ainſi que cite Montaigne, & Blount qui le copie. Voici le paſſage entier de Properce; il eſt trop beau pour n'être pas rapporté.

Aſpice quos ſummittit humus formoſa colores;
Ut veniunt hederæ ſponte ſua melius;
Surgat ut in ſolis formoſius arbutus antris;
Ut ſciat indociles currere lympha vias
Littora nativis pellucent picta lapillis;
Et volucres nulla dulcius arte canunt.

v. 9-14.

„ Tous nos efforts, dit Montaigne „ (*p*), ne peuvent ſeulement arriver à „ repréſenter le nid du moindre oyſelet, „ ſa contexture, ſa beauté, & l'utilité „ de ſon uſage: non pas la tiſſure de la „ chétive arraignée..... Les paroles meſ- „ mes qui ſignifient le menſonge, la tra- „ hiſon, la diſſimulation, l'avarice, l'en- „ vie, la détraction, le pardon, inouyes." Ce ſont les premieres loix que nous a donné la Nature (*q*).

Pendant que nous blâmons les autres, nous nous flattons, nous nous diſſimulons nos fautes. Nous condamnons les ſauvages parce qu'ils mangent les hommes morts, & nous ne faiſons pas attention que c'eſt une action bien plus mauvaiſe de (*r*) crucifier, de tourmenter, de rôtir les hommes vivants, comme ont

(*p*) Eſſ. Liv. I. Chap. 30.

(*q*) *Hos natura modos primum dedit* - - -

Virg. Géorgic Lib. II. v. 20

Cette citation eſt auſſi dans Montaigne. Il a fallu donner à ces mots un ſens qui s'accordât au raiſonnement de Montaigne. Ce ſens n'eſt pas celui de Virgile. Ce Poëte décrit trois manieres dont les arbres ſe multiplient; enſuite il dit, „ voila les trois manieres que nous fournit d'abord „ la Nature;" & il ajoute; „ il en eſt d'autres que l'uſage „ a trouvées."

(*r*) Encore tiré de Montaigne.

fait les Espagnols qui se disent Chrétiens. Pour moi je pense que cette calomnie est fondée plutôt sur la jalousie, que sur autre chose. C'est ainsi que nous voyons que si dans une famille un frere a plus d'esprit ou de sens que le reste, les autres d'abord conjurent contre lui, & pensent réparer leur imbécillité & leur folie en le dénigrant par des mensonges, & en le faisant passer calomnieusement pour un libertin, un débauché, un scélérat;

La foible vérité ne peut sauver son nom ;
Tous les fous sont d'accord à l'appeller fripon (*s*).
(*Satyre contre l'homme.*)

Fait-il le moindre faux-pas? On dit qu'il a fait une chûte horrible. Pour lui le moindre fétu devient une poutre. Le plus petit déréglement, dont par un ac-

(*s*) Nor can weak Truth his reputation save;
The fools will all agree to call him knave.

La Satyre contre l'homme, ou contre le genre humain (against Mankind) est de Jean Wilmot Comte de Rochester. Elle fut imprimée pour la premiere fois en Juin 1679. (Rob. Walpole Catal. of Royal and Noble Authors. Tom. II. pag. 44.) qui dit, „ c'est plus qu'une imitation de Boileau." J'ajoute que cette Satyre fut publiée une année avant que Blount donnât sa traduction de Philostrate.

cident extraordinaire cet homme se rend coupable, on le transmet à la postérité, comme si l'on se vantoit de ce que l'on a, pendant qu'on est sobre, autant de jugement qu'en a un autre pendant qu'il est ivre; car l'imbécillité est une ivresse naturelle. S'il n'observe pas exactement la morale du Christianisme, s'il omet le moindre article des cérémonies, on le décrie comme Athée. Et attendant, ceux qui l'accusent, portent leur homme extérieur à l'Église, & livrent leur homme intérieur au Diable, à la convoitise, au mensonge, à la médisance, à la satyre, à l'envie, à la calomnie; ils violent les contracts les plus respectables, les serments les plus sacrés, & les vœux les plus inviolables qu'ils ont fait devant Dieu & devant les hommes. Néanmoins ils pensent, en lisant quelque Pseaume ou quelque Chapitre, en répétant chaque jour quelques prieres, expier tous leurs forfaits, qu'ils nomment, tout au plus, des fautes ou des foiblesses. On se sert à présent du mot Athée comme on se servoit jadis du mot Barbare. Tous ceux qui n'ont pas nos opinions ou nos mœurs, étoient des Barbares (*t*) autrefois; main-

(*t*) Montaigne Ess. Liv. I. Chap. 30.

tenant ce ſont des Athées.

(9) *Il apprit à entendre le langage des animaux*, comme, ſelon le meilleur ſatyrique (*u*), l'écuyer Ralphe.

Des oiſeaux il ſut le patois,
Comme un Perroquet ſait l'Anglois;
Il ſavoit de l'oiſeau l'idée;
Quoiqu'à ce qu'il dit oppoſée:
Quel Membre (*v*) l'oiſeau déſignoit,
Quand fouet ou corde il prononçoit.

Traduct. Françoiſe d'Hudibras. Chant I.

Pline (*Lib. X. Cap.* 49.) parmi d'autres récits fabuleux rapporte la fauſſe hiſtoire des dragons qui enſeignerent à Mélampe à comprendre le langage des oiſeaux en lui léchant les oreilles (*w*). Démocrite parloit de certains oiſeaux dont le ſang mêlé & corrompu produiſoit un ſerpent qui avoit la propriété de faire

(*u*) He underſtood the ſpeech of Birds.
As wel as they themſelves do words;
Could tell what ſubtleſt Parrots mean,
That ſpeak and think contrary clean;
What Member 'tis of whom they talk,
When they cry Rope, and Walk, Knave, Walk.

(*v*) Du Parlement d'alors.

(*w*) Il la rapporte; mais pour la rejetter avec les Pégaſes, les Griffons, les Tragopans, & les Sirenes.

comprendre le langage des oiſeaux à ceux qui le mangeoient (*x*). Porphyre (*Lib. III. de abſtinentia*) (*y*) écrit que ſi l'on veut ajouter foi à l'antiquité, il y avoit eu & il y avoit dans ſon temps pluſieurs perſonnes qui entendoient le langage des oiſeaux & des bêtes; comme parmi les anciens Mélampe & Tiréſias. Il dit auſſi qu'un de ſes amis avoit un fils qui entendoit le langage des oiſeaux; que les Arabes entendoient celui des corbeaux, & les Tyrrhéniens celui des aigles.

Philoſtrate n'eſt pas le ſeul à dire qu'Apollonius avoit ce don; Porphyre, Eunapius (*z*), & d'autres aſſurent la mê-

(*x*) Voyez Pline immédiatement après le paſſage dont on vient de parler.

(*y*) Je ne ſai pas pourquoi Blount donne en Latin le titre d'un traité Grec. Quoiqu'il en ſoit, les exemples de Mélampe, de Tiréſias, & de celui qui avoit un fils, ou un eſclave qui entendoit le langage des oiſeaux, ſe trouve au §. 3. où il ajoute qu'Apollonius entendit une hirondelle qui avertiſſoit les autres que du grain s'étoit répandu près de la ville; prodige que Philoſtrate a oublié. L'intelligence des Arabes & des Tyrrhéniens eſt au §. 4; avec cette appendice, „ nous entendrions tous, peut-être, les langages de tous les animaux, ſi quelque ſerpent nous „ purifioit les oreilles."

(*z*) Les vies des Philoſophes & des Sophiſtes d'Eu-

me chose. Si vous faites attention au don des langues, & aux autres miracles, je ne vois aucune raison d'en douter. La foi est comme un papier blanc sur lequel on peut aussi bien écrire un miracle qu'un autre.

(10) *Parmi ces peuples il est commun d'entendre, aussi bien que les oracles, le langage des oiseaux; on y acquiert la faculté de converser avec les animaux en mangeant, dit-on, le cœur ou le foie des dragons.* Les Princes & les Républiques, dit le sage Secrétaire de Florence (*a*), qui veulent conserver leur gouvernement dans toute sa force, doivent sur tout faire attention à la Religion & à ses cérémonies, & les maintenir dans la vénération qui leur est due. Non seulement il faut avoir ce soin au commencement d'un gouvernement, comme fit Numa qui de cette maniere amena à l'obéissance civile un peuple martial & féroce; mais aussi dans tout gouvernement établi, parce que l'irréligion amene le luxe, & le luxe la destruction. C'est pourquoi tout ma-

napius ne sont pas longues. J'ai relu tout le livre attentivement, mais en vain, pour y trouver ce que Blount dit ici.

(*a*) *Discorsi sopra la prima Decade di Tito Livio, Libro I. Capitolo* 12.

giſtrat ſage & prudent doit ſaiſir tous les moyens de propager & d'encourager ce qui peut, de quelque maniere que ce ſoit, ſoutenir ou étendre la réputation & l'avantage de la Religion établie, qu'elle ſoit incertaine ou frivole n'importe. Les Hommes ſages ayant ſuivi cette route, il en eſt réſulté l'opinion des miracles qu'on vante même dans les Religions fauſſes. Que leur origine ſoit auſſi peu fondée que vous voudrez, un Prince ſage eſt ſûr de les accréditer, & ſon autorité les rend recommandables à chacun. Un Prince donc doit ſe montrer à tous ceux qui le voyent & qui l'entendent, plein de bonté, d'intégrité, d'humanité, & de Religion; il doit même prétendre avoir une doſe plus qu'ordinaire de Religion, parce que la plupart des hommes jugent plus par les yeux que par l'attouchement. Chacun voit, mais peu comprennent; chacun voit les apparences ſous leſquelles vous vous montrez, & peu pénétrent juſques à la réalité de ce que vous êtes; & ce peu n'oſe pas s'oppoſer à l'opinion de la multitude qui a pour elle la Majeſté du Prince. Solon, Lycurgue, Numa, & tous les autres Légiſlateurs payens furent contraints de recourir au ſecours de

la Religion pour établir leur nouveau gouvernement.

La Religion des Payens dépendoit infiniment des réponſes des oracles, des devinations & des prédictions, ſur lesquelles ſe fondoient tous leurs ſacrifices, rites & cérémonies. Ils étoient pleinement perſuadés que tout ce qui pouvoit préſager la bonne ou mauvaiſe fortune, pouvoit la donner (*b*). Parmi les autres ſortes de devins nous liſons qu'on ſe ſervoit ſur-tout de trois dans les anciens temps, c'étoient les *Aruſpices*, les *Auſpices*, & les *Augures*. Nous appellons tout cela devins, mais les mots latins, que nous avons adoptés, y mettent une différence conſidérable. Les *Aruſpices* prédiſoient l'avenir en conſidérant les entrailles des animaux ſacrifiés, & ils tirerent leur nom de l'inſpection des autels (*c*). Les *Auſpices* prédiſoient en conſidérant le vol des oiſeaux; & c'eſt de là qu'ils tirerent leur nom (*d*). Enfin les *Augures* devinoient par le ramage des

(*b*) Ceci eſt tiré de Machiavel à l'endroit cité, & en différents autres.

(*c*) *Ab aras inſpiciendo.*

(*d*) *Auſpices quaſi avisſpices ab aves aſpiciendo.*

oiseaux, comme Philostrate dit ici que faisoient les Arabes; & c'est de là qu'ils tirerent leur nom (*e*). Notre Auteur dit ici qu'ils apprenoient cet art en mangeant le cœur ou le foie des dragons; aussi Solon affirme que dans cette vue les Arabes avoient coutume de manger des serpents. Je ne fatiguerai pas le lecteur en entrant dans le détail des différentes sortes de devinations; je le renverrai à Cœlius Rhodiginus, aux Antiquités Romaines de Rosinus, aux Antiquités de Goodwin & à d'autres qui en parlent fort au long. J'en dirai seulement un mot par rapport à leur institution politique, & je conclurai.

Premierement donc Jules César Vanini (*Dialog. 56. Lib. IV.*) dit, que les prédictions des anciens étoient autant de fables & tromperies imaginées par les Prêtres afin de gagner de l'argent & de se faire respecter. C'étoient des fictions des Princes payens pour épouvanter le peuple par la crainte d'une Divinité suprême. Si les Augures prédisoient les choses à venir, il falloit qu'ils en fussent ou la cause ou l'effet; car les Astrono-

(*e*) *Augures ab avium garritu.*

mes jugent par les étoiles de leur efficacité sur les choses sublunaires; & les Médecins jugent par les effets. Mais les Augures ne sont ni la cause ni les effets; donc c'est en vain qu'on en fait usage pour prévoir l'avenir (*f*).

Les augures faisoient une grande partie de la Religion des Payens, & comme le remarque le sage Machiavel, ils ne contribuoient pas peu au bien-être de la République Romaine. C'est pourquoi les Romains estimoient l'ordre des Augures plus que tous les autres. Ils en faisoient usage dans la création des consuls, dans les commencements de leurs entreprises, dans la levée de leurs armées, dans leurs batailles, & dans toutes les autres affaires d'importance, soit civiles, soit militaires. Ils ne commençoient jamais une expédition sans avoir auparavant prévenu le soldat que le Dieu avoit promis un succès heureux.

Parmi des différentes sortes d'Augures ils avoient ceux qu'ils appelloient *Pullarii*, qui donnoient toujours leurs présages avant qu'on attaquât les ennemis. Si les poulets que ces Augures avoient sous leur inspection, mangeoient bien, c'étoit

(*f*) Vanini Dial. 56. Lib. IV, au commencement.

un bon signe, & l'armée pouvoit marcher à l'ennemi en toute confiance ; si les poulets ne mangeoient point, c'étoit un un mauvais signe, & l'armée devoit se tenir tranquille (*g*). Ainsi les poulets qui refuserent de manger, & qui s'échapperent du poulailler, prédirent que Mancinus seroit vaincu par les Numantins, & que Papirius seroit battu par les Samnites (*h*). De là vient, comme Vanini (*i*) le remarque, que pour prévenir le découragement de l'armée superstitieuse, lorsque les Généraux avoient grande envie de donner bataille, & que les soldats n'étoient pas portés de bonne volonté & craignoient le danger, ils travailloient à les encourager & à les porter à se battre vaillamment par des moyens divins & non humains. Dans cette vue ils faisoient jeûner long-temps leur poulets, & les sortoient du poulailler presque morts de faim, de cette maniere ils dévoroient ce qu'on leur présentoit. Alors les Augures s'habilloient de leurs robes de parade & se caressant la barbe avec beaucoup de

(*g*) *Discorsi sopra la prima Decade di Tito Livio. Libro I. Capitolo* 14.

(*h*) Ceci est copié de Vanini Dialog. 56. Lib. IV.

(*i*) Au même endroit.

gravité, promettoient au nom des Dieux la victoire à l'armée, & animoient la multitude crédule à se battre & à détruire leurs ennemis. Au contraire lorsqu'un Général ne vouloit pas hazarder une bataille, il offroit à manger aux poulets qu'on avoit eu soin de rassasier auparavant; ces animaux refusoient, & les Augures qui étoient toujours du conseil de guerre secret, prioient les soldats par les entrailles des Dieux de ne pas attaquer les ennemis, parce que les Dieux étoient irrités à cause des péchés de l'armée, & la menaçoient de sa ruine. Tout le monde obéissoit aux avertissements d'un aussi grand personnage qu'un Grand-Prêtre; la bataille ne se donnoit point, & on n'attribuoit pas cela à la poltronnerie du Général, mais à la destinée. Aussi quand les Romains étoient vaincus ou mis en fuite, afin que ce malheur ne pût influer sur leur courage, les Chefs disoient qu'on s'étoit battu contre la réponse des Augures. C'est pour ne pas les avoir écoutés que Flaminius périt avec son armée (*k*).

La charge d'Augure étoit une des premieres parmi les Romains: on les respec-

(*k*) Tout ce passage est copié de Vanini à l'endroit cité.

toit, & on les honoroit en ſorte qu'on les regardoit non ſeulement comme interprêtes des Dieux, mais auſſi comme meſſagers & médiateurs entre les Dieux & les hommes. De plus ils entroient toujours dans le Sénat, parce que (j'imagine) depuis la fondation de Rome jusqu'au changement de ſon gouvernement, les Rois mêmes étoient Augures, ne croyant pas ſûr de ſéparer du pouvoir Royal une inſtitution qui avoit tant d'autorité. C'eſt ainſi que nos Rois d'Angleterre ſont chefs de l'Égliſe auſſi bien que de l'État au lieu que dans les pays Catholiques ce pouvoir eſt partagé entre le Roi & le vieux Augure Romain, je veux dire le Pape.

Le principal but des Augures étoit d'encourager le ſoldat à ſe battre avec plus d'ardeur & de confiance, ce qui contribuoit beaucoup à la victoire. De là vient qu'on n'éliſoit jamais des Magiſtrats ſans avoir conſulté les Augures.

Celui qui ſourdement aux dignités aſpire,
Veut toujours qu'on l'appelle à tout ce qu'il deſire (*l*).

Dryden.

Ainſi

(*l*) Thoſe who to empire by dark paths aſpire,
Still plead a call to what they moſt deſire.

Ainſi nous apprenons de Tite-Live (*m*) que Romulus & Numa reçurent leurs ſceptres de la main des Augures.

Les anciens ne commençoient pas à bâtir des villes ſans avoir auparavant fouillé les entrailles des animaux; ſi elles étoient ſaines, elles indiquoient que le climat étoit tempéré & le terrein fertile; mais ſi elles étoient ridées ou maigres, elles montroient que le climat étoit malſain (*n*). Quelquefois ils tiroient leurs conjectures des cauſes naturelles & ne manquoient pas de les attribuer aux augures.

L'art des Augures étoit fort ancien, particulierement dans l'Italie, dans la Grece & dans l'Aſie mineure, où l'on dit que Car ou Cara l'avoit inventé, & qu'Orphée l'avoit perfectionné. Les habitants de ce pays n'étoient pas auſſi habiles à deviner par le moyen des étoiles que les Egyptiens & les Chaldéens: c'eſt pourquoi ils imaginerent les moyens de paſſer pour prophetes, comme ſi les ſe-

(*m*) Tite-Live (Lib. I. §. 1.) dit que Romulus prit les augures (*auguria*); & (§. 18.) qu'un Augure (*Augur*) déclara Numa Roi.

(*n*) Ceci eſt encore copié de Vanini à l'endroit cité.

crets des Dieux étoient cachés dans les ſales entrailles & dans le foie des animaux & des hommes morts. Je dis des hommes, parce que nous liſons qu'Eliogabale & Julien ſacrifierent des hommes dans cette vue, comme s'ils étoient perſuadés qu'on pouvoit tirer des préſages plus ſûrs des entrailles des hommes. On ne prenoit jamais les Augures ſans beaucoup de ſolemnité & de cérémonie: on faiſoit à cette occaſion une proceſſion de Patriciens & des principaux citoyens couronnés de laurier: à la tête de la proceſſion marchoit le Grand-Pontife en pompe accompagné de beaucoup de monde. Il y a quelques années que j'eus la curioſité de voir une proceſſion catholique à la Chapelle de St. Jaques. Je me rappellai d'abord la cérémonie pratiquée par les Augures des anciens, dont les Catholiques ont tiré la leur: car c'eſt une bonne politique de cette égliſe de conformer ſes rites réligieux, autant qu'il eſt poſſible, à ceux de l'ancien empire Romain ſans changer plus qu'il ne faut.

Nous pouvons voir dans Pline & dans Cicéron (*o*) que la populace ſeule ajou-

(*o*) Cic. de Divinat, Lib. II. §. 33. *Augurium retinetur autem & ad opinionem vulgi, & ad magnas uti-*

toit foi aux augures, & que les gens ſages ne faiſoient que garder les apparences. Pline dit que les augures ne ſignifient rien, & qu'ils ne tirent leur force que de l'imagination, c'eſt pourquoi il n'eſt pas néceſſaire d'être incrédule pour les nier. Cicéron (*p*) écrit qu'il s'étonnoit de ce qu'un Augure ne rioit pas lorſqu'il en rencontroit un autre en penſant combien ils trompoient le peuple. Un profane de ma connoiſſance faiſoit uſage de cette penſée lorſqu'il voyoit deux Prêtres enſemble.

Enfin, un Général Romain ne donna pas le ſignal d'une bataille, parce que les poulets des Devins le défendoient;

litates Reipublicæ. Voyez auſſi les §. 34 & 35, & §. 22. *Haruſpicinam... ego Reipublicæ cauſſa, communiſque religionis colendam cenſeo.* De même § 39. *Quid mirum igitur, ſi in omnibus auſpiciis & omni divinatione imbecilli animi ſuperſtitioſa iſta concipiunt?* Et en d'autres endroits du ſecond livre. Mais Cicéron dit qu'il parle, *nihil ut affirmem, quæram omnia.* (Ibid. §. 3.) Liſez le premier livre du même traité, vous trouverez le contraire.

(*p*) De Divinat. Lib. II. §. 24, où il rapporte ce mot comme étant de Caton. *Vetus autem illud Catonis admodum ſcitum eſt*, qui mirari ſe *ajebat*, quod non rideret Haruspex Haruspicem cum vidiſſet.

un jeune Romain se présenta à lui, & dit qu'il s'étonnoit qu'on laissat échapper une si belle occasion pour si peu de chose. Le Général répondit: ces choses semblent petites; mais nos anciens en faisant attention à ces petites choses ont aggrandi l'empire.

CHAPITRE XXI.

Apollonius arrive dans les terres de Babylone; sa conduite avec un Satrape qu'il trouve aux frontieres.

APOLLONIUS ayant passé (1) Ctésiphon, entra dans les terres de Babylone, & trouva des gardes que le Roi y avoit placées. On ne pouvoit avancer au delà de ces gardes sans avoir déclaré son nom, sa patrie, & la raison de son arrivée. Le Satrape qui étoit le chef de cette garde, étoit un de ceux qu'on a coutume d'appeller l'œil du Roi; car le Mede qui étoit parvenu à la couronne depuis peu, n'étoit pas tranquille; mais craignant le vrai & le faux, il vivoit dans des appré-

henfions continuelles. On amena donc Apollonius & fes compagnons au Satrape qui par hazard devant voyager, faifoit mettre une tente fur un chariot. Ce Satrape voyant un homme exténué, fit un cri comme font les femmes craintives & fe couvrit le vifage. Enfuite le regardant à peine il lui demanda, comme à un efprit, qui vous a envoyé vers nous? Apollonius répondit, moi-même; & il ajouta, ces autres perfonnes font de ma fuite. Le Satrape demanda qui il étoit, & pourquoi il étoit entré dans les états du Roi. Apollonius répondit, toute la terre eft à moi, & j'ai la liberté d'aller où il me plait. Le Satrape lui dit, je vous punirai fi vous ne répondez pas clairement. Apollonius répondit, plût à Dieu que ce fût par vos propres mains, afin que vous fuffiez châtié de m'avoir touché. L'Eunuque fut étonné, d'autant plus qu'il obferva que cet homme n'avoit pas befoin d'interprête, & qu'il parloit fans héfiter & promptement: c'eft pourquoi le regardant de meilleur œil, & lui parlant avec plus de douceur il dit: je te prie par l'amour des Dieux de me dire qui tu es? Apollonius répondit, puifque tu me queftionnes avec douceur & poli-

tesse je te dirai qui je suis. Je suis Apollonius de Tyane; je vais voir le Roi des Indes pour apprendre ce qu'on fait dans ce pays-là. Je verrois aussi volontiers ton Roi, parce que ceux qui lui ont parlé, disent qu'il ne manque pas de mérite; si, comme je le pense, c'est (2) Bardanes qui a depuis peu recouvré le royaume qu'il avoit perdu. C'est lui-même (repliqua le Satrape), ô divin Apollonius, car il y a long-temps que nous avons entendu parler de toi. Le Roi céderoit même le trône à un sage; & il vous donnera un chameau à chacun pour passer aux Indes, où il vous fera conduire. Pour ce qui me regarde je vous reçois chez moi, & je vous offre ces trésors (& il lui montroit des tas d'or) pour en prendre tant qu'il vous plaira non pas une fois, mais dix si vous voulez. Apollonius refusa l'argent; c'est pourquoi le Satrape lui dit; au moins vous accepterez ce vin de Babylone (3); le Roi en donne à nous autres Satrapes: prenez aussi des rôtis de chevre & de cochon, de la farine & du pain, & ce que vous voudrez; car dans presque tout le pays qu'il vous reste à traverser, vous ne rencontrerez que des hameaux, où vous au-

rez bien de la peine à trouver des provisions. Mais d'abord se reprenant il ajouta, oh Dieux! Qu'ai-je dit? J'ai appris que cet homme ne mange rien qui ait eu vie, & ne boit point de vin: je lui fais des offres qui ne lui conviennent point. Cependant, repartit Apollonius, vous pouvez me régaler avec des provisions fort simples; donnez-moi seulement du pain & des herbages. Je vous donnerai, dit le Satrape, du pain levé, & de belles dattes grosses & dorées, & des herbes qui viennent très-bien dans les jardins que le Tigre arrose. Apollonius répondit, je trouve plus agréables les herbes (4) sauvages qui viennent naturellement que celles, qui sont forcées & produites par artifice. Plus agréables? repliqua le Satrape; mais (5) l'absynthe que le terroir de Babylone produit en abondance, les rend désagréables & ameres. C'est pourquoi Apollonius accepta ce que le Satrape lui offroit, & prenant congé de lui, il lui dit, il est bon d'être aussi doux au commencement qu'à la fin; lui reprochant la punition dont il l'avoit ménacé, & les discours hautains & (6) barbares qu'il avoit tenus au commencement.

ÉCLAIRCISSEMENTS

sur le Chapitre XXI.

(1) *Ctésiphon* êst une ville de l'Assyrie, située au bord du Tigre, & bâtie par les Parthes. Leurs Rois y passoient une partie de l'hiver, parce que le climat en est tempéré. Pline (*Lib. VI.* §. 26.) (*q*) dit que Ctésiphon étoit la capitale de l'empire Babylonien. Aussi Ammien Marcellin qui (*Liv. XXIII.*) (*r*) nomme les trois principales villes de l'Assyrie, la met de ce nombre. Ces trois villes sont, selon cet Auteur, Babylone, Séléucie, & Ctésiphon.

(2) *Vardanes*, ou *Bardanes* étoit fils d'Artaban: son histoire se trouve dans les

(*q*) Pline dit que pour affoiblir Seleucie, les Parthes bâtirent à trois-mille pas de ses murs, la ville de Ctésiphon, qui est aujourd'hui (du temps de Pline) la capitale de leur empire. *Ad hunc exhauriendam, Ctesiphontem —— juxta tertium ab ea lapidem condidere Parthi, quod nunc est caput regni.*

(*r*) Cap. 6. *Splendidissimæ vero & pervulgatæ (urbes in Assyria) hæ solæ sunt tres; Babylon —— & Ctesiphon —— post hanc Seleucia.*

les Annales de Tacite (*Liv. VI.* (*s*) & *Liv. XI.*) (*t*) Artaban laissa en mourant plusieurs enfants, c'est-à-dire, Arsace, Darius, Bardanes, Gotarzes, Orodes, Vologeses, Pacoros, & Tiridate, outre une fille, dont on ne dit rien. Arsace avoit le gouvernement de l'Arménie que son Pere lui avoit donné: il fut tué par ses sujets subornés par Mithridate & par Pharasinas Princes d'Espagne. Darius fut envoyé à Rome pour servir d'otage à l'Empereur Tibere. C'est pourquoi Bardanes, dont Philostrate parle ici, parvint à la couronne, conformément à ce qu'Artaban avoit ordonné à cause du malheur arrivé aux deux aînés. Tacite parle au long des guerres & de la mort funeste de Bardanes.

(3) *Vin de Babylone.* On lit dans Strabon (*Liv. XVI.*) (*u*) que la provin-

(*s*) Tacite (Lib. VI. a §. 31. ad §. 37, & a §. 41 ad §. 45.) parle beaucoup d'Artaban & de Tiridate.

(*t*) §. 8 - 11.

(*u*) Je ne sais pas où Blount a trouvé cela. Je lis dans Strabon (Géog. Liv. XVI. Article *Assyrie*); cette province (la Babylonie) est nue pour la plus grande partie, & ne produit que des broussailles & des palmiers. Et plus bas, même livre & même article; „ le pays est aussi

ce de Babylone eſt ſi fertile en bled & autres denrées qu'elle rend, dit-on, trois cents pour un. Les habitants trouvent dans le palmier les néceſſités de la vie, telles que le vin, le miel, le vinaigre, & les habits qu'ils tirent des feuilles de cet arbre. Les noix ſervent de charbon aux forgerons & aux autres ouvriers qui font uſage de feu. Trempées dans l'eau, elles engraiſſent les brebis & les bœufs. Pline (*Liv. XIV.*) (*v*) écrit que dans tout l'orient on ne fait uſage que du vin du Palmier. Athenée (*Liv. XIV. Chap.* 26.) (*w*) aſſure que les Rois de Perſe ne buvoient que du vin Calybonien, qui ſelon Poſſidonius, vient ſeulement à Damas dans la Syrie, où les

„ fertile en orge (κριθῆς) qu'aucun autre; car on dit „ qu'il rapporte trois cents pour un. Quand au reſte, ce „ font les palmiers qui le fourniſſent. On en tire le pain, „ le miel, le vin, le vinaigre, & divers ouvrages tiſſus. „ Les ferruriers emploient les noyaux en guiſe de char- „ bon, & les mêmes noyaux macérés dans l'eau ſervent „ de nourriture aux bœufs & aux brebis." L'*orge* n'eſt point *le bled & autres denrées.*

(*v*) Cap. 16. §. 19.

(w) C'eſt ce que je trouve au Liv. I. pag. 28. édition de Lyon 1622.

Perses avoient planté des vignes. Celui qui veut en savoir davantage sur ce sujet, n'a qu'à lire Pline (*Lib. XIV.*) (*x*), & Athenée (*y*) qui parlent de toutes les sortes de vins qu'il y avoit dans le monde, & des lieux qui les produisoient.

(4) *J'aime mieux les herbes qui viennent naturellement.* C'est ce que pensoit Apollonius parce qu'il mettoit les simples ouvrages de la Nature au dessus de tous les artifices & améliorations des hommes. Le chant naturel du Rossignol est infiniment plus agréable que tous les airs que les hommes font apprendre aux oiseaux. Que les couleurs de l'arc-en ciel sont belles! Qui peut les imiter? L'expérience journaliere nous apprend que les fruits qui viennent naturellement, sont beaucoup meilleurs que ceux que nous faisons venir dans nos serres.

(5) *L'absynthe*, ce nom vient du Grec; c'est comme qui diroit (*z*) imbuvable à cause de son amertume, ou ingustable

(*x*) Cap. 6 - 11.

(*y*) Livre I. au delà de la moitié.

(*z*) Αψίνθιον *quasi* απίνθιον, *impotabile ob amaritudinem; vel ingustabile, quia illud non tangunt animalia in depascendis herbis.*

parce que les animaux qui paissent, n'en goûtent point. Dioscoride donne à cette plante un nom qui indique (*a*) sa grande amertume. Dioscoride & Galien ne parlent que de trois sortes d'absynthe; la commune qui est connue de tous les hommes, & dont la meilleure vient dans le Pont & dans la Cappadoce; l'absynthe de mer ou *Seriphium*; & le *Santonicum*, d'une province des Gaules en deçà des Alpes. Cependant on a trouvé depuis plusieurs sortes d'herbes qu'on regarde comme des especes d'absynthe par leur port & par leurs vertus. L'absynthe commune est échauffante & astringente; elle purge la bile qui s'attache à l'estomac &c. Voyez Parckinson (*Theatr. Botan. Trib. I. Cap.* 36.) & Pline (*Lib. XXVII. Cap.* 7.) (*b*)

(6) *Discours barbares.* Nous lisons dans le Traité de la Sagesse de Charron (*c*), imitateur de Montaigne dont il tire ses pensées, que „ La parole est particulierement donnée à l'homme, présent excellent & fort nécessaire: pour

(*a*) Βαθύπικρον *a profundo amarore.*

(*b*) C'est Cap. 6. §. 28. de l'édition d'Hardouin.

(*c*) Liv. I. Cap. 11.

„ le regard de celui d'où elle ſort: c'eſt
„ le truchement & l'image de l'ame,
„ *animi index & ſpeculum*, le meſſager
„ du cœur, la porte par laquelle tout ce
„ qui eſt dedans, ſort dehors & ſe met
„ en veue: toutes choſes ſortent des té-
„ nebres & du ſecret, viennent en lu-
„ miere, l'eſprit ſe fait voir; dont diſoit
„ un ancien à un enfant, parle, afin
„ que je te voye, c'eſt-à-dire, ton de-
„ dans; comme les vaiſſeaux ſe cognoiſ-
„ ſent s'ils ſont rompus, ouverts, ou
„ entiers, pleins ou vuides par le ſon,
„ & les métaux par la touche, ainſi
„ l'homme par le parler: de toutes les
„ parties du corps qui ſe voyent & ſe
„ montrent au dehors, celle qui eſt plus
„ voiſine du cœur c'eſt la langue par ſa
„ racine. Auſſi ce qui ſuit le plus près
„ la penſée, c'eſt la parole: de l'abon-
„ dance du cœur la bouche parle. Pour
„ le regard de celui qui la reçoit, c'eſt
„ un maiſtre puiſſant, & un régent im-
„ périeux; qui entre en la fortereſſe,
„ s'empare du maiſtre, l'agite, l'anime,
„ l'aigrit, l'appaiſe, l'irrite, le contriſ-
„ te, le réſiouit, lui imprime toute
„ telle paſſion qu'il veut, manie & pai-
„ ſtrit l'ame de l'eſcoutant, & la plie à

„ tout ſens, la fait rougir, bleſmir, pal-
„ lir, rire, pleurer, trembler de peur,
„ trémouſſer d'eſtonnement, forcener
„ de cholere, treſſaillir de joye, outrer
„ & tranſſir de paſſion. Pour le regard
„ de tous, la parole eſt la main de l'es-
„ prit, par laquelle, comme le corps
„ par la ſienne, il prend & donne, il
„ demande conſeil & ſecours & le don-
„ ne. C'eſt le grand entrepreneur &
„ courratier, par elle le traffic ſe fait:
„ *merx a Mercurio*, la paix ſe traite, les
„ affaires ſe manient, les ſciences & les
„ biens de l'eſprit ſe débitent & diſtri-
„ buent, c'eſt le lien & le ciment de la
„ ſociété humaine (moyennant qu'il ſoit
„ entendu) car, dit un ancien, l'on eſt
„ mieux en la compagnie d'un chien cog-
„ nu, qu'en celle d'un homme duquel le
„ langage eſt incognu, *ut externus alieno*
„ *non ſit hominis vice*, bref l'outil & in-
„ ſtrument à toutes choſes bonnes &
„ mauvaiſes, *vita & mors in manibus lin-*
„ *guæ*. Il n'y a rien meilleur ni pire
„ que la langue: la langue du ſage, c'eſt
„ la porte d'un cabinet royal, laquelle
„ s'ouvrant, voilà incontinent mille cho-
„ ſes diverſes ſe préſentent toutes plus
„ belles l'une que l'autre, des Indes,

„ Péru, de l'Arabie. Ainſi le ſage pro-
„ duit & fait marche en belle ordonnan-
„ ce, ſentences, & aphoriſmes de la phi-
„ loſophie, ſimilitudes, exemples, his-
„ toires, beaux mots triés de toutes les
„ mines & thréſors vieux & nouveaux,
„ *qui profert de theſauro ſuo nova & ve-*
„ *tera*, qui ſervent au réglement des
„ mœurs, de la police, & de toutes les
„ parties de la vie, & de la mort, ce
„ qu'étant deſployé en ſon temps, & à
„ propos, apporte avec plaiſir une gran-
„ de beauté & utilité, *mala aurea in lectis*
„ *argenteis, verba in tempore ſuo*: la bou-
„ che du meſchant, c'eſt un trou puant
„ & peſtilentieux, la langue meſdiſante,
„ meurtriere de l'honneur d'autrui, c'eſt
„ une mer & univerſité de maux, pire
„ que le fer, le feu, le poiſon, la mort,
„ l'enfer. *Univerſitas iniquitatis, malum*
„ *inquietum, venenum mortiferum, ignis*
„ *incendens omnia, mors illius nequiſſima,*
„ *utilis potius infernus quam illa.*"

„ Or ces deux, l'ouye & la parole ſe
„ reſpondent & rapportent l'une à l'au-
„ tre, ont un grand couſinage enſemble,
„ l'un n'eſt rien ſans l'autre, comme auſſi
„ par nature, en un meſme ſubject, l'un
„ n'eſt pas ſans l'autre. Ce ſont les deux

„ grandes portes, par lesquelles l'ame fait „ tout son trafic, & a l'intelligence par„ tout: par ces deux, les ames se ver„ sent les unes dedans les autres, comme „ les vaisseaux, en appliquant la bouche „ de l'un à l'entrée de l'autre: qui si ces „ deux portes sont closes, comme aux „ sourds & muets, l'esprit demeure soli„ taire & misérable: l'ouie est la porte „ pour entrer, par icelle l'esprit reçoit „ toutes choses de dehors, & conçoit „ comme la femelle: la parole est la por„ te pour sortir, par icelle l'esprit agit „ & produit comme masle. Par la com„ munication de ces deux, comme par „ le choc & heurt roide des pierres & „ fers, sort & saille le feu sacré de vé„ rité, car se frottans & limans l'un con„ tre l'autre, il se desrouillent, se puri„ fient & s'esclaircissent, & toute co„ gnoissance vient à perfection: mais „ l'ouie est la premiere, car il ne peut „ rien sortir de l'ame qu'il ne soit entré „ deuant, dont tout sourd de nature est „ aussi muet." La communication de ces deux choses, comme le frottement réciproque de deux cailloux ou de deux morceaux d'acier, fait sortir le feu sacré de la vérité. La langue nous a été accor-

dée, comme les autres dons de la Nature, par une faveur ſinguliere ; cependant, comme les deux jambes, qui nous ont été données pour marcher au beſoin, peuvent nous jetter dans une riviere ou nous précipiter au bas d'un clocher ; comme les deux mains que nous tenons de la Providence pour nous défendre & nous aider, peuvent nous couper la gorge ; de même notre langue, ce magnifique préſent de la Nature, peut, étant mal ménagée, cauſer notre ruine ; comme je l'ai déjà montré dans le onzieme (*d*) Chapitre de ce livre. Que notre eſprit nous ſerve plutôt de bouclier pour nous défendre par une jolie réponſe, que d'épée pour bleſſer par un reproche, quelque plaiſant qu'il ſoit. Rappellons-nous qu'un mot fait des bleſſures plus profondes & plus difficiles à guerir que le poignard le plus affilé. Un malheur imprévu eſt l'effet d'une paſſion inconſidérée ; mais un diſcours flétriſſant eſt le réſultat du profond & cordial mépris que nous avons pour celui qui en eſt l'objet. Auſſi rien n'allume le feu de la colere, & n'eſt per-

(*d*) Et le quatorzieme de notre édition. Tom. I. pag. 254. & ſuivantes.

nicieux autant que les mots amers, ſurtout s'ils ſont perçants & bien appropriés; car on ſe reſſent peu des injures communes. Les expreſſions piquantes qu'on peut ſe permettre le plus, ſont les réparties fines, qui étant faites ſur le champ & pour ſe défendre, ſont non ſeulement pardonnables, mais louables. C'eſt pourquoi tout le monde applaudit ce Gentil-homme qui ayant reçu un démenti d'un Médecin, dit qu'il aimoit mieux prendre cela de ſa part qu'une médecine. J'avoue que j'ai en averſion les gros mots plus que toute autre choſe, en ſorte que je pourrois mieux étudier avec vingt tambours à l'oreille qu'au bruit de deux perſonnes qui ſe querellent. Mon attention eſt attirée non ſeulement par le bruit, mais auſſi par la curioſité d'entendre ce qu'on dit; &, ſuivant mon opinion, l'endroit où l'on dit le plus de vérités, eſt aux Halles, lorſque les Poiſſardes ſe diſent des injures. La même raiſon me porte à lire les livres polémiques qui ſont écrits dans le langage des Halles le plus raffiné, tels que ſont le *débat amiable;* les livres en réponſe à M. Hobbès; les différentes diſputes de Marvel & de Parker, comme la *Répétition tranſpoſée*

&c. Le lecteur impartial peut apprendre dans ces livres les différentes fripponneries de chaque secte, s'il y en a. Leurs Pasteurs, quoique chrétiens, ne s'accordent sur aucun article aussi catholiquement, que sur celui de se faire payer les dixmes. On dit parmi nous que quand les coquins font mal leurs affaires, les honnêtes gens prosperent. De même dans ces bruyantes accusations, quand une secte reproche à l'autre ses sottises, le sage découvre la folie de l'une & de l'autre, & parvient à la connoissance de la vérité.

CHAPITRE XXII.

Rencontre & prédiction d'Apollonius.

LORSQU'APOLLONIUS & ses compagnons eurent fait vingt stades, ils rencontrerent une Lionne tuée par des chasseurs. C'étoit une bête d'une grosseur si énorme, qu'ils n'en avoient jamais vu de pareille. Ceux qui étoient accourus des hameaux voisins, & les (1) chasseurs mêmes pousserent un cri, comme s'ils vo-

yoient quelque chofe d'extraordinaire. En effet c'en étoit une; car ayant ouvert la Lionne ils trouverent qu'elle portoit huit petits. Or la (2) Lionne porte fix mois; elle ne met bas que trois fois pendant fa vie; elle fait la premiere fois trois Lionceaux; deux la feconde; & s'il arrive qu'elle devienne mere pour la troifieme fois, elle ne met bas qu'un Lionceau qui eft, je penfe, plus grand & plus féroce que les autres. Car il ne faut pas ajouter foi à ceux qui difent que les Lionceaux devenus grands, viennent au monde en déchirant le ventre de leur mere. On connoit l'amour réciproque qui naturellement attache les petits à ceux qui leur ont donné la vie, pour la confervation de l'efpece. Apollonius contempla la bête, fe tut quelque temps, & dit, Damis, notre féjour auprès du Roi fera d'une année & huit mois, Le Roi ne nous congédiera pas plutôt; & il ne nous convient pas de partir auparavant. C'eft ce qu'on peut conjecturer par le nombre des Lionceaux, un defquels fignifie un mois, & la Lionne un an; car il faut comparer ce qui eft parfait à ce qui eft parfait. Damis répondit, que dirons-nous des (3) moineaux que le dra-

gon dévora en Aulide, dont il eſt parlé dans Homere, ils étoient huit, la mere faiſoit le neuvieme, & (4) Calchas expliqua ce prodige en diſant que les Grecs combattroient devant Troye pendant neuf ans. Voyez donc que, ſelon Calchas & Homere, notre voyage ne dure neuf ans. Homere, répondit Apollonius, a juſtement comparé à huit années huit oiſeaux déjà éclos; mais comment pourrois-je mettre en parallele avec des années des animaux qui ne ſont pas encore nés, & qui ne devoient jamais naître; Les monſtres naiſſent rarement, & périſſent promptement. Ajoutez foi à mes paroles, & marchons après avoir adreſſé nos prieres aux Dieux qui nous montrent ces choſes.

ÉCLAIRCISSEMENTS

ſur le Chapitre XXII.

(1) *Chaſſeurs.* La chaſſe eſt un plaiſir de Prince; ç'eſt ce que prouve le témoignage de Cyrus, d'Alexandre, & de tous les autres Princes anciens & modernes, qui s'y ſont adonnés. Le ſage Ma-

chiavel (dans *le Prince* Ch. 14.) (*e*) juge que cette récréation eſt fort utile & avantageuſe aux Princes qui s'y attachent. Un Prince doit travailler à s'endurcir, même dans ſes divertiſſements; & la chaſſe accoutume le corps à la fatigue, à la faim, à la ſoif; & dans le même temps elle fait connoître les montagnes, la ſituation du pays &c. Selon un Auteur moderne, la chaſſe eſt une récréation louable non ſeulement pour les Princes & pour les Rois, mais auſſi pour les ſimples Gentilshommes. Ce plaiſir eſt ſi noble & ſi ſalutaire qu'il a toujours été fort eſtimé. Il forme la jeuneſſe aux mâles exercices qu'elle doit pratiquer dans un âge plus mûr, par l'attrait qu'elle trouve dans la pourſuite d'un courageux Lion, d'une ſuperbe bête fauve, d'un Sanglier, d'une Loutre ruſée, d'un fin Renard, d'un Lievre timide. Cet exercice ne rend pas l'eſprit pareſſeux, mol, efféminé; &, ſi on le prend avec modération, ne l'endurcit pas jusqu'à l'inhumanité. Ce n'eſt pas un petit avantage d'être accoutumé dès l'enfance à

(*e*) Dont le titre eſt; *Quello che ad un Principe ſi appartenga circa la militia.*

ſouffrir la faim, la ſoif, la fatigue; à quitter le lit de grand matin, & à être ferme ſur un cheval. C'eſt un plaiſir auſſi grand que naturel & innocent de voir l'Aurore paroître avec ces belles couleurs que les Poëtes & les Romanciers peignent, & dont les Chaſſeurs jouiſſent; d'entendre les petits oiſeaux qui gazouillent, perchés ſur des branches couvertes de roſée; de reſpirer un air frais & embaumé. Combien l'eſprit n'eſt-il pas réjoui par le ſon des cors, & par les voix des chiens qui ſautent & ſe jouent autour des Chaſſeurs! Cet exerſi ce plus que tout autre récrée l'eſprit, fortifie le corps, éguiſe l'appétit, rend ſon reſſort à l'ame appéſantie & affaiſſée ſous les noirs ſoucis.

Un des ennemis de la chaſſe eſt M. Osborn qui à l'exemple du Chevalier Philippe Sidney, dit que ce qu'il aimoit le moins après la vénérie, étoit la fauconnerie. Un autre de ſes ennemis étoit le ſavant Cornélius Agrippa qui (dans ſes invectives ſatyriques) dit que la chaſſe eſt la récréation la plus déteſtable, un vain exercice, un malheureux divertiſſement, dans lequel on travaille ſans relâche, & on veille nuit & jour pour faire la guerre

à de pauvres animaux; un plaiſir cruel & toujours tragique puiſqu'il n'a d'autre objet que le ſang & le carnage. De là vient qu'il fut dès le commencement du monde réputé l'exercice des hommes les plus cruels: car l'Écriture dit que Cain, Lamech, Nimrod, Éſau, & Iſmaël étoient de puiſſants Chaſſeurs. Nous ne trouvons pas un ſeul Chaſſeur dans le Nouveau Teſtament: & il n'y a eu d'autres nations fortement attachées à la chaſſe, que les Iſmaélites, les Iduméens, & autres qui ne connoiſſoient point Dieu. La chaſſe eſt l'origine de la Tyrannie, qui ne pouvoit avoir un Auteur plus digne d'elle qu'un homme qui ſe plaiſant continuellement au ſang & au meurtre, avoit appris à mépriſer Dieu & la Nature.

Les Rois de Perſe regardoient la chaſſe comme une image de la guerre. Effectivement la chaſſe en elle-même a quelque choſe de cruel & de féroce. On ſe plaît à voir les pauvres bêtes vaincues à la longue par les chiens, perdant leur ſang, & ayant les entrailles déchirées. Le barbare Chaſſeur rit pendant que l'animal ſon ennemi, dérouté par une armée de chiens, ou embaraſſé dans des toiles, eſt par les piqueurs triomphants

ſuivis

ſuivis d'une foule de monde, traîné à la maiſon où cette fatale proye eſt dépecée en termes de cet art ſanglant, ſans qu'il ſoit permis d'en employer d'autres. Étrange folie de ces hommes, qui ſe dépouillant de toute humanité, deviennent des bêtes, & comme Actéon, ſe changent en animaux deſtitués d'intelligence. On dit que ce fatal exercice fut inventé par les Thébains, nation fameuſe par ſes tromperies, ſes larcins, ſes parjures, & ſes inceſtes. Des Thébains cet exercice paſſa aux Phrygiens, nation non moins abominable, inſenſée, & vaine. C'eſt pourquoi la chaſſe fut fort mépriſée par les Athéniens & par les Lacédémoniens. Il eſt vrai que les Athéniens révoquerent la loi portée contr'elle, & on la pratiqua publiquement; mais la ville ne tarda pas à être priſe pour la premiere fois. Je m'étonne donc de voir que Platon (*f*), Prince des Académiciens, loue tant cet exercice. Il ne le mérite que dans quelques cas particuliers où il eſt juſtifié, ſoit par la beauté de l'invention, ſoit par la

(*f*) A la fin du Dial. 7 des Loix Platon recommande comme un bon exercice la chaſſe des quadrupedes avec des chiens & des chevaux.

néceſſité qui le demande. Ainſi Meléagre tua le Sanglier de Calydon, non pour ſon plaiſir, mais pour délivrer ſa patrie d'un animal ſi nuiſible. De même Romulus chaſſa les bêtes fauves, non pour ſe divertir, mais pour ſe nourrir.

Voilà ce qu'Agrippa (*de Vanit. Cap.* 77.) (*g*) allégue contre la chaſſe, plus, je penſe, pour faire parade de ſon eſprit en invectivant contre une occupation généralement approuvée, que par quelque autre raiſon. J'ai quelquefois eu une meute de chiens; j'avoue que la chaſſe eſt ſujette à quelques inconvénients, comme les autres choſes; mais elle a plus de bien que de mal. Ce qui fait qu'elle eſt ſi mépriſée dans les livres, c'eſt uniquement que les ſavants qui principalement les compoſent, ont rarement le loiſir de connoître cette récréation. Pour moi, je ne ſuis pas un ſavant, & je n'ai jamais fait uſage de la plume & du papier que faute d'avoir quelque autre choſe à faire; mais je dois dire que j'ai trouvé les avantages de la chaſſe fort au

(*g*) De vanitate ſcientiar. Cap. 77. A ce qu'on vient de lire Agrippa ajoute une violente déclamation contre la chaſſe aux oiſeaux.

deſſus de ſes déſavantages. On peut objecter, il eſt vrai, la dépenſe & la mauvaiſe compagnie qu'elle entraîne en quelque maniere; mais un homme prudent peut ſe ménager au point de ne ſouffrir ni de l'une ni de l'autre. Il eſt incommode, mais il eſt ſain de ſe lever de bon matin; & la chaſſe n'eſt pas blâmable, pourvu qu'une jeune épouſe ne ſouffre point de ce que

Le Chaſſeur, dans l'oubli de ſa tendre compagne,
Brave le froid Borée, & parcourt la campagne (*h*).

Hor. Lib. I. Od. I.

Un homme ſpéculatif peut obſerver en chaſſant bien des choſes dignes de ſon attention, comme l'inſtinct naturel qui inſpire aux animaux leurs ruſes & l'inimitié qu'une eſpece a pour l'autre; inſtinct qui rend un animal capable de ſervir l'homme dans les vues qu'il a ſur les autres: car les animaux ſont confédérés avec l'homme qui les entretient. De ce nombre ſont, l'odorat parfait des chiens, qui ne les abandonne jamais & les accompagne à travers mille changements & diverſités de choſes,

(*h*) ——— *Manet ſub Jove frigido*
Venator teneræ conjugis immemor. v. 25. 26.

au delà de l'eau, & même ſous terre : la propriété qu'a le chien de diſcerner d'abord le meilleur cerf & le plus gras de toute la compagnie, de l'écarter des autres, de le pourſuivre à travers la harde des cerfs maigres, ſans prendre le change & ſans le quitter qu'il ne ſoit mort ; la merveilleuſe connoiſſance, avec laquelle „ ſe rencontrant en un carrefour à trois „ chemins... va eſſayant un chemin après „ l'autre, & après s'être aſſeuré de deux, „ & n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il „ cherche, s'eſlance dans le troiſieme „ ſans marchander, comme diſant, j'ai „ ſuivi juſqu'à ce carrefour mon maiſtre à la trace, il faut néceſſairement „ qu'il paſſe par l'un de ces trois chemins : ce c'eſt ni par celui-ci, ni par „ celui-là, il faut donc infailliblement „ qu'il paſſe par cet autre (*i*)." Leur docilité n'eſt pas moins merveilleuſe que leur entendement ; car un bon piqueur entend le langage de ſes chiens, comme ils entendent le ſien & celui des autres chiens, au point de diſtinguer la voix de leurs compagnons d'avec celle des étrangers. Quand un vieux chien aſſuré ſe

(*i*) Montaigne Liv. II. Cap. 12.

fait entendre, les autres courent à lui: eſt-ce un jeune chien, un nouveau venu qui parle? Les autres n'y font pas attention. Un eſprit curieux ne peut être que ſatisfait de voir le gibier fuir devant lui, & d'obſerver que quand il eſt ſorti de vue, les chiens par leur intelligence retrouvent tout le chemin qu'il a parcouru, ſans oublier un des détours qu'a fait la bête épouvantée. Ce n'eſt pas une choſe moins curieuſe de remarquer les paſſions des piqueurs: l'un s'eſtime plus que ſes camarades parce qu'il a ſéparé de la bande un cerf gras: un autre parce qu'il a ménagé les chiens en renfermant le cerf qu'on chaſſe avec toute la bande: un troiſieme, parce qu'il a déterré un renard parmi les brouſſailles, vous dit que ſans lui vous n'auriez eu aucun plaiſir de toute la journée; un quatrieme en écartant les feuilles ſe vante que vous auriez perdu le lievre s'il ne l'avoit pas découvert; un cinquieme pour montrer ſa grande habileté à trouver le lievre, vous blâme de ce que vous ne pouſſez pas vos chevaux de front & à une égale diſtance. Enſuite vient un piqueur avec ſon habit verd, qui montre ſon habileté extraordinaire en vous grondant bien fort de ce que vous

pouſſez votre cheval ſur les chiens ; il en réprimande un, & vous dit qu'il a pris le change. Ces humeurs & ces paſſions des piqueurs ne ſont pas moins agréables à obſerver que ne le ſont à entendre les plaiſantes relations qu'ils font de leurs paſſe-temps lorſque la cérémonie étant achevée ils entrent dans quelque cabaret de village pour faire débauche de fromage & de petite bierre. Alors vous entendrez comment Tayaut l'a mené dans un tel champ, comment Mélampe aboyoit dans un tel bois, comment Lador l'a retrouvé dans un tel ſentier, & comment Tigré l'a attrapé dans un tel endroit: auſſi comment un de ſes camarades s'eſt ſaiſi d'une porte ou d'un foſſé; avec quel ſuccès un autre a chaſſé le gibier d'un bois dans un tel endroit. Toutes ces répétitions doivent être fort divertiſſantes même pour l'obſervateur le plus ſage, qui peut y trouver l'occaſion de réfléchir ſur la petiteſſe des paſſions des hommes ; puiſque chaque chaſſeur ſoutient l'honneur de ſon chien favori avec autant d'ardeur & de zele qu'il en montreroit pour ſa Religion & même pour ſa maîtreſſe.

Tout bien conſidéré, la chaſſe priſe avec modération & avec diſcrétion eſt un plaiſir fort innocent & très-louable.

La chasse dont notre Auteur parle ici, est celle des Lions. Pline dit qu'on les chassoit avec les chiens; que les piqueurs étoient à cheval armés de dards avec lesquels ils blessoient le Lion lorsqu'ils en trouvoient l'occasion, & qu'alors le chien s'en saisissoit (*k*). Quant au courage, cet animal, selon le même Auteur, „ pressé par une multitude de chiens & de „ chasseurs, quelque grande qu'elle soit, „ il fait sa retraite d'un air de dédain, „ en s'arrêtant de temps à autre, tant „ qu'il est en rase compagne & à portée „ d'être vu. Mais quand il a une fois „ gagné les bosquets ou les forêts, il se „ met à courir de toutes ses forces, com„ me voyant bien que la nature du lieu „ cache pour lors la honte de sa fuite „ (*l*)." Le même Auteur rapporte qu'anciennement on prenoit les Lions au trébuchet; mais que sous l'empereur Claude un berger de Gétulie enseigna aux Romains une autre maniere de les prendre, qui parut d'abord incroyable: il s'agissoit de jetter un manteau ou une couverte

(*k*) Pline au Liv. VIII. Chap. 16. §. 1. *des Lions* ne dit rien de semblable.

(*l*) Pline Liv. VIII. Chap. 16. §. 1. *des Lions.*

ſur la tête du Lion, parce que cet animal ayant les yeux couverts perd ſon courage & ſa force, en ſorte qu'on peut s'en ſaiſir, l'enchaîner, & en faire ce qu'on veut. (*Pline Lib. VIII. Cap.* 16.) (*m*).

(2) *La Lionne met bas &c.* Notre Auteur met ici au nombre des fables ce qu'Hérodote (*n*) écrit, que les jeunes Lions s'ouvrent avec leurs griffes un chemin pour ſortir des entrailles de leurs meres; & que la Lionne ne met bas qu'une fois en ſa vie. Eſope fait alluſion à cette fable lorſqu'il dit qu'un Renard reprocha à la Lionne qu'elle ne faiſoit qu'un petit pendant toute ſa vie; & que la Lionne répliqua, cela eſt vrai; mais c'eſt un Lion. Solin (*o*) & Ariſtote (*p*) écrivent que les Lionnes font cinq petits à la premiere portée, quatre à la ſeconde, trois à

(*m*) Pline dit que ce berger fit cette découverte par hazard; que ce moyen de prendre les Lions les dégrade en quelque ſorte; & qu'on ne ſauroit croire à quel point le voile plus léger, dont on leur couvre la tête, étonne & engourdit leur férocité.

(*n*) Je ne trouve point cela dans l'Hiſtoire d'Hérodote.

(*o*) Polyhiſt. Cap. 30.

(*p*) Ariſt. Liv. III. de la génération des animaux Chap. 1. Pline Liv. VIII. Chap. 1. §. 1. *des Lions.*

à la troisieme, deux à la quatrieme, & un a la derniere; qu'elles ont tous ces petits dans l'espace de cinq ans, & qu'ensuite elles ne portent plus. Mais la chose est à présent éclaircie, dit Camérarius, (*Medit histor. Part. I. Cap.* 22.) (*q*) parce que dans les ménageries de Lions qui appartiennent aux Princes d'Allemagne, la Lionne fait souvent des petits sans qu'on soit sûr du nombre ou du temps. On rapporte bien des choses merveilleuses & presqu'incroyables au sujet de la nature & du grand courage de ces animaux. Les Lionceaux, (*dit Pline Lib. VIII. Cap.* 16.), n'ont au commencement aucune figure: ils sont comme des masses

(*q*) D'abord c'est de là qu'est tirée toute l'érudition qu'on vient de lire au sujet des Lions, jusqu'à la citation d'Hérodote, qui est sans doute un Auteur que je ne connois pas; car l'Histoire d'Hérodote n'a que IX Livres, & Camérarius cite Liv. X. Chap. 61. Hérodote parle des Lions Liv. VII. Chap. 125. 126; mais il ne dit pas ce que Camérarius lui attribue.

Secondement Camérarius dit bien que les Lionnes ont quelquefois mis bas dans les ménageries des Princes d'Allemagne; mais il ne dit rien de plus. *Sed de partu Leonum res tam intricata amplius non est; nam ii quoque in Germania in vivariis Principum sæpius pepererunt.*

de chair, du volume d'une belette: à deux mois ils commencent à donner quelque „ ſigne de mouvement; & ils mar- „ chent à peine à ſix mois (*r*)."

L'Afrique produit les plus grands Lions & en plus grand nombre; plus le climat eſt froid; & plus ces animaux ſont doux. Ils ſont les plus amoureux de toutes les créatures; & quand ils ſont en chaleur, huit ou dix ſuivent une femelle, & ſe livrent des combats furieux. Ils connoiſſent à l'odeur quand leur femelle s'eſt accouplée avec d'autres (*s*); & dans ce cas ils la puniſſent fort ſéverement. C'eſt pourquoi la Lionne coupable ſe purifie dans une riviere, ou bien elle ſe tient aſſez éloignée du Lion pour qu'il ne puiſſe pas la flairer. Ils engendrent par derriere, comme le Chameau, l'Éléphant, & le Tigre.

Les Lions ſont naturellement fort généreux & reconnoiſſants. Par un effet de cette générofité ils épargnent les femmes plutôt que les hommes, & n'attaquent les enfants que dans une faim extrême. Ils ſont féroces & cruels; cependant on

(*r*) C'eſt ce que Pline rapporte ſur la foi d'Ariſtote.

(*s*) Avec le Léopard, dit Pline au lieu cité.

dit qu'ils montrent beaucoup de clémence à l'égard de ceux qui s'humilient & se couchent à terre devant eux. S'ils trouvent plusieurs hommes ensemble, les Lions sont naturellement portés à attaquer le plus vaillant, comme nous le voyons par celui qui attaqua Alexandre sans toucher à Lysimaque ou à quelqu'autre de ceux qui étoient présents. (*Quinte-Curce Lib. VIII.*) (*t*). La Lionne est plus féroce & toujours plus cruelle que le Lion. La queue de ces animaux fait connoître leurs passions. „ Le temps où le Lion tient „ la queue immobile, est celui où il est „ tranquille, doux, & comme caressant.... „ Quand il commence à se mettre en „ colere, il bat la terre avec sa queue „ à coups redoublés, & à mesure qu'il „ entre en courroux, il se bat les flancs „ (*)." Ces animaux gardent long-temps la colere qu'ils ont conçue contre l'homme ou la bête qui les a offensés. On en a un exemple mémorable dans l'histoire de Juba Roi de Mauritanie. Il avoit à sa suite un jeune homme de distinction qui parcouroit avec l'armée du Roi les déserts d'Afrique. Ce jeune homme en

voyageant rencontra un Lion & le blessa avec une flêche. Le Lion l'attendit en embuscade à son retour, & parmi tant de monde, il choisit ce même homme, & le mit en pieces malgré tous les efforts qu'on fit pour le sauver (*u*). Pareillement ils se souviennent long-temps d'un bienfait, & ils témoignent leur reconnoissance de leur mieux; comme il paroît par les histoires de Mentor de Syracuse, d'Androde esclave Romain, & d'Elpis de Samos.

Premierement „ Mentor de Syracuse
„ rencontra en Syrie un de ces animaux,
„ qui se roula devant lui comme pour lui
„ demander grace. Il n'en fut pas moins
„ saisi de frayeur. Mais de quelque cô-
„ té qu'il cherchât à s'enfuir, le Lion al-
„ loit se mettre en chemin, & léchoit ses
„ pas, comme pour le flatter. Mentor
„ remarqua alors une grosseur au pied
„ de l'animal, & même une plaie, d'où
„ ayant tiré un éclat de bois, il délivra
„ par ce moyen le Lion de toutes ses souf-
„ frances." Le Lion en montra sa reconnoissance étant doux à son égard &

(*u*) Cette histoire est tirée de Camérarius Méditat. Hist. Centur. I. Cap. 22.

ne lui faisant point du mal (*v*). (*Pline Lib. VIII. Cap.* 16.)

En second lieu Androde fuyant son maître à cause de quelques mauvais traitements qu'il en avoit reçus, se réfugia par hazard dans une caverne qui étoit le repaire d'un Lion: après s'y être arrêté quelque temps il vit venir sur le soir un Lion qui retournoit de la chasse & qui s'étoit fait mal au pied. Dès que l'animal vit cet homme tremblant, il s'approcha de lui, & tendit son pied & se plaignit comme demandant du secours. Le pauvre esclave s'attendit d'abord à mourir, ensuite comprenant de quoi il s'agissoit, il prit la patte de l'animal, chercha la blessure, en arracha une épine, & banda le pied malade. Le Lion d'abord recompensa ce service en faisant toujours part à Androde de sa chasse. Ce malheureux la rôtissoit au Soleil comme il pouvoit, & la mangeoit. Mais se lassant de cette maniere de vie, & s'ennuyant de sa solitude, il attendit que le Lion fut sorti pour chasser & il s'en alla. Dans la suite il entendit que le Lion s'étant apperçu de son absence, poussoit des cris fort douloureux. Mais à peine le malheureux Androde

(*v*) Pline n'ajoute pas cela.

eut évité un écueil, qu'il tomba dans un plus fâcheux; il fut pris par ceux que son maître avoit envoyé le chercher, & condamné à être déchiré par les bêtes féroces dans l'Amphithéatre. En attendant on avoit pris le Lion qu'Androde avoit guéri. Cet animal fut lâché dans l'arene & il dévora promptement les coupables qu'on lui présenta. Enfin vint le tour d'Androde; l'animal reconnoissant son ancien hôte, oublia sa fureur & se mit à le caresser. Le pauvre esclave reconnut le Lion, se remit, & renouvella connoissance avec son ancien ami au grand étonnement de tous les spectateurs. Enfin on sut toute l'histoire; elle fut rapportée à l'Empereur qui non seulement accorda la vie à Androde, mais lui fit présent du Lion. Dans la suite cet homme gagna sa vie en menant de côté & d'autre & en montrant ce Lion: c'est pourquoi partout où il alloit, le peuple crioit: *Ah! voici l'homme qui a guéri le Lion, & le Lion qui a logé l'homme* (w). Cette histoire est rapportée par Appien (x) qui

(w) *Hic est Leo hospes hominis, hic est homo medicus Leonis.*

(x) Le texte Anglois dit d'*Appian*; mais il faut lire *Apion*. Voyez Aulu-Gelle Lib. V. Cap. 14.

en avoit été témoin oculaire, & auſſi par Elien (*y*) & par Aulu-Gelle (*Noct. Attic. Lib. V. Cap.* 14.) (*z*).

En troiſieme lieu, „ Elpis natif de Sa-
„ mos... débarqué en Afrique, apperçut
„ le long du rivage un Lion dont la gueu-
„ le béante ſembloit le ménaecer. Il prend
„ auſſitôt la fuite, & grimpe ſur un ar-
„ bre en invoquant Bacchus; car c'eſt
„ principalement dans les cas déſeſpérés
„ que nous avons recours aux vœux.
„ L'animal, au lieu de l'empêcher de ga-
„ gner cet aſyle, comme il n'eût tenu
„ qu'à lui, s'arrêta au contraire, puis ſe
„ coucha au pied de l'arbre, toujours
„ gueule béante, & employant à exciter
„ la compaſſion cette même démonſtra-
„ tion qui avoit cauſé tant de terreur à
„ Elpis. Un os ſur lequel ce Lion s'é-
„ toit jetté avec trop d'avidité, s'étoit
„ fortement engagé entre ſes dents. La

(*y*) Hiſt. diverſes Liv. VII. Chap. 48.

(*z*) Effectivement Aulu-Gelle dans le lieu cité rapporte cette hiſtoire. Mais il nomme *Androcles* l'eſclave dont il s'agit, & *Apion* l'Auteur qui en a été le témoin oculaire. Le même récit ſe trouve dans Montaigne Livre II. Chap. 12; & dans toutes les éditions qui ont précédé celle de 1739. l'eſclave eſt auſſi nommé *Androdus*.

„ faim & la privation de ſes armes natu-
„ relles étoient pour lui un double ſup-
„ plice. Il regardoit au haut de l'arbre,
„ comme pour invoquer du ſecours. El-
„ pis ne vouloit pas ſe livrer téméraire-
„ ment à la diſcrétion de l'animal féroce;
„ & la merveille même qu'il voyoit dans
„ ſa ſoumiſſion, le retint bien plus long-
„ temps encore que la peur. A la fin
„ cependant il deſcendit. Le Lion lui
„ ayant préſenté l'endroit où étoit le
„ mal, & s'étant mis dans l'attitude la
„ plus convenable à l'opération, Elpis
„ enleva l'os. On ajoute que pendant
„ tout le temps que le vaiſſeau demeura
„ ſur la côte, le Lion marqua ſa recon-
„ noiſſance par la quantité de gibier qu'il
„ eut ſoin d'apporter." (*Pline Liv. VIII.*
„ *Ch.* 16.)

Ces faits peuvent ſuffire pour montrer la généroſité naturelle du Lion, de laquelle traitent avec plus d'étendue Pline (*a*), Léon l'Africain (*b*), Camérarius (*c*), & Geſner (*d*).

(*a*) Hiſt. Nat. Lib. VIII. Cap. 16.

(*b*) De totius Africæ Deſcript. Lib. IX. §. *Leo.*

(*c*) Horæ ſubciſ. vel Meditat. Cent. I. Cap. 22. Cent. II. Cap. 86. & 87. Cent. III. Cap. 100.

(*d*) Hiſt. Animal. Lib. I. Cap. de *Leone.*

Le mâle n'eſt pas accoutumé à ſe nourrir avec la femelle; mais chacun ſonge à ſoi. Elien (*Hiſt. div. Liv. I.*) (*e*) écrit que quand un Lion eſt malade, il ne peut guérir qu'en mangeant un Singe. D'autres diſent que le chant d'un Coq fait trembler le Lion (*f*). Mais le Docteur Hakewill aſſure que le Roi Jacques en fit l'expérience & trouva que c'étoit une fable. (*Apolog. de la Provid. Liv. I.*)

(3) *Les moineaux d'Homere &c.* Le paſſage dont Philoſtrate parle, ſe trouve dans le ſecond livre de l'Iliade. Le voici:

Sous un Platane antique & près d'une onde pure,
Qui de ſa cime altiere entretient la verdure,
Les Grecs offroient en paix des vœux aux immortels,
Et du ſang des Taureaux inondoient les autels.
Quel prodige! Un Serpent épouvantable, immenſe
Sort du pied de l'autel & ſur l'arbre s'élance;
Sous la feuille tremblants huit jeunes paſſereaux
Du ſommet du Platane habitoient les rameaux;
Inſenſible à leurs cris le monſtre les dévore,

(*e*) Chap. 9. Camér. Médit. Hiſt. Cent. I. Cap. 86. Pline au lieu cité dit que le ſang du Singe ſert de remede au Lion.

(*f*) C'eſt ce que rapporte Camérarius (Médit. Hiſt. Cent I. Cap. 22.); mais il contredit ce conte. Pline en parle au lieu cité: il y ajoute les roues d'un char, un char vuide, & ſur-tout le feu.

La mere ſeule échappe & leur ſurvit encore;
Plaintive & déſolée elle vole à l'entour,
Et neuvieme victime elle expire à ſon tour.
Mais le Dieu dont la main conduit ce monſtre énorme,
Par un nouveau prodige en marbre le transforme.
D'horreur à cet aſpect tous nos ſens ſont ſurpris,
Lorſqu'en un ſaint tranſport qui ſaiſit ſes eſprits,
Quel ſujet, dit Calchas, vous trouble & vous étonne?
C'eſt un ſigne ſacré que Jupiter nous donne,
Un préſage éloigné, mais ſûr, mais immortel:
Ainſi que ſous la dent de ce Serpent cruel
Huit jeunes paſſereaux ont précedé leur mere,
Ainſi pendant neuf ans dans le cours de la guerre
Le ſuperbe Ilion repouſſera vos coups.
Et la dixieme année il périra ſous vous.
Les temps ſont arrivés; Amis daignez attendre
Le moment où vos mains vont le réduire en cendre (*g*).

Traduction de Mr. Rochefort.

(4) *Calchas &c.* Ce Calchas étoit Grec, fils de Theſtor; c'eſt pourquoi les Poëtes l'appellent Theſtorides. C'étoit un devin ſage & expérimenté, qui par ſes conſeils ſe rendit utile aux Grecs dans leur expédition contre les Troyens. Pendant que la flotte Grecque étoit rete-

(*g*) Blount met ici 22 vers Grecs d'Homere que je ne copie point, parce que ceux qui les entendent, ont ſûrement Homere.

nue en Aulide par les vents contraires qu'occaſionnoit, ſelon la fable, l'indignation de Diane, il enſeigna à Agamemnon le moyen d'appaiſer cette Déeſſe. Par la prédiction dont nous venons de parler, il avertit les Grecs que le ſiege de Troye dureroit dix ans: enſuite il montra qu'on pouvoit arrêter la peſte qui ravageoit l'Armée, en appaiſant la colere d'Appollon, & il déclara que le moyen d'appaiſer ce Dieu étoit de renvoyer Hippodamie à ſon pere Chryſès qui étoit un des Prêtres d'Appollon, à qui Agamemnon l'avoit ravie pour ſe venger d'Achille. On dit que Calchas mourut de chagrin d'avoir été vaincu par Mopſe dans ſon propre métier de devin. Après la priſe de Troye Calchas alloit avec Amphiloque à Colophon, ville de la Grece, pour viſiter le temple d'Apollon. Chemin faiſant Calchas rencontra Mopſe, fameux Augure, qui lui dit,

Sauriez-vous ſur le champ déterminer le nombre
Des fruits de ce Figuier qui nous prête ſon ombre? (*h*)

Calchas ſe tut ne ſachant que répondre; mais Mopſe ſans héſiter continua,

(*h*) Θαῦμαμ' ἔχω κατὰ θύμον ἐρίνεος οσος ὀλύνθων·
Οὗτος ἔχει μικρός περ ἐών εἴποις δ' ἀν ἀριθμόν.

Leur nombre est de dix-mille; il n'en faut pas exclure,
Un de plus qui s'y trouve; un muid est leur mesure.
Le tout se trouva tel que Mopse l'avoit dit;
Et le pauvre Calchas en mourut de dépit (*i*).

(*Hésiode.*)

Au sujet de Calchas voyez Homere Iliad. Liv. I. Virgile Ænéid. Liv. I. Hésiode, & Noël le comte Mythol.

CHAPITRE XXIII.

Apollonius à Cissia.

APOLLONIUS s'approchoit du pays de (1) Cissia, car il étoit entré dans les terres de Babylone, lorsqu'un Dieu lui envoya le songe suivant. Des poissons chassés de la mer palpitoient sur la terre,

(*i*) Μύριοί εἰσιν ἀριθμὸν ἀτὰρ μετρὸν γε μέδιμνυ·
Εἷς δε περιασσεύει, τὸν ἀπέλθεμεν οὐκε δύναιο.
Ὥς φάτο, καὶ σφῖν ἀριθμὸς ἐείδετο μέτρῳ.
Καὶ τότε δὲ Κάλχανθ' ὕπνος θανάτοιο κάλυψεν.

Je ne trouve ces vers dans aucun des trois ouvrages connus d'Hésiode; mais je les trouve cités & attribués à Hésiode dans la Mythologie de Noël le Comte (Lib. IV, Cap. 10.)

& fembloient fe plaindre à la maniere des hommes de ce qu'ils avoient été forcés de quitter leur demeure. Ils prioient inftamment un dauphin qui nageoit près de la terre, de les fecourir: ils fe plaignoient beaucoup comme des hommes dépayfés, qui déplorent leur deftinée. Apollonius fans s'épouvanter de cette vifion, cherchoit en lui-même ce qu'elle pouvoit fignifier. Mais voulant faire peur à Damis, qu'il connoiffoit fort timide, il fit femblant de craindre & lui raconta fa vifion, feignant de la juger de mauvais augure. Damis, comme s'il avoit vu la même chofe, fit un cri, & exhortant Apollonius à ne pas aller plus loin, il lui dit; prenez garde que, comme ces poiffons, nous ne périsfions éloignés de notre patrie; & qu'après avoir beaucoup fouffert dans un pays étranger, enfin contraints par la grandeur de nos maux, nous ne foyons obligés de tendre des mains fuppliantes à quelque Roi ou à quelque Prince qui nous méprifera comme les Dauphins méprifent les poiffons. Apollonius fouriant répondit, vous n'êtes pas encore Philofophe, puifque vous craignez de pareilles chofes: je vais vous expliquer (2) ce que ce fonge

signifie. Ceux qui habitent le pays de Cissia, sont des (3) Erétriens que Darius (4) y conduisit de (5) l'Eubée il y a cinq cents ans. On dit que, comme le marque le songe, ils souffrent dans leur captivité le même malheur que ces poissons, parce qu'ils sont, pour ainsi dire, renfermés dans un filet. Ainsi les Dieux m'ordonnent, à ce qu'il semble, d'aller chez eux & de leur prêter tout le secours que je pourrai. Peut-être aussi que les ames des Grecs qui ont eu ce sort, m'invitent pour l'avantage de ce pays. C'est pourquoi sortons un peu de notre chemin, & informons-nous du puits auprès duquel ils habitent. On dit qu'il est plein de bitume, d'huile, & d'eau, & que si l'on répand la liqueur qu'on en a tirée, ces matieres se séparent l'une de l'autre. Qu'Apollonius ait été dans le pays de Cissia, on le voit par la lettre qu'il écrivit à un (6) Sophiste de (7) Clazomene. Car Apollonius étoit si bon & si humain, qu'après avoir vu les Erétriens, il se souvint du Sophiste, & lui écrivit ce qu'il avoit vu, & ce que celui-ci mit par écrit. Apollonius dans sa lettre l'exhorte à décrire dans une harangue la misere des Erétriens, & à ne pas épargner les larmes en récitant cette harangue.

CHAPITRE XXIV.

Appollonius en conséquence d'un songe va dans la Cissie.

CE que nous venons de dire s'accorde avec ce que Damis a écrit au sujet des Érétriens. Ils vivent dans la Médie, éloignés de Babylone de l'espace qu'un bon coureur peut parcourir dans un jour. Ce pays n'a point de villes; car dans la Cissie on ne trouve que des villages & des hameaux. Il y a aussi beaucoup de (8) Nomades qui ne descendent de cheval que rarement. Les Érétriens habitent le milieu du pays, & sont environnés de la riviere qui leur sert de rempart. On dit qu'ils ont fait faire à la riviere le tour de leur bourgade afin de se défendre contre les Barbares qui sont dans la Cissie. Le pays n'est arrosé que par des eaux bitumineuses, dont l'amertume rend le terrein peu propre au jardinage & à l'agriculture. Les habitants ne vivent pas long-temps; car les eaux bitumineuses s'arrêtent dans les entrailles. Il ont pour se nourrir une colline qui n'est pas éloi-

gnée du village, & qui eſt un peu plus élevée que le ſol infertile. Ils ſement leurs grains ſur cette colline qui leur ſert de campagne. Ils aſſurent qu'ils ont autrefois entendu dire aux naturels du pays, qu'on avoit pris ſept cents quatre-vingts Erétriens qui au reſte n'étoient pas tous en état de porter les armes. Il y avoit des femmes, des vieillards, &, je penſe, des enfants. Car une grande partie des Érétriens s'étoit réfugiée dans le (9) Capharée & ſur les montagnes de l'Eubée. Environ quatre cents hommes & dix femmes furent conduits à Suſe; la mortalité qui ſe mit parmi eux depuis l'Ionie & la Lydie, fit périr les autres à meſure qu'ils avançoient dans le pays. Au lieu de leur deſtination ils trouverent une carriere, & pluſieurs d'entr'eux ſachant tailler la pierre, ils bâtirent des temples à la maniere des Grecs, & une (10) place publique qu'ils crurent ſuffiſante pour eux. Ils éleverent auſſi deux autels à Darius, un à (11) Xerxès & pluſieurs à (12) Daridée. Il s'écoula quatre-vingt-huit ans depuis leur captivité juſqu'à Daridée. Ils écrivoient à la maniere des Grecs; & ſur leurs anciens tombeaux on lit: *un tel fils d'un tel*; les caracteres ſont Grecs.

Grecs. Mais nos voyageurs disent qu'ils n'en avoient jamais vu de semblables; & qu'ils ont lu sur les tombeaux des inscriptions qui marquoient que le mort avoit exercé dans l'Eubée le commerce maritime, ou celui de la pourpre. Et même on trouve gravés sur les tombeaux des mariniers & des pilotes ces quatre vers élégiaques;

Nous, qui couvrions jadis l'Egée de vaisseaux,
Au milieu d'Ecbatane avons eu des tombeaux.
Adieu, terre natale, & toi de l'Erétrie
Athenes si voisine, & toi, mer si chérie.

Damis écrit qu'Apollonius répara & ferma de ses propres mains les tombeaux ruinés. Il fit aussi aux Manes des libations & les offrandes prescrites, mais sans victimes & sans répandre du sang. Damis ajoute qu'Apollonius pleura, & que dans sa tristesse il proféra ces mots: *O Erétriens que le sort a conduits ici, vous êtes éloignés de votre patrie, cependant vous avez au moins une sépulture: mais ceux qui vous ont chassés ici, ont péri autour de votre île, dix ans après votre enlevement. Et ce qu'ils ont souffert dans le golphe d'Eubée, est l'ouvrage des Dieux.* Apollonius à la fin de la lettre qu'il écrit au Sophiste

dit: ô Scopélianus, dans ma jeunesse j'ai eu soin de vos Erétriens, & je me suis rendu aussi utile que j'ai pu tant à ceux qui étoient morts qu'à ceux qui vivoient encore. Mais comment rendit-il service à ceux qui vivoient? Le voici. Les Erétriens semoient la colline dont j'ai parlé; les Barbares qui demeuroient dans le voisinage, accouroient en été, & emportoient la moisson: ainsi les Erétriens qui avoient travaillé pour les autres, mouroient de faim. Lorsqu'Apollonius parla au Roi, il obtint que les Érétriens seuls profiteroient de cette colline.

ÉCLAIRCISSEMENTS

sur les Chapitres XXIII. & XXIV.

(1) *Cissia.* Selon Strabon (*Liv. XV.*) (*k*), c'est le nom de toute la Susiane ou Province de Susa. Le nom de Cissia lui vient d'Eschyle, mere de Memnon, qui

(*k*) Article *Perse.* „ On dit que Suse fut bâtie par „ Tithon pere de Memnon, qu'elle étoit de cent vingt stades de tour, de figure oblongue; sa citadelle s'appelloit „ *Memnonium.* Les Susiens sont aussi nommés Cissiens; „ & Eschyle l'appelle Cissie de Memnon."

fut appellée Ciſſia. Cependant on peut plus proprement donner le nom de Ciſſia ou Cuſſia à la partie de la Suſiane qui contient le golphe Perſique & une partie de la Mer rouge, & qu'on nomme à préſent Chuſiſtan.

(2) *Je vais vous expliquer ce que ce ſonge ſignifie.* St. Paul écrit que la ſageſſe humaine eſt folie devant Dieu; cependant il eſt des hommes aſſez impudents pour préſumer de pénétrer les plus ſecretes diſpoſitions de l'Étre ſuprême. Il a dit lui-même *je ſuis ce que je ſuis*; & cette penſée n'eſt pas aſſez forte pour arrêter leur curioſité. Le Tout-puiſſant peut donner l'eſprit de Prophétie à qui il lui plait, & il l'a effectivement donné aux Auteurs des Saintes Écritures; à cauſe de cela nous nous autoriſons, pour nous ſatisfaire, à nous attribuer en toute occaſion autant de connoiſſances qu'en avoient les Écrivains ſacrés; & guidés par l'eſprit d'impudence & par celui de friponnerie, nous nous érigeons nous-mêmes en interprêtes des ſonges & des viſions, en devins de l'avenir &c. De là ſont venus tant de Prophetes Payens, comme, Calchas, Mopſus, Tiréſias, Hélénus, Caſſandre, Polybius, Amphiaraus,

Corinthus, Épiménides, Socrate, Anaximandre, Diosima, & Galanus Indien; les Mages parmi les Perses, les Druides parmi les Gaulois, les Brachmanes parmi les Indiens, les Gymnosophistes parmi les Éthiopiens, & les Sibylles parmi les Romains (*l*); & même un qui vivoit l'autre jour en comparaison des autres. Je parle de Nostradamus, dont les prophéties sur l'incendie de Londres & sur la mort prématurée du dernier Roi, ne sont inférieures à aucune de celles qu'on rapporte des Anciens. Mais quelle foi peut-on ajouter à ceux qui prétendent à la prophétie? Quelle confiance peut-on avoir en eux, lorsque, selon la remarque d'Agrippa (*m*), les Écrivains sacrés, tous pleins du St. Esprit qu'ils étoient, se sont quelquefois écartés de la vérité, non pas de propos déliberé, mais par une suite de la foiblesse humaine. Moïse se trompa en disant aux Juifs qu'il les meneroit hors d'Égypte, & les introduiroit dans le pays de Canaan; puisque s'il les tira d'Égypte, il ne les introduisit pas dans

(*l*) Ceci depuis les mots *Prophetes payens*, est traduit d'Agrippa. (De Vanit. Scientiar. Cap. 99.)

(*m*) Un peu après l'endroit qu'on vient de citer.

la Terre promiſe. Jonas ſe trompa lorsqu'il prédit la deſtruction de Ninive après quarante jours : car cette deſtruction, qui étoit réſolue, fut différée. Élie ſe trompa en prédiſant pluſieurs choſes qui devoient arriver pendant la vie d'Achab, & qui n'arriverent qu'après ſa mort. Iſaie ſe trompa en prédiſant qu'Ezéchias mourroit le lendemain ; & il ne mourut que quinze ans après. Pluſieurs autres Prophetes ſe ſont trompés ; & leurs prédictions ne ſe ſont pas vérifiées, ou l'événement prédit a été ſuſpendu. De quatre cents Prophetes que le Roi d'Israël conſulta ſur la guerre contre Ramoth de Galaad, le ſeul Michée prédit la vérité. Le Prophete qui fut envoyé prophétiſer contre l'autel élevé par Jéroboam, étoit un vrai Prophete, envoyé de Dieu, comme il parut par deux miracles qu'il fit à la préſence du Roi : cependant ce vrai Prophete ſe laiſſa tromper par un autre vieux Prophete, qui l'engagea à manger & boire avec lui. Si donc un Prophete en trompe un autre, quel autre moyen de connoître la volonté de Dieu nous reſte-t-il, que la raiſon ? Les Apôtres & les Evangéliſtes ont également failli. Pierre avoit failli lors-

que Paul le reprit d'avoir menti subtilement. Mathieu faillit lorsqu'il écrivit que Christ mourut après qu'on eut ouvert son côté avec une lance. D'où il s'ensuit que tous les Prophetes semblent se tromper & manquer en quelque chose, conformément à ce que dit l'Ecriture, *tout homme est menteur*. Ces saints hommes ont failli parce que le St. Esprit les abandonnoit quelquefois. Cet esprit étoit quelquefois avec Moïse, avec Aaron, avec leur sœur Marie; mais non quand Moïse frappa le rocher; quand Aaron fit le veau; & quand Marie murmura contre Moïse: de même l'esprit étoit avec Saül, David, Salomon, Isaïe; mais il ne restoit pas constamment avec eux. Les Prophetes n'étoient pas toujours prophetes ou voyants ou devins: la prophétie n'étoit pas une habitude continuelle, mais un don & un esprit passager (*n*). Les prophéties du vieux Testament qui regardent la venue du Messie, sont certainement de toutes les prophéties celles qui se sont accomplies le plus exactement dans la naissance, dans

(*n*) Tout ceci est tiré d'Agrippa, à la réserve d'un très-petit nombre de pensées de Blount.

la vie, & dans la mort de notre Sauveur Jésus-Christ: cependant les Juifs font des objections contr'elles. J'ai entre mes mains quelques-uns de leurs manuscripts, parmi lesquels il y en a un qui roule sur un sujet si remarquable que je trouve à propos de l'insérer ici. C'est un dialogue entre un Turc & un Juif. Le Turc s'arrogeant un droit qui n'appartient qu'aux Chrétiens essaye de prouver d'une maniere fort extravagante que son Prophete Mahomet est le vrai & le seul Messie prédit dans l'ancien Testament, pendant que le Juif fait contre cette prétention les oppositions suivantes.

Le Turc. Lorsque nous avons dernierement parlé de Religion, je me rappelle que vous m'avez demandé ce que je pensois de la venue du Messie? Je vous ai répondu que je croyois qu'il étoit déjà venu.

Le Juif. Cela est vrai: je me rappelle aussi que dans le même temps je vous ai demandé qui étoit celui dans la personne duquel s'étoit vérifié cette prophétie: vous avez repliqué que c'étoit Mahomet; & nous avons été interrompus d'abord après; à présent proposez-moi vos arguments.

Le Turc. Les principaux arguments que je peux alléguer ſont les anciennes prophéties contenus dans le vieux Teſtament. Je commencerai par celles du Deuteronome XIII. & XIV. dans laquelle Moïſe ordonne qu'on écoute le Prophete que le Seigneur leur Dieu ſuſciteroit parmi leurs freres: cette prophétie, à mon avis, indique Mahomet d'une maniere bien préciſe.

Le Juif. C'eſt ce que je ne puis pas avouer: car quoique ce ſoit un péché de ne pas écouter la voix de Dieu, cependant il ne s'enſuit pas que nous devions ajouter foi à chacun qui prétend être prophete: l'expérience nous enſeigne que de ce nombre ſont pluſieurs faux Prophetes. Secondement la croyance que Moïſe a promis Mahomet comme le ſeul Prophete que nous devons écouter, n'eſt point fondée ſur les paroles de Moïſe; elle les renverſe plutôt, comme vous le verrez bien ſi vous faites attention au but qu'a eu Moïſe en diſant, il viendra un nouveau Prophete, & auſſi ſi vous examinez les inſtructions que Moïſe a données pour connoître ſi un Prophete parle au nom de Dieu ou non. Parlons d'abord du but de la venue du Prophete.

Moïſe

Moïſe ſachant que les Juifs ſouhaitoient que Dieu ne leur parlât pas immédiatement, leur dit: Dieu ſuſcitera un Prophete, mettant ſa parole dans ſa bouche; le prophete vous parlera, c'eſt-à-dire, vous dirigera dans le bon chemin, & vous dira vos péchés. En ſecond lieu on ne nous dit nulle part que Mahomet ſoit né parmi nous: & ſi, comme l'écrivent quelques hiſtoriens Arabes, ſa mere étoit Juive, il ne s'enſuit point que ſon pere fût de la même nation, car après la captivité les femmes Iſraélites ont épouſé des étrangers. En troiſieme lieu Moïſe a promis qu'après la venue de ce Prophete le peuple de Dieu jouiroit d'une grande abondance. A ce ſujet les Chrétiens nous embaraſſent beaucoup lorſqu'ils nous parlent du regne tranquille d'Auguſte pendant que Chriſt ſéjournoit ſur la terre. Mais pour ce qui regarde Mahomet, ſa doctrine a été ſoutenue ſeulement par l'épée; & il n'y a jamais eu, qu'on ſache, plus de tromperies, de larcins, de guerres, de maſſacres, & de carnage, que depuis la fondation du Mahométiſme. Ainſi il ſemble que Moïſe a voulu parler de ces Prophetes qui ſe ſont élevés parmi nos ancêtres pendant qu'ils alloient

dans la Paleſtine, & qu'ils en étoient les maîtres, plutôt que de votre Prophete Mahomet.

Le Turc. Si le carnage & le meurtre ſont des crimes ſi énormes ; pourquoi avez-vous crucifié Jéſus-Chriſt qui étoit un ſaint homme ?

Le Juif. Parce que nous avons une loi qui dit que ſi un Prophete enſeigne le contraire de ce que porte l'alliance que Dieu a faite avec nous ſur le mont Sinaï, ce Prophete doit être lapidé juſqu'à la mort, puiſqu'il travaille à éloigner de Dieu ceux qui l'écoutent (*Deut. XIII.*) C'eſt pourquoi les Juifs penſerent à lapider Jéſus comme blaſphémateur, parce qu'étant homme il s'étoit fait ſemblable à Dieu (*Jean X.* 33.) Car, diſoient-ils, nous avons une loi, & par cette loi il doit mourir en ce qu'il s'eſt fait le fils de Dieu. (*Jean XVIII.* 7.)

Le Turc. Nous avons auſſi la même loi ; mais pourquoi l'avez-vous fauſſement accuſé devant Pilate de parler contre César, crime dont il étoit innocent ?

Le Juif. Nous nous ſommes ſervis de ce détour parce que nous étions ſous la puiſſance des Romains, que par conſéquent nous ne pouvions pas nous gou-

verner nous-mêmes, ni le faire mourir pour le crime qu'il avoit commis contre notre Religion.

Le Turc. Belle Religion, en vérité, qui comme le Papiſme, s'arrête ſeulement à l'intention, en ſorte que ſi la fin eſt bonne, les moyens ne ſont rien; vous pourriez même vous plonger dans le ſang innocent pour l'obtenir. Mais allons plus avant. Le Seigneur Dieu en faiſant une nouvelle alliance a détruit l'ancienne. Vous deviez écouter Moïſe & l'alliance que Dieu avoit faite avec lui ſur le mont Sinaï, tant que vous demeuriez dans la terre qu'il vous avoit donnée: cependant vous aviez rompu cette alliance, & le prophete avoit dit au nom du Seigneur qu'il en feroit une nouvelle, différente de celle qu'il avoit faite avec vos peres. Vous devez donc à préſent écouter & ſuivre, non l'ancienne, mais la nouvelle, qui eſt, à mon avis, celle que le Seigneur a faite par le moyen de ſon Prophete Mahomet.

Le Juif. Pour répondre à ce que vous venez de dire je conſidérerai 1. ceux avec leſquels le Seigneur fera cette nouvelle alliance. 2. L'alliance en elle-même. 3. La maniere de la faire. 4. Enfin le

temps dans lequel elle a été faite. En premier lieu ceux avec qui le Seigneur fera sa nouvelle alliance. Le Prophete Jérémie dit (*Ch. XXXI. 31.*) *Voici le jour vient, dit le Seigneur, & je ferai une nouvelle alliance &c.* En sorte qu'ici Dieu promet de faire une nouvelle alliance avec la maison d'Israël & de Juda, avec le peuple auquel il avoit déja donné ses loix par la main de Moïse: mais ce peuple les ayant transgressées, le Seigneur amena le mal sur lui, & permit qu'il fût mené en captivité hors de la terre qu'il lui avoit donnée. Dieu éleva le Prophete Jérémie au temps qu'il fit ces choses à son peuple & il plut au Seigneur de réveler à Jérémie que les Juifs rentreroient dans leur patrie septante ans après. (*Chap. XXIX.*) Il semble donc que cette prophétie indique seulement la nouvelle alliance que le Seigneur avoit résolu de faire avec eux après qu'ils seroient sortis de leur captivité de septante ans. (*Jéremie XXX. 3.*) En second lieu en considérant l'alliance elle-même; elle portoit que Dieu écriroit ses loix dans leurs cœurs, qu'il leur donneroit des cœurs pour les entendre; qu'ils seroient son peuple & qu'il seroit leur

Dieu. Voilà l'alliance que, ſuivant la prédiction du Prophete, le Seigneur feroit avec ſon peuple après qu'il ſeroit revenu de ſa captivité. En troiſieme lieu en conſidérant la maniere & non la matiere de cette nouvelle alliance, qui conſiſtoit à donner aux Juifs des cœurs capables de recevoir ſa loi, des yeux pour la voir, & des oreilles pour l'entendre, en ſorte que ce fut alors ſeulement qu'il rendit les Juifs propres à recevoir cette loi. La quatrieme & derniere choſe qu'on doit conſiderer, eſt le temps auquel le Seigneur vouloit faire cette alliance, ce que vous verrez mieux ſi vous obſervez qu'après avoir promis d'écrire ſa loi dans leurs cœurs, il en donne la raiſon ſuivante, parce que *j'oublierai leurs iniquités, & ne me rappellerai plus leurs péchés.* Il oublia leurs iniquités quand il voulut qu'ils revinſſent de leur captivité, comme il eſt écrit (*Chap. XXXIII.* 7, *Chap. L.* 20. *Ezéch. XXXVI.* 25.) C'étoit donc alors que le Prophete dit; le Seigneur fera une nouvelle alliance avec eux, & écrira ſes loix dans leurs cœurs. D'ici nous pouvons conclure que cette prophétie promet, non pas une nouvelle loi, mais ſeulement de nouveaux cœurs

pour recevoir leur ancienne loi. Il semble que cette prophétie s'est accomplie après le retour de la captivité, & qu'elle n'a aucun rapport ni à Mahomet ni à son Alcoran.

Le Turc. Les Juifs n'ont-ils pas attendu un Messie, un nouveau prophete, & Moïse n'en a-t-il pas parlé?

Le Juif. Quelques Juifs ont attendu un Sauveur, comme ceux que Dieu avoit suscités pour les délivrer de leurs ennemis, & pour leur rendre leur royaume. C'est ce que leurs ancêtres penserent & ce que les Prophetes attesterent : *Toi donc, mon serviteur Jacob, ne crains point, dit l'Eternel, & ne t'épouvante point, ô Israël, car voici, je m'en vais te délivrer du pays éloigné, & ta postérité du pays de leur captivité: & Jacob retournera, & il sera en repos & à son aise, & il n'y aura personne qui lui fasse peur. Car je suis avec toi, dit l'Eternel, pour te délivrer, & même je consumerai entiérement toutes les nations parmi lesquelles je t'aurai dispersé: mais quant à toi je ne te consumerai point entiérement.* (Jérém. XXX. 10. 11.) *Même je consoliderai tes playes & te guérirai de tes blessures, dit l'Eternel, parce qu'ils t'ont appellée la déchassée.* (v. 17.)

Ainſi le Prophete qui devoit s'élever, étoit deſtiné à les ſauver de leurs ennemis, en ſorte qu'étant délivrés ils puſſent ſervir Dieu ſur la terre ſans crainte, en droiture & en ſainteté, durant tous les jours de leur vie. Les prophéties de Jérémie enſeignent que Dieu ſuſciteroit à David une branche pleine de juſtice; qu'un Roi regneroit & proſpéreroit faiſant juſtice ſur la terre &c., & que pendant la vie de ce Roi, Judas ſeroit ſauvé, & Iſraël vivroit en ſureté. Aucune de ces prophéties ne s'eſt accomplie dans la perſonne de Mahomet, mais toutes s'accomplirent quand Dieu voulut que les Juifs ſortiſſent de Babylone, où ils avoient été en captivité, & qu'ils revinſſent dans leur pays; car il eſt dit dans les verſets ſuivants: *Ainſi a dit l'Eternel, voici je m'en vais ramener les captifs des tentes de Jacob, &c.* & plus bas: *Je m'en vais les faire venir du pays d'Aquilon, & je les raſſemblerai du fond de la terre.... une grande aſſemblée retournera ici.* Par où nous voyons qu'ils attendoient un Sauveur qui les délivrât des mains de leurs ennemis &c.

Le Turc. Quand Moïſe parle de l'inimitié que Dieu mit entre le ſerpent &

la ſemence de la femme, en diſant que la ſemence de la femme briſera la tête du ſerpent, ne parloit-il pas du Meſſie?

Le Juif. Si vous penſez que cette prophétie ſe rapporte à Mahomet, ſûrement vous l'amenez de bien loin. Un homme raiſonnable ne l'expliquera jamais qu'en diſant que le ſerpent ſera aſſujetti aux hommes, qu'il y aura entr'eux une inimitié perpétuelle qui excitera les fils des hommes à travailler à la deſtruction des ſerpents par-tout où ils les trouveront. Je comprends que c'eſt là le ſeul but de la malédiction lancée contre le ſerpent; & nous voyons qu'elle ſe vérifie tous les jours. Cependant je connois des perſonnes d'eſprit qui s'étonnent de voir que toute l'eſpece a été maudite parce que le Diable en a pris la figure, ce qui n'étoit pas la faute de ces animaux: quoiqu'il en ſoit, Dieu l'a fait & c'eſt une choſe merveilleuſe à nos yeux.

Le Turc. Les textes de l'Écriture qui ſemblent favorables à Mahomet ſont Geneſ. XXII. 17. dans lequel on fait ſerment à Abraham en lui commandant d'aller vers la terre de Canaan, comme auſſi à Iſaac & à Jacob Ch. XXVI. 3. 4. Ch. XXVIII. 13. 14. Il eſt dit que tou-

tes les nations de la terre ſeront bénites en ſa ſemence: il ſemble que ces paroles regardent Mahomet. Il eſt auſſi dit (*Geneſ. XII.* 2. 3.) tu ſeras bénédiction & toutes les familles de la terre ſeront bénies en toi; & (*Geneſ. XVIII.* 18.) qu'Abraham doit être une nation grande & puiſſante &c. Cette prophétie marque ſans doute la grande étendue de la Religion & de l'empire de Mahomet.

Le Juif. Pendant que Salomon régnoit ſur la maiſon d'Iſraël, la poſtérité d'Abraham étoit une grande & puiſſante nation (*Rois Liv. I. Ch. III. v.* 8. 9.) Il eſt donc probable que ce fut alors que ce ſerment ou promeſſe ſe vérifia ſuivant les paroles du Pſeaume LXXII. v. 17. De plus, la même choſe fut promiſe à Jacob, comme vous le rappellez, & non pas ſeulement à ſa poſtérité &c. A ce ſujet nous liſons que Laban fut béni à cauſe de Jacob; & que le Seigneur bénit la maiſon de Potiphar & tout ce qu'il avoit, pour l'amour de Joſeph: & je ne penſe pas que la promeſſe que les nations ſeroient bénites en Abraham ou en ſa poſtérité, ſe rapporte à lui ou à ſa poſtérité comme une nation puiſſante. Je conclus qu'elle s'eſt vérifiée quand le monde accourut de

tout côté pour acheter du bled de Joseph. Voyez dans le Deuteronome Ch. XXVIII. depuis le commencement jusqu'au verſet quinze, & dans tout le Chapitre XXXIII, quelle devoit être la bénédiction dont jouiroit la poſtérité d'Abraham.

Le Turc. Que dites-vous de la prophétie qui ſe trouve au Chap. XLIX. de la Gen. v. 10. où il eſt dit: *le ſceptre ne ſe départira point de Juda, ni le légiſlateur d'entre ſes pieds, juſqu'à ce que le Scilo vienne: & à lui appartient l'aſſemblée des peuples?* Car par le Scilo j'entens Mahomet.

Le Juif. Je ne vois pas ſur quel fondement vous appuyez votre interprétation. Mais je ſuis ſûr que la table qui contient, dit-on, la vraie ſignification des mots Hébreux, Chaldaïques, Grecs, & Latins, & qui fut imprimée en 1608, auſſi bien que tous les autres expoſiteurs traduiſent le mot *Scilo* par *Deſtruction*, & Jacob vouloit dire que le Gouvernement ne ſeroit point ôté de Juda juſqu'à ce que la deſtruction vint, comme Balaam le prédit après. (Nombr. Ch. XXIV. v. 24.) Car ici la diſſolution & la deſtruction ſont la même choſe.

Le Turc. Fort bien, Monſieur; je trouve que vous vous êtes fait une affaire d'étudier ces matieres mieux que moi; n'étant donc pas ſavant, nous remettrons cette diſpute à cette après-dinée; alors je menerai avec moi un ſavant Chrétien pour diſputer avec vous; ſi vous pouvez le convertir, vous me convertirez par deſſus le marché. Adieu! mon cher Rabbin!

Les Juifs étoient fort crédules; cependant ils n'entendoient jamais dire à un homme qu'il étoit prophete, ſans lui demander quelque ſigne : premierement parce que de cette maniere ils imitoient leur pere Abraham, qui avec ſa foi en fit autant (*Gen. XV.*); Gedéon (*Juges VI.*) & Ezéchias (*Rois II.* 20.) En ſecond lieu les Prophetes avoient coutume de confirmer par des ſignes ce qu'ils annonçoient au nom de Dieu (*Exod. IV. & XVI. v.* 6. 7. 8. *Samuel Liv. I. Ch.* 10. *v.* 2. 3. 4. *Rois I. Ch.* 13. *v.* 3.) Ainſi Moïſe & Aaron dirent aux enfants d'Iſraël (*Exod. XVI. v.* 6. 7. 8.) *Ce ſoir vous ſaurez que l'Eternel vous a tirés du pays d'Egypte; & au matin vous verrez la gloire de l'Eternel*, c'eſt-à-dire, *quand l'Eternel vous aura donné ce ſoir de la chair*

à manger, & qu'au matin il vous aura rassasiés de pain. Voilà, je pense la raison, qui porta les Juifs à demander un signe, comme il est écrit (*Jean VI.*), quand ils demanderent à Jésus quel signe il faisoit pour prouver qu'il étoit envoyé de Dieu, comme avoient fait les anciens Prophetes, disant, *nos peres ont mangé la manne au désert &c.*

Pour s'ériger en Prophete il est surtout nécessaire d'avoir une imagination vive & forte. Plus on a l'imagination vive & forte, moins on est en état de comprendre les choses clairement : au contraire plus on a de jugement, plus on en fait cas, moins on lâche la bride à l'imagination, pour ne pas la confondre avec le jugement ; de là viennent les erreurs de ceux qui cherchent la sagesse & la connoissance des choses naturelles & spirituelles dans les écrits des Prophetes. Tous les Prophetes expriment le spirituel par le corporel, faisant Dieu semblable à eux-mêmes, & sachant que c'est la méthode naturelle de notre imagination ; car il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait auparavant été dans les sens. Ainsi Michée représente Dieu assis ; Daniel le peint sous la figure d'un vieillard habillé

de blanc; Moïſe le fait promener dans le jardin à la fraîcheur du ſoir, & dire, *Adam où es-tu?* Ezéchiel en fait un Religieux. Suivant ceux qui étoient avec Chriſt, le St. Eſprit étoit une colombe; il étoit de langues de feu ſuivant les Apôtres, & enfin St. Paul le repréſente comme une grande lumiere. Spinoſa dans ſon ingénieux *Traité Théologico-politique* obſerve que les différents ſignes donnés par les Prophetes, étoient proportionnés à la capacité de chacun d'eux, & que par conſéquent les ſignes varioient ſuivant les humeurs & les tempéraments de chacun. Si le Prophete étoit gai & enjoué, ſes prédictions ne parloient que de paix, de victoire, & d'autres choſes agréables. Si le Prophete étoit triſte & mélancolique, ſes prédictions ne reſpiroient que guerres, malheurs, peſtes, ravages. Suivant que le Prophete avoit plus ou moins d'éloquence, ce que Dieu lui dictoit, étoit d'un ſtyle plus ou moins élégant; on peut faire la même remarque par rapport à leurs révélations ou viſions. Si le Prophete avoit été élevé à la campagne, il ne voyoit que vaches & bœufs; s'il étoit militaire, il voyoit des armées, des

guerres, des batailles, des ſieges; s'il étoit courtiſan, il voyoit des Princes, des palais &c. Les Mages, qui faiſoient de l'Aſtrologie leur étude principale, eurent la révélation de la naiſſance de Chriſt ſous l'emblême d'une étoile qui s'élevoit à l'Orient. (*Mat. II.*) Pour juſtifier ces remarques, rappellons-nous que Moïſe étoit en colere, quand Dieu lui révela la terrible deſtruction des premiers nés (*Exod. XI. v.* 4. 5.): que Jérémie étoit triſte & ennuié de la vie, lorſqu'il prophétiſa les calamités des Juifs: que Michée ne prophétiſa de ſa vie rien de bon à Achab, pendant que d'autres Prophetes plus gais lui prédiſoient des choſes agréables. (*II. Chron. XVIII.* 7.) Que le ſtyle des Prophéties variât ſuivant l'éloquence du Prophete qui les annonçoit, vous pouvez vous en convaincre en comparant le ſtyle rude & groſſier d'Ezéchiel & d'Amos avec les écrits éloquents d'Eſaie & de Nahum &c. Tout ceci bien conſidéré, l'on verra d'abord que Dieu n'a aucun ſtile particulier, & qu'il s'exprime ſuivant la ſcience & la capacité du Prophete auquel il parle.

Nous liſons dans les Rois (*I. XXII.* 19. 20.) que Michée vit l'Eternel aſſis

ſur ſon trône, & toute l'armée des cieux qui ſe tenoit devant lui à ſa droite & à ſa gauche, & qu'après quelques diſcusſions au ſujet d'Achab, Dieu mit un esprit menteur dans la bouche de tous ſes Prophetes pour qu'Achab montât & tombât en Galaad. Sur ce fait j'ai entendu pouſſer ce malin ſyllogiſme. Tout ce que Dieu commande, eſt bon, juſte & convenable à faire; mais Dieu a commandé l'eſprit menteur, comme nous venons de le dire; donc la choſe eſt bonne, juſte, & convenable à faire. Ici la majeure eſt inconteſtablement vraie; mais par rapport à la mineure, il faut examiner en premier lieu, ſi Michée, témoin unique de cette viſion, peut obliger ſes auditeurs à croire ſans aucun doute un fait ſi extraordinaire qu'il n'a aucun parallele. En ſecond lieu il dit qu'il a vu Dieu aſſis ſur un trône, ayant une droite & une gauche, & il dit une choſe contraire aux idées que nous avons de l'immenſité de Dieu, par l'aveu même des Théologiens. En troiſieme lieu le Prophete ne s'exprime pas bien en diſant que Dieu envoya l'eſprit menteur de la maniere qu'on vient d'expoſer; car la choſe ſemble contradictoire non ſeulement à la véracité de

Dieu, mais auſſi à ſa bonté. De plus, je me trouve obligé à croire que Dieu avoit pluſieurs autres moyens de détruire Achab, ſans recourir à un moyen auſſi oblique que celui-ci. Je ſerois donc bien aiſe de ſavoir ſi la mineure peut paſſer pour avoir autant de force que la majeure, en ſorte que la conſéquence de ce ſyllogiſme ſoit bonne. On peut répondre que nous trouvons quelque choſe de ſemblable dans le livre des Juges (*IX.* 23.) & dans Eſaie (*XIX.* 14.); puiſque nous liſons que Dieu ſe ſervit des mauvais eſprits: mais la choſe ne paroîtra pas ſi étrange, ſi l'on réfléchit que Dieu peut s'en ſervir en qualité de miniſtres, d'exécuteurs de ſa juſtice, comme un Prince ſe ſert d'un bourreau pour châtier les malfaiteurs. Par rapport à l'aſſertion de Michée qu'il a vu Dieu aſſis ſur ſon trône, & que l'armée des cieux étoit à ſa droite & à ſa gauche, j'eſpere que je puis ſans ſcandale m'avancer juſqu'à dire, que je ne ſaurois donner à la mineure, au moins dans la balance de la raiſon, autant de poids qu'à la majeure, à moins qu'on ne prenne cette aſſertion dans un ſens différent du ſens littéral, & à moins que nos Théologiens n'ayent recours à

quelque

quelque interprétation allégorique. Particulierement quand je considere que la partie narrative de la vision de Michée est appuiée sur son témoignage unique, & semble ne pouvoir se justifier que par la chûte d'Achab, qui dans une bataille pouvoit arriver par plusieurs accidents. D'autres, & particulierement les ennemis de notre Religion, diront hardiment que les Prophetes d'Achab étoient sûrs que les armées combinées de Juda & d'Israël gagneroient la bataille; qu'ils persuaderent le Roi de combattre, pendant qu'ils resteroient à la maison & prieroient à leur ordinaire; & qu'il étoit vraisemblable que tout se passeroit comme il se passa, sans que Dieu mît l'esprit menteur dans la bouche des Prophetes d'Achab. Enfin ils diront qu'il ne semble pas convenable à la sagesse & à la bonté de Dieu de choisir ce moyen de perdre Achab, pendant qu'il avoit tant d'autres moyens ordinaires. Par cette raison & plusieurs autres, s'ils ne rejettent pas le récit de Michée comme invraisemblable, ils n'accordent point à la mineure autant de certitude qu'en a la majeure (*o*). Cepen-

(*o*) Tout ceci à commencer depuis les mots *Plus on*

dant ſur cet article, auſſi bien que ſur les autres points controverſés, il eſt bon de conſulter nos Théologiens avant de prendre ſon parti.

Les faux Prophetes ne parloient presque que par des énigmes & par des paraboles, pour deux raiſons ; l'une, qui leur étoit commune avec les oracles des Payens, étoit afin d'expliquer leurs paroles de différentes manieres ſuivant les différents intérêts ; l'autre étoit pour mettre la vérité de leur côté de maniere ou d'autre; peut-être auſſi avoient-ils en vue de fournir aux autres le moyen de vivre en expliquant leurs diſcours : ces impoſteurs ſavoient bien que tous ceux qui avoient de quoi vivre par le moyen de leur doctrine, diroient du bien de ſon auteur, comme nous le voyons par les Prêtres de Mahomet.

Les prédictions & les pronoſtics ne different des prophéties, que comme la crédulité differe de la foi : on dit ordinairement *crédulité* en parlant de choſes

a l'imagination forte (pag. 104.) eſt tiré du ſecond chapitre du Traité Ethico-politique de Spinoſa ; que Blount n'a pas traduit; mais il en a exprimé les penſées à ſa maniere.

temporelles, & *foi* lorſqu'on parle des choſes de Religion. Pluſieurs perſonnes penſent que les prédictions ne ſont que des conjectures heureuſes ; qu'une grande expérience du paſſé dirige la vue en ſorte qu'on peut juger de l'avenir ; car on a raiſon de s'attendre qu'il arrivera ce qui eſt déjà arrivé, lorſqu'on voit les mêmes actions & les mêmes circonſtances d'autrefois, puiſque le genre humain a toujours été & ſera toujours le même & ſujet aux mêmes paſſions. Les prophéties qui regardent les affaires générales & les temps éloignés, doivent être les plus ſuſpectes. Telles ſeroient, par exemple, les prédictions de l'invaſion qu'un certain royaume auroit à ſouffrir, ou des guerres qu'il auroit à ſoutenir ; ou même d'une grande guerre qu'il y aura entre la France & l'Eſpagne, quoique cette prédiction fût faite en pleine paix ; ou qu'avec le temps les habitants du Mexique & ceux des Indes orientales ſe revolteront contre l'Eſpagne ; qu'un empire ſera détruit ; qu'une province ſera déſolée par la peſte ; qu'une grande ville ſera incendiée. Ces choſes peuvent être prédites ſans beaucoup d'art ou de ſavoir, à moins qu'on ne fixe le temps auquel el-

les doivent arriver, parce qu'on ne peut jamais montrer la fausseté de semblables prédictions jusqu'à ce qu'elles soient accomplies ; & très-probablement elles s'accompliront une fois en mille ans. De même celui qui prédiroit la fin de ce monde ou d'un autre, & ne confirmeroit pas sa prédiction par un miracle, ne prédiroit rien de bien certain, & feroit croire aux hommes que le Prophete parle d'un temps si éloigné & met la scene de sa prophétie à une si grande distance, uniquement afin de ne pouvoir pas être contredit pendant sa vie, sachant bien que pendant que le monde dure, personne ne peut dire que le Prophete s'est trompé.

Pourquoi tant retarder la fin de l'Univers?
Pour ne pas découvrir votre grande ignorance,
Avant d'être rongé des vers?
Vous avez bien de la prudence. (p)

Owen.

Les prédictions & les prophéties contribuent souvent à faire arriver la chose annoncée ; car le peuple stupide se jette de plein gré dans la destinée qui lui a été

(p) *Cur mundi finem propriorem non facis? Ut ne*
Ante obitum mendax arguerere? Sapis.

prédite, comme si par là même elle étoit irrévocable. Il peut se faire que les uns travaillent à accomplir la prophétie d'un autre lorsqu'elle est à leur avantage; en sorte que la premiere prophétie peut produire un second Prophete; comme parmi les anciens quelques-uns recevoient uniquement des oracles l'honorable titre de sage. En mettant à l'écart ce secours, nous trouverons qu'on doit ajouter aussi peu de foi aux prophéties, hors celle de l'Ecriture sainte, qu'à nos almanachs ordinaires, où comme le remarque Montaigne, vous devez lire froid quand il est écrit chaud, & humide au lieu de sec, car ils mettent toujours le contraire de ce qui arrive. Si j'avois à gager pour l'un ou pour l'autre de deux événements opposés, je n'examinerois pas de quel côté je dois me tourner, à moins que les choses ne fussent telles qu'elles se refusassent à toute incertitude, comme seroit la promesse d'une chaleur extrême à Noël & d'un froid excessif au milieu de l'été.

Du Dieu de l'Univers la sagesse infinie
Dans une obscure nuit tient caché l'avenir,

Et rit de la folle envie
Que l'homme a de le découvrir.

(Hor. Lib. III. Od. 29.) (q) Traduction d'Horace Tom. II. pag. 133.

Pour moi je regarde l'ignorance de mon ſort comme la plus grande bénédiction que Dieu m'ait accordée. Je ne voudrois pas pour tout l'or du monde ſavoir le temps ou la maniere de ma mort. Si je ſavois le temps, je ne pourrois pas vivre avec autant de joye & de contentement que je le puis à préſent, peut être, jusqu'au moment qui précédera ma mort: je pourrois même m'affliger quelques années d'avance ſi je pouvois me dire poſitivement: je mourrai certainement une telle année, un tel mois, un tel jour. L'incertitude du temps diminue en quelque ſorte la certitude de l'événement. La connoiſſance aſſurée de la maniere & de lieu de ma mort ne m'affligeroit pas moins. Si je ſavois que je dois me tuer

(q) *Prudens futuri temporis exitum*
Caliginoſa nocte premit Deus,
Ridetque ſi mortalis ultra
Fas trepidat.

C'eſt dans l'Ode 27, non 29, comme cite Blount.

en tombant d'un caroſſe ou d'un cheval, je ne ſaurois me réſoudre à voyager ni en caroſſe ni à cheval, de peur que ces commodités ne me fuſſent fatales la premiere fois que je m'en ſervirois. Pareillement ſi je ſavois que je dois mourir dans la maiſon d'un de mes parents, je n'oſerois leur rendre viſite de peur d'y trouver mon tombeau. C'eſt ainſi que la ſageſſe infinie qui diſpoſe de toutes choſes & qui ne fait rien en vain, nous a privés de la connoiſſance de l'avenir pour notre avantage.

(3) *Les Erétriens.* C'étoient les habitants d'Erétrie ville fameuſe de l'Eubée. On dit que cette ville reçut ſon nom d'Erétrius fils de Phaëton. Selon Hérodote (*Liv. IV.*) (*r*) Datis & Artaphernes étant arrivés en Aſie prirent priſonniers les Erétriens & les envoyerent en eſclavage à Suſe parce qu'ils avoient irrité Darius en lui faiſant la guerre ſans aucun

(*r*) Cet Hiſtorien parle de Datis & Artaphernes envoyés contre les Erétriens au Chap. 94; de la guerre des Perſes contre les Erétriens (Ch. 100. 101); & de la tranſmigration des Erétriens à Suſe, de la bonne réception que leur fit Darius, & de l'ordre qu'il leur donna de ſe tranſporter à Ciſſia au Ch. 119.

ſujet. Ces priſonniers furent préſentés à Darius qui les envoya à Andérica dans la Ciſſie, à deux cents dix ſtades de Suſe, environ.

(4) *Par Darius*; ce Darius étoit le fils d'Hyſtaſpe qui parvint à la couronne de Perſe parce que ſon cheval avoit henni au lever du Soleil. Œbares ſon écuyer avoit la nuit précédente fait couvrir une jument au cheval de Darius dans l'endroit où il devoit ſe trouver le lendemain; le cheval n'y fut pas plutôt qu'il ſe mit à hennir ſe reſſouvenant de ce qui s'étoit paſſé peu auparavant, & par ce moyen il procura la couronne à ſon maître après la mort de Cambyſe. Ce Darius épouſa Atoſſa fille de Cyrus pour fortifier ſon titre. Par le ſtratageme de Zopyre il recouvra Babylone qui s'étoit révoltée. Zopire étoit un des Seigneurs de ſa cour. Il ſe coupa les levres & le nez & ſe défigura miſérablement; dans cet état il ſe préſenta aux Babyloniens & s'offrit pour leur général contre le tyran ſon maître qui l'avoit, diſoit-il, martyriſé de la ſorte. On accepta ſon offre, & il livra Babylone à Darius. Enſuite ce Roi marcha contre les Scythes, qui par dériſion lui firent préſent d'un oiſeau, d'une

d'une grenouille, d'une ſouris, & de cinq flêches. Ces hiéroglyphes ſignifioient que ſi les Perſes ne ſe retiroient pas promptement de la Scythie en volant comme un oiſeau dans l'air, ou s'enfonçant dans un marais comme des grenouilles, ou ſe fourrant dans des trous comme des ſouris, ils auroient bientôt les flêches des Scythes à leur trouſſe pour les envoyer promener, ce qui arriva bientôt après à la honte des Perſes. A l'occaſion de cette défaite les Grecs ſe révolterent contre Darius & furent vaincus. Darius encouragé par cette victoire ſongea à conquérir toute la Grece; il y entra à la tête de ſix cents mille hommes, & fut honteuſement battu à Marathon par Miltiade Athénien qui ne conduiſoit contre lui que dix mille hommes. Ce fait eſt rapporté, comme Plutarque dit, par preſque trois cents hiſtoriens. Dans cette bataille Thémiſtocle autre Athénien, donna des marques ſuffiſantes de ſa valeur; & Cyneris (s), ſimple ſoldat montra tant de courage qu'après avoir perdu ſes deux mains, il ſaiſit avec les dents un vaiſſeau des Perſes qui fuyoit, comme s'il prétendoit l'ar-

(s) Juſtin le nomme Cynegire (Hiſt. Lib. II. Cap. 9.)

rêter. Enſuite Darius ſongea à réparer cette perte ignominieuſe; mais la rebellion des Ethiopiens, & la querelle qui s'éleva entre ſes enfants pour la ſucceſſion, le conduiſirent à ſa fin: car Artabazane, fils ainé de Darius prétendit être ſon héritier; mais le cadet Xerxès obtint la couronne parce qu'il étoit petit fils de Cyrus du côté d'Atoſſa, & qu'Artabazane étoit né pendant que Darius étoit encore ſujet. Hérodote (*Liv. III. IV. V. VI.*) parle au long de Darius, auſſi bien que Juſtin (*Lib. I. & II.*), Valere Maxime, Elien, & d'autres. Il commença à regner l'an du monde 3431.

(5) *L'Eubée* eſt une île de la mer Egée du côté de l'Europe vis-à-vis de Chios; elle eſt ſéparée de l'Achaïe par un petit bras de mer. Les anciens l'appelloient quelquefois, Maira, Macris, Chalcis, Chalchodontis, Eſopis, Oche, Ellopia: Homere nomme cette île Abantis & ſes habitants Abantes. A préſent on l'appelle Négroponte ou Egriponte; les Turcs qui la prirent aux Vénitiens l'an de Chriſt 1470, la nomment Egribos & Eunia.

(6) *Le Sophiſte de Clazomene*, ainſi dit de Clazomene ville de l'Ionie dans

l'Aſie, bâtie par Paralus. Enſuite on l'appella Gryna; elle n'eſt pas éloignée de Smirne. Clazomene étoit la patrie d'Anaxagore; ellle eſt limitrophe de Colophone.

(7) *Sophiſte*; un ſophiſme eſt un discours ou un argument ruſé & illuſoire. En logique un ſophiſme eſt un ſyllogiſme qui n'eſt pas fait ſuivant les regles; ou dans lequel on a introduit une fauſſeté ſous l'apparence de la vérité, en ſorte qu'en bon langage un ſophiſte eſt un homme qui chicane ſubtilement ſur les mots. Ainſi nous liſons que Protagoras diſciple de Zénon & de Démocrite, n'ayant pas aſſez de ſolidité, travailla à ſe donner de la ſubtilité, & ayant trop peu de fond pour être Philoſophe, il s'érigea en ſophiſte.

(8) *Nomades*; les Nomades étoient un peuple de la Scytie en Europe, qui deſcendoit, à ce qu'on dit, de ceux qui ſuivirent Hercule dans ſon expédition en Eſpagne (Sallüſte). On les appella Nomades des pâturages (*t*) parce qu'ils paſſoient preſque tout leur temps à paître le bétail & le garder. Voyez Dionyſ.

(*t*) Απο της νομης.

v. 186. (*u*). Virgile dit la même chose (*Æneid. Liv. IV.* (*v*) & *VIII.*) (*w*). On croyoit aussi qu'il y avoit des Nomades près de la Pologne & de la Russie, & dans la Numidie en Afrique. Ces derniers étoient aussi appellés Xouphones (*x*). L'Asie avoit près de la mer Caspienne un peuple de ce nom qu'on appelle à présent Daæ & Parni.

(9) *Capharée*; haute montagne de l'Eubée vers l'Hellespont ; près de cette montagne la flotte Grecque fut fort affligée à cause de la mort de Palamede fils de Nauplius Roi d'Eubée qui fut tué par Ulysse. Il est parlé dans Homere (*Odyss. Liv. IV. & XI.*) & dans Ovide (*Metam. Lib. XIV.*) d'un fameux naufrage que la flotte des Grecs, en retournant de Troye, souffrit près des rochers de l'Eubée, & du vengeur Capharée (*y*).

(10) *La place publique*, que les Ro-

(*u*) Dionysius Périegetes v. 186. de sa description de la terre parle des Nomades d'Afrique.

(*v*) V. 120.

(*w*) V. 724. Dans ces deux passages Virgile ne fait que nommer les Nomades d'Afrique.

(*x*) Ξουφωνες.

(*y*) *Euboicæ cautes, ultorque Caphareus.*

mains appelloient *forum*, étoit auſſi le lieu où ils tenoient leurs cours de juſtice.

(11) *Xerxès*; ce Xerxès étoit fils de Darius Hyſtaſpes; il ſuccéda à ſon pere la troiſieme Olympiade. Il fut le quatrieme Roi de Perſe, & il tiroit ſon droit à la couronne de Cyrus ſon grand-pere par ſa mere Atoſſa. Son pere Darius laiſſa à ſa mort tout prêt, pour faire la guerre aux Egyptiens, en ſorte que ſon fils n'eut qu'à marcher. Ainſi la premiere expédition de Xerxès fut contre les Egyptiens qui s'étoient ſouſtraits à la domination de ſon pere. Cette expédition fut heureuſe; Xerxès retourna dans ſes états & célebra la grande fête dont il eſt parlé dans le livre d'Eſther qui devint Reine à la place de Vhaſti. La ſeconde entrepriſe de Xerxès fut de venger ſon pere des Grecs contre leſquels il mena, dit-on, la plus nombreuſe armée dont on ait jamais entendu parler. Hérodote dit qu'elle étoit compoſée d'un million ſept cents mille chevaux ſans compter les chameaux & les chars. Diodore parle de huit cents mille fantaſſins; Trogue, Juſtin, & Oroſe diſent un million en tout, & mille deux cents ſept vaiſſeaux de guerre. Un cer-

tain Pythius à Sardes nourrit toute cette nombreuſe armée, & outre cela fit préſent à Xerxès de deux mille talents en argent, & de quatre millions en or. Xerxès envoya de Sardes en Grece demander la terre & l'eau pour gage de ſoumiſſion. Enſuite il marcha de Sardes avec toutes ſes forces: changea en île le mont Athos pour avoir un paſſage ſuffiſant pour ſa flotte, & il fit traverſer a ſon armée l'Helleſpont ſur un pont de bâteaux. Ce pont fut briſé par une violente tempête, & Xerxès fut aſſez fou & aſſez vain pour faire donner trois cents coups d'étrivieres à la mer, & y jetter des chaînes en marque d'eſclavage. Il fit couper la tête aux ouvriers, & commanda qu'on fît d'autres ponts. Bientôt après, Xerxès perdit vingt mille hommes de ſon armée aux Thermopyles où Léonidas le combattit avec trois cents Lacédémoniens. Comme rarement un malheur vient ſeul, celui-ci fut ſuivi par la défaite de la flotte Perſe à Artémiſium dans le détroit d'Eubée; enſuite par la perte d'une autre flotte que Thémiſtocle battit à Salamine; après par celle d'une troiſieme lorſque Pauſanias défit à Platée Mardonius Général & favori de Xer-

xès; & enfin par le grand ravage que Leotychidas Athénien & Xantippus Lacédémonien firent le même jour de la flotte Perse près de Mycale promontoire d'Asie. Tous ces malheurs arrivés dans le même temps épouvanterent tellement ce Prince si puissant par mer & par terre, qu'il fût forcé de retourner dans son pays, & de traverser l'Hellespont dans un petit bateau de charge. Il attaqua d'une maniere sacrilege le temple de Delphes; il se conduisit barbarement à l'égard de son frere & de sa chaste femme qui s'opposoient à ses desseins incestueux; il s'abandonna à toute sorte de bassesses & de crimes, & enfin il fut tué en trahison dans son lit par son oncle Artaban, laissant pour successeur son fils Artaxerxes qu'il avoit eu de la Reine Esther. An du monde 3587.

(12) *Daridée*; Roi de Perse vivoit sous les Empereur Tibere & Claude, & régnoit en Perse quand Apollonius s'y rendit.

CHAPITRE XXV.

Apollonius à Babylone.

QUANT à ce qu'Apollonius fit à Babylone, & à ce que cette ville contient de mémorable, voici ce que je trouve. Les (1) murailles de Babylone ont quatre cents quatre-vingts ſtades de tour; un arpent & demi de hauteur, & preſqu'un arpent d'épaiſſeur. L'Euphrate paſſe par le milieu de la ville, & garde partout la même largeur; ſous cette riviere eſt un pont fait avec un art admirable qui joint d'une maniere imperceptible les maiſons royales qui ſont des deux côtés de la riviere. On dit qu'une (2) femme Mede de nation régna autrefois à Babylone & bâtit ſous le fleuve ce pont avec un artifice auparavant inconnu. Car elle fit amaſſer ſur les bords de la riviere les pierres, le cuivre, le bitume, & tout ce que les hommes ont trouvé pour joindre les matériaux dans l'eau. Enſuite elle fit entrer dans des marais les eaux de l'Euphrate; & ayant ſéché ſon lit elle fit creuſer un foſſé de deux braſſes, ou

quatre coudées qui avoit un débouché dans les palais qui étoient de côté & d'autre. Ce fossé étoit couvert d'une voute qui montoit jusqu'au fond du lit de la riviere. Dans la suite les fondements & les murailles du fossé se sont durcis: car le bitume a besoin d'eau pour se raffermir. On fit donc rentrer l'Euphrate dans son ancien lit, il passa sur la voute encore fraîche & le pont prit consistance, Les maisons royales sont couvertes de cuivre; ce qui leur donne un certain éclat; les chambres des hommes & des femmes, les portiques & les colonnades sont, au lieu de peintures, ornés de tapisseries tissues d'argent & d'or, & même d'or massif. On a représenté sur les tapisseries des fables Grecques; des (3) Andromede, des (4) Amymone, (5) souvent Orphée. Les habitants aiment beaucoup cet Orphée; peut-être à cause de sa tiare & de ses caleçons; sûrement ce n'est pas à cause des vers & de la musique avec laquelle il charmoit les hommes. On voyoit aussi sur ces tapisseries (6) Datis qui tire hors de la mer l'île de Naxos, Artapherne assiégeant Erétrie, & les (7) victoires du Roi Xerxès. On n'avoit oublié ni la prise d'Athenes, ni

(8) les Thermopyles, ni, ce qui étoit plus du goût des Medes, les rivieres séchées, le pont jetté sur la mer, & le mont Athos percé. On dit aussi qu'Apollonius entra dans une chambre dont le haut fait en dôme représentoit le ciel. Cette chambre étoit couverte de saphir qui étant bleu, imite la couleur du ciel: sur ce couvert étoient les images de ceux qu'ils regardent comme des Dieux; elles étoient d'or & par là représentoient bien les Dieux qui brillent au haut du ciel. C'est là où le Roi rend justice. Quatre oiseaux d'or, de l'espece qu'ils nomment torquilles, pendoient de la voute de ce cabinet, pour rappeller au Roi le souvenir de la Déesse de la vengeance & l'avertir de ne pas s'élever au dessus de la condition humaine. Les mages qui fréquentent la cour, assurent qu'ils ont fait ces images eux-mêmes, & les appellent les langues des Dieux.

CHAPITRE XXVI.

Des Mages.

APOLLONIUS n'a dit des Mages que ce qui étoit néceſſaire; qu'il s'eſt entretenu avec eux, & qu'il les a quittés après en avoir appris différentes choſes, & leur en avoir enſeigné d'autres. Damis déclare qu'il ignore les diſcours qu'Apollonius tint avec les Mages, parce qu'il lui défendit de l'accompagner dans cette occaſion; qu'Apollonius s'entretenoit avec les Mages à midi & à minuit; qu'une fois Damis demanda à Apollonius comment il les trouvoit, & qu'Apollonius répondit, je les trouve ſages, mais non pas en tout. C'eſt ce dont on parlera plus bas.

ECLAIRCISSEMENTS

ſur le Chapitre XXV. & XXVI.

(1) *Murailles de Babylone.* Après la mort de Ninus, ſon épouſe Sémiramis reſta ſeule maîtreſſe de l'empire. Cette

femme, dont l'ame étoit grande, ſouhaita de ſurpaſſer Ninus en gloire. Dans ce but elle réſolut d'abord de bâtir une ville magnifique dans la Province de Babylone, qu'on appelle aujourd'hui Bagdet. Elle fit donc venir les plus habiles Architectes de toutes les parties du monde, amaſſa les matériaux néceſſaires pour un ſi grand édifice, & mit en œuvre trois millions d'hommes qu'elle avoit tirés de tous les pays ſoumis à ſa domination. Afin que cette ville fût bâtie plus promptement, Sémiramis la partagea en pluſieurs ſtades, & donna la direction de chaque ſtade à un de ſes confidents, qu'elle ne laiſſa pas manquer d'argent. La ville étoit ſituée, comme Philoſtrate écrit ici, ſur les deux bords de l'Euphrate qui la traverſoit. Les murailles de la ville avoient vingt-deux lieues & demi de tour, ſelon Diodore (z). Elles avoient de hautes

(z) Trois cents ſoixante ſtades dit Diodore (Bibl. Hiſt. Liv. II.), qui leur donne une largeur ſuffiſante pour ſix chariots & raconte tout ce qu'on vient de lire dans Blount, ajoutant que, ſelon Clitarque & ceux qui accompagnerent Alexandre en Aſie, ces murailles avoient de longueur trois cents ſoixante cinq ſtades, autant qu'il y a de jours dans l'année.

tours à peu de diſtance l'une de l'autre ; & ces murailles étoient ſi épaiſſes que deux chariots de front y pouvoient paſſer, & ſi longues qu'elles occupoient autant de ſtades qu'il y a de jours dans l'année. Diodore (*a*) (*Liv. III. Ch.* 4.) dit qu'on bâtiſſoit un ſtade de muraille par jour. Hérodote (*b*), Pline (*c*), Solin (*d*), & notre Philoſtrate aſſurent que les murailles de Babylone avoient quatre cents quatre-vingts ſtades de tour ; & que la ville étoit placée dans une grande plaine quarrée, & environnée d'un large & profond foſſé plein d'eau. Stra-

(*a*) C'eſt le Liv. II.

(*b*) Liv. I. Chap. 178. Cet Auteur dit que Babylone étoit quarrée, & que chaque côté avoit cent vingt ſtades de long ; qui font quatre cents ſtades de tour.

(*c*) Pline (Hiſt. Nat. Lib. VI. Cap. 26.) leur donne ſoixante & dix mille pas de circuit, ce qui fait cent quatre-vingt quinze pas par ſtade, ſi l'on prend trois cents ſoixante ſtades ; & ſi on en prend quatre cents quatre-vingt, le ſtade ſera de 145 pas & cinq ſixiemes.

(*d*) Polyhiſtor Cap. 60. Remarquez que parlant de la hauteur & de la largeur de ces murailles, Solin, Pline, & Hérodote obſervent qu'il s'agit de pieds qui étoient, diſent ces Auteurs, chacun de trois pouces plus grand que le nôtre. On diroit que le pied Grec étoit égal au Romain,

bon (*e*) dit que l'enceinte de ces murailles étoit de trois cents quatre-vingts ſtades. Quinte-Curce (*f*) ne leur en donne que trois cents cinquante-huit, dont quatre-vingt-dix étoient habités, & le reſte ſervoit à l'agriculture. Les Auteurs ne s'accordent pas mieux touchant la hauteur & l'épaiſſeur de ces murailles. Les uns aſſurent qu'elles avoient deux cents coudées de hauteur & cinquante d'épaiſſeur (*g*). Ceux qui leur en donnent le moins, ſe bornent à la moitié de ces meſures (*h*). Ariſtote avoit raiſon de dire que c'étoit une province plutôt qu'une ville, puiſqu'elle étoit ſi grande que les habitants d'un quartier pouvoient reſter trois jours ſans apprendre que les ennemis s'étoient rendus maîtres du quar-

(*e*) Strabon Géogr. Liv. XVI. Article *Aſſyrie*. Il ajoute que ces murailles étoient épaiſſes de trente-deux pieds, & hautes, entre une tour & l'autre, de cinquante coudées; que les tours avoient ſoixante coudées de hauteur; & que ſur la muraille étoit un chemin ſi large que deux quadriges y pouvoient paſſer.

(*f*) Lib. VIII. Cap. 4.

(*g*) Hérodote, Solin, Pline aux lieux cités.

(*h*) Quinte-Curce pour la hauteur; mais il ne parle pas de la largeur.

tier opposé (*i*). Lyranus d'après Jérome sur Esaïe affirme que chaque quarré de cette ville avoit seize milles; & que chaque particulier avoit sa vigne & son jardin, moyennant lesquels il entretenoit sa famille lorsque la ville étoit assiégée. Il ajoute que la citadelle ou la principale tour des remparts, étoit celle que les enfants de Noé avoient bâtie, & qu'on regardoit avec raison comme une des merveilles du monde. La ville avoit cent portes de bronze & deux cents cinquante tours. Le pont, dont parle Philostrate, avoit cinq stades de longueur. Les murailles étoient de briques & d'asphalte, qui est une sorte de poix brillante que le pays fournit. Sémiramis fit bâtir deux palais qui servoient autant d'ornement que de défense. Un de ces palais étoit à l'occident; c'étoient de hautes murailles de briques qui entouroient soixante stades. Cette enceinte en renfermoit une seconde plus petite; & celle-ci une troisieme, encore plus petite, qui renfermoit la tour. Le tout étoit somptueusement enrichi d'images d'animaux; on y avoit aussi représenté une meute & une

(*i*) Dans sa Politique Liv. III. Chap. 2.

chaſſe (*k*). Ce palais avoit trois portes. L'autre palais étoit à l'orient, de l'autre côté de la riviere, & n'occupoit que trente ſtades. Au milieu de la ville étoit un temple bâti à l'honneur de Jupiter Bélus (à ce que dit Hérodote Liv. II.), avec des portes de bronze, & quatre places quarrées qui ſubſiſtoient encore du temps d'Hérodote (*l*). Chaque place étoit de deux ſtades, & avoit au milieu une tour maſſive

(*k*) Voyez Diodore de Sicile Bibl. Hiſtor. Liv. II.

(*l*) Hérodote (Lib. II. Cap. 181.) parle bien du temple de Jupiter Bélus (Διὸς Βήλυ); mais il ne dit rien des places. Il dit que ce temple étoit un quarré, de deux ſtades de côté; que ce temple ſubſiſtoit encore de ſon temps; qu'il avoit des portes de bronze; qu'au milieu de ce temple étoit une tour maſſive; & le reſte qu'on lit dans Blount. Il ajoute que ces tours avoient en dehors des degrés pour monter, & des ſieges pour ſe repoſer. Que le temple avoit une chapelle plus baſſe & une grande ſtatue de Jupiter, une table avec ſon pied, & un ſiege, le tout d'or, que les Chaldéens eſtimoient huit cents talents; que hors de la chapelle il y avoit un autre autel d'or; & un autre plus grand pour les victimes adultes; car on n'immoloit ſur l'autel d'or que des animaux de lait. Que dans ce temple étoit une ſtatue de douze coudées d'or maſſif, qu'Hérodote n'a point vue parce que Xerxès l'avoit enlevée.

massive d'un stade en hauteur, & d'un stade en épaisseur. Sur cette tour en étoit une autre; & ainsi jusqu'à huit, dont l'une étoit plus haute que l'autre. Dans la plus haute tour étoit une chapelle, dans laquelle on trouvoit un beau lit couvert, & une table d'or, mais point de statue. Les Prêtres Chaldéens disoient qu'il n'étoit permis à personne de passer la nuit dans la chapelle, si ce n'est à la femme que Bélus indiquoit, & qui étoit, je pense, fort belle; car les Prêtres en étoient les gardiens. On disoit que le Dieu lui-même couchoit dans cette chapelle. Je pense qu'on avoit imaginé ce conte pour frayer le chemin à des histoires semblables à celle de Pauline dans le temple d'Isis, que Joseph rapporte, & dont je parlerai dans la suite. Si la femme étoit modeste, les Prêtres couchoient avec elle à l'obscur, en exaltant son imagination par l'idée que c'étoit le Dieu Bélus en personne qui cueilloit sa virginité. Si elle devenoit enceinte, on donnoit à son illégitime fruit le titre de petit Jupiter. Mais continuons. Diodore (*m*) affirme qu'attendu la hauteur

(*m*) Au lieu cité.

exceſſive de ce temple, les Chaldéens en faiſoient uſage pour obſerver les étoiles. Il ajouta que Sémiramis avoit mis ſur le faîte du temple trois ſtatues d'or. La premiere étoit celle de Jupiter : elle avoit quarante pieds de hauteur, & peſoit mille talents de Babylone ; cette ſtatue exiſtoit du temps de Diodore. La ſeconde étoit celle de Rhéa aſſiſe ſur un trône, avec deux Lions aux pieds, & pluſieurs gros ſerpents d'argent à côté : cette ſtatue peſoit autant que la premiere, & chaque ſerpent peſoit trente talents. La troiſieme ſtatue repréſentoit Junon qui avec ſa main droite tenoit un ſerpent, qu'elle avoit pris par la tête ; cette ſtatue avoit dans ſa gauche un ſceptre enrichi de pierreries : elle peſoit huit cents talents. Les trois avoient en commun une table d'or longue de quarante pieds, large de douze (*n*), & peſant cinquante talents ; & de plus deux coupes de trente talents, & deux vaſes pour les parfums de trois cents talents. Il y avoit encore trois vaſes d'or, dont un étoit conſacré à Jupiter, & peſoit douze cents talents de Babylone. Les Rois de Perſe enle-

(*n*) Le texte Grec dit δεκαπέντε.

verent toutes ces richesses quand ils s'emparerent de cette ville. Voyez plusieurs autres choses relatives à ce sujet dans Hérodote (*Liv. I.*); dans Pline (*Lib. VI. Ch.* 26.); dans Solin (*Ch.* 60.); dans Diodore de Sicile (*Liv. III. Ch.* 4.); dans Strabon (*Lib. XVI.*) (*o*); dans Quinte-Curce (*Lib. V.*); dans la Politique d'Aristote (*Liv. II. Ch.* 2.) dans Daniel (*Ch. IV.*)

(2) *Une femme Mede* de nation. Hérodote (*Liv. I.*) (*p*) nous a fait savoir qui étoit cette femme. A l'occasion des Rois de Babylone il dit que plusieurs Rois avoient contribué à l'embellissement des murailles & des temples de cette ville, & que de ce nombre étoient deux femmes célebres; la premiere appellée Sémiramis avoit regné cinq âges avant Nitocris qui étoit la seconde: que Sémiramis avoit élevé un rempart magnifique & merveilleux, qui entourant la ville, la préservoit des fréquentes inondations auxquelles elle étoit auparavant sujette: c'est ce qu'Ovide confirme en disant,

(*o*) Article *Assyrie.*

(*p*) Cap. 184.

„ Sémiramis environna la ville de mu-
„ railles de briques." (*q*)

Les Historiens ne s'accordent pas sur l'origine de Sémiramis. Car Reineccius (*Syntagm. Heroic. pag.* 47.) prétend qu'elle étoit fille de Sem. (*r*). Mais Diodore de Sicile écrit qu'elle étoit native d'Ascalon ville de Syrie ; & nous conte (*Liv. III. Ch.* 2.) cette fable au sujet de son origine. Il y a dans la Syrie une ville nommée Ascalon, & peu loin de cette ville est un grand lac, profond & abondant en poissons ; près duquel est le temple d'une célebre Déesse ; les Syriens l'appellent Derceto ; elle a le visage de femme & le corps de poisson. Voici la cause que les habitants en débitent. Vénus offensée par la Déesse Derceto, (*s*)

(*q*) ——————— *Dicitur altam*
Coctilibus muris cinxisse Semiramis urbem.
Metam. Lib. IV. v. 58. 59.

(*r*) Et que par conséquent elle étoit parente de Ninus, que le même Auteur croit être Assur, de la famille de Sem. Les raisons sur lesquelles il se fonde pour penser que Sémiramis étoit de la famille de Sem, sont que le nom de Sem est renfermé dans celui de Sémiramis, & déguisé ou altéré dans celui de Simma, qui nourrit Sémiramis.

(*s*) Blount auroit dû omettre ici le mot Déesse. Derceto ne le devint qu'après sa métamorphose.

la fit tomber amoureuſe d'un beau jeune homme du nombre des Sacrificateurs. Derceto en eut une fille; enſuite honteuſe de ſon malheur, elle fit mourir le pere, & expoſa l'enfant dans un déſert pierreux. Cependant la mere ſe reprochant ce qui s'étoit paſſé, ſe jetta dans le lac où elle fut changée en poiſſon. C'eſt pourquoi les Aſſyriens s'abſtiennent encore aujourd'hui de manger des poiſſons qu'ils adorent comme des Dieux. Des colombes en grand nombre faiſoient leurs nids où cette petite fille avoit été expoſée; & par une deſtinée particuliere, elles la ſauverent & nourrirent. Elles la rechaufferent en entrelaſſant leurs ailes, & la nourrirent avec du lait qu'elles voloient aux bergers des cabanes voiſines; & l'enfant étant parvenu à l'âge d'un an, & ayant beſoin d'une nourriture plus ſolide les oiſeaux la nourrirent avec du fromage qu'ils tiroient des mêmes cabanes. Les bergers s'apperçurent que les oiſeaux béquetoient ſans ceſſe leurs fromages, & trouverent bientôt l'enfant que ces animaux élevoient. Ils la prirent, & enſuite à cauſe de ſa rare beauté, ils la donnerent à Simma, à qui le Roi avoit confié la ſurintendance des

bergers de cette province. Simma n'ayant point d'enfant, l'éleva ſoigneuſement comme ſi c'étoit ſa propre fille, & la nomma Sémiramis du nom des oiſeaux qui l'avoient nourrie. Car en langue Syrienne on appelloit ainſi ces oiſeaux, qui depuis ce temps furent adorés par les habitants comme autant de Dieux. Voilà, dit Diodore (*t*), ce que les fables racontent de la naiſſance de Sémiramis. Cette fable, comme le remarque Sabellicus, reſſemble fort aux fables que la poſtérité imagina au ſujet de Cyrus & de Romulus, pour ne pas parler de l'hiſtoire vraie & ſacrée de Moïſe. Sémiramis parvenue à l'âge nubile ſurpaſſoit en beauté toutes les autres filles; elle fut donc aimée de Ménon Gouverneur de la Syrie, qui demeuroit chez Simma, où il étoit allé par ordre du Roi s'informer de ſes troupeaux. Ménon épouſa Sémiramis, ſe rendit à Ninive avec elle, & en eut deux enfants, Japetès (*u*) & Idaſpès. La beauté & les manieres de Sémiramis furent ſi puiſſantes ſur l'eſprit de Ménon, qu'il ſe livra entiérement à elle, en ſorte

(*t*) Biblioth. Hiſtor. Liv. II. Chap. 2.

(*u*) Diodore dit Hypatès.

qu'il n'entreprenoit rien sans son avis; & tout lui réussit heureusement: cependant Ninus ayant achevé la ville qui porta son nom, se préparoit à marcher contre les Bactriens; & sachant bien que cette nation étoit redoutable par le nombre & par le courage des soldats, & par la nature du pays, il fit des recrues dans tout son empire. Ménon alla joindre son Roi qui faisoit le siege de Bactra. Mais ne pouvant pas souffrir l'absence de sa femme, il envoya chercher Sémiramis, afin qu'elle lui tint compagnie à l'armée. Sémiramis plus prudente & plus courageuse que ne l'est ordinairement son sexe, saisit cette occasion de faire éclater son mérite extraordinaire, obéit à son mari, & entreprit le voyage, quoiqu'il fût long. Pour en diminuer les difficultés, elle prit un habit qui pouvoit convenir aux deux sexes. Il la garantissoit de la chaleur de la saison; & de plus il ne l'incommodoit point lorsqu'il falloit agir. Cet habit fut si généralement goûté qu'il fut pendant long-temps le seul que porterent d'abord les Medes, & ensuite les Perses, quand ils devinrent maîtres de l'Asie. Sémiramis arriva au camp; observa la situation

du ſiege & l'emplacement de la ville, & s'apperçut que les Bactriens, occupés à défendre les ouvrages extérieurs attaqués par les Aſſyriens, négligeoient la citadelle, qu'ils croyoient imprenable parce qu'elle étoit naturellement forte & d'un accès difficile. Sémiramis choiſit un détachement d'hommes accoutumés à grimper ſur les montagnes les plus roides & à gravir contre les rochers les plus eſcarpés, & montant avec beaucoup de peine par des chemins étroits & difficiles, s'empara d'une partie de la fortereſſe. Alors, elle donna le ſignal aux ſiens qui attaquoient les remparts. Les aſſiégés furent ſi effrayés de cet événement, qu'ils vuiderent la place, & abandonnerent la défenſe de la ville. Ainſi la ville fut priſe. Le Roi admira le courage héroïque de Sémiramis & fut épris de ſa beauté. Il requit ſon mari de la lui céder. Ménon refuſa; le Roi le ménaça de lui faire créver les yeux; & Ménon épouvanté par les menaces du Roi & preſſé par ſon amour s'étrangla de ſes propres mains. Le Roi épouſa Sémiramis reſtée veuve, en eut un fils appellé Ninias, & mourut bientôt après laiſſant Sémiramis Gouvernante

vernante de son fils & du royaume (*v*). On raconte différemment la mort de Ninus. Quelques Auteurs prétendent avec Orose & Reusnerus qu'il mourut d'une blessure qu'il avoit reçue dans la guerre contre les Bactriens. Mais Diodore dit que selon les Historiens d'Athenes (*w*) & autres, Sémiramis se fiant au pouvoir de sa beauté, pria Ninus de vouloir la revêtir des habits royaux & la laisser gouverner le royaume avec une autorité absolue durant cinq jours. Ninus y consentit, & Sémiramis commença par mettre à l'épreuve la fidélité & l'obéissance de quelques gardes, & ensuite leur ordonna de mettre en prison son mari; les gardes obéirent sur le champ; & de cette maniere Sémiramis s'empara de l'empire. Élien (*x*) & Plutarque (*y*) ne différent de ce reçit qu'en quelques circonstances. Diodore dit que Sémiramis fit emprisonner Ninus; Élien

(*v*) Jusqu'ici Diodore Liv. II. Chap. 3. J'ai rapproché du texte la version de Blount.

(*w*) C'est ainsi que s'exprime Blount (Athénians); mais Diodore Chap. 9. dit Athénée (Ἀθηναιός).

(*x*) Histoires diverses Liv. VII. Ch. 1.

(*y*) Dans son livre de l'amour (Ἐρωτικός).

& Plutarque disent qu'elle le fit tuer. Diodore & Élien écrivent qu'elle demanda cinq jours d'autorité; Plutarque dit qu'elle ne demanda qu'un jour. Voici ce que Justin (z) rapporte touchant le regne de Sémiramis après la mort de son mari. Ninus étant tué, & son fils Ninias trop jeune, Sémiramis n'osa ni confier un si grand empire à un enfant, ni gouverner ouvertement elle-même parce qu'un si grand nombre de nations puissantes qui à peine obéissoient à un homme, ne se seroient pas soumises aux ordres d'une femme. Elle se donna donc pour le fils de Ninus. La mere & le fils avoient tous deux la taille moyenne, la voix douce, le même tempérament, les mêmes traits de visage, le même port. Elle couvrit ses bras & ses cuisses, mit un ornement sur sa tête; & afin qu'on ne la soupçonnât pas de cacher quelque chose, elle ordonna que tout le monde se vêtit de la même maniere. Ainsi elle contrefit son sexe & passa pour un jeune homme. Ensuite elle se rendit fameuse par la grandeur & par la magnificence de ses entreprises; & quand elle se crut au-dessus de

(z) Lib. I. Cap. 2.

l'envie, elle avoua ce qu'elle étoit & ce qu'elle avoit feint d'être; & par cet aveu ne diminua point la dignité de ſon Gouvernement; au contraire elle augmenta l'admiration du peuple étonné qu'une femme eût non ſeulement ſurpaſſé en courage toutes les autres femmes, mais auſſi les hommes les plus braves. Elle bâtit Babylone comme nous l'avons dit: elle ne ſe contenta pas de conſerver l'empire tel qu'elle l'avoit trouvé, mais elle y ajouta l'Éthiopie, & porta la guerre juſqu'aux Indes qui juſqu'alors n'avoient pas été envahies, & qui dans la ſuite ne le furent que par Alexandre le Grand. Enfin elle fut tuée par ſon fils qu'elle ſollicitoit à commettre un inceſte avec elle. C'eſt ce qu'on lit dans Juſtin (*Lib. I.*) Elle mourut d'une maniere plus honorable ſelon Arrien (*a*) & quelques autres Auteurs, qui diſent qu'elle marcha contre les Indiens à la tête de trois millions de fantaſſins, & de cinquante mille

(*a*) Au livre des choſes des Indes, pas loin du commencement. Arrien dit ſeulement que Sémiramis d'Aſſyrie tenta d'entrer dans les Indes avec une armée; mais que la mort la prévint.

cavaliers, outre cent mille chars; qu'elle fut vaincue par Stanrobates sur les bords de l'Indus, & qu'elle mourut, ou, selon d'autres, fut transformée en colombe, qui est l'oiseau de Vénus. Ce changement donna lieu aux Babyloniens de mettre une colombe dans leurs drapeaux, & d'adorer Sémiramis sous cette figure.

Dirai-je qu'au milieu des villes de Syrie,
La colombe voltige avec sécurité;
Et que des habitants respectée & chérie,
Elle a tous les honneurs de la Divinité? (b)

Tibull. Lib. I. Elég. 7.

Sémiramis imagina les Eunuques; elle fut excessivement adonnée à l'amour, comme le prouvent ses vues criminelles sur son fils, dont parlent Justin (c), Bérose (d), Diodore (e), Plutarque (f),

(b) *Quid referam ut volitet crebras intacta per urbes*
Alba Palæstino sancta Columba Syro?

v. 17. 18.

(c) Hist. Lib. I. Cap. 2.

(d) Je ne trouve rien dans Bérose qui regarde cet inceste.

(e) Diodore (Liv. II.) parle des débauches de Sémiramis, & ne dit rien de l'inceste.

(f) Je n'ai pas pu trouver l'endroit de Plutarque dont il est question ici.

& Suidas (*g*). Elle eut une ambition démeſurée, témoins ſes conquêtes en Egypte, en Ethiopie, dans l'Arabie, & dans la Bactriane (*Plut.* (*h*) *Oroſ.* (*i*) *Juſtin.* (*k*) *Diod.* (*l*)). Elle fut fort entichée de vaine gloire, ce qu'on voit par ſes magnifiques bâtiments; parmi lesquels Strabon (*Géog. Liv. XVI.*) (*m*) met l'Obéliſque de Babylone, qu'il cite comme le plus remarquable. Elle fut fort ſujette à l'eſprit de vengeance; car il y a des Auteurs qui diſent qu'elle n'entreprit la guerre contre Stanrobates Roi des Indes, que pour ſe venger de quelques réflexions piquantes qu'il avoit faites

(*g*) Suidas, Article Σεμίραμις ne parle ni de débauches ni d'inceſte.

(*h*) Opuſcul. Harangue de la valeur d'Alexandre.

(*i*) Adverſus Paganos.

(*k*) Hiſt. Lib. I. Cap. 2.

(*l*) Bibliot. hiſtor. Liv. II. Chap. 7.

(*m*) Strabon au commencement du Liv. XVI. nomme des élevations de terres (χώματα), des murailles, des fortifications, des aqueducs, de canaux, des chemins, des ponts &c.; & ne dit rien des pyramides, ni des obéliſques. Plus bas il dit ſimplement que le tombeau de Bélus étoit une pyramide quarrée, faite de briques, haute d'un ſtade, & dont chaque côté étoit auſſi d'un ſtade.

au ſujet de ſon penchant à l'amour. Enfin elle fut fort expéditive, comme le prouve le fait rapporté par Valere Maxime (*Lib. IX. Chap.* 3.) (*n*); c'eſt qu'ayant appris pendant qu'elle faiſoit ſa toilette, que Babylone s'étoit révoltée, elle courut avec les cheveux épars, mit d'abord le ſiege à la ville, & la ſoumit entiérement avant d'achever de ſe coëffer. Elle régna quarante-deux ans. (*Béros. Diod. Plut. & Suidas.*)

(3) *Andromede* étoit fille de Céphée Roi d'Éthiopie, & de Caſſiopée ſa femme. Caſſiopée eut la préſomption de disputer aux Nymphes l'honneur de la beauté; & pour cet orgueil ſa fille Andromede fut par ordre de l'oracle, attachée à un rocher, & livrée à la merci d'un monſtre marin, que Neptune irrité contre la préſomptueuſe Caſſiopée avoit envoyé ravager le pays & dévorer hommes & bêtes. Andromede fut délivrée de ce monſtre par Perſée qui de retour dans ſa patrie, l'épouſa. La fable ajoute qu'après ſa mort Andromede fut placée parmi les conſtellations par la faveur de Minerve; & que, ſelon les Aſtrologues, cette con-

(*n*) N°. 4. des externes.

ſtellation eſt maligne & denote la priſon & l'exil.

Au monſtre de la mer Andromede expoſée
Finit par épouſer le généreux Perſée. (*o*)

Proper. Lib. II.

Andromede fournit à Euripide le ſujet d'une excellente Tragédie, fort louée par Athénée, dont Alexandre chanta un Epiſode dans ſon dernier banquet (*p*).

Cette Tragédie produiſit des effets étonnants dans la ville d'Abdere, où elle fut repréſentée par Archelaus ſous le regne de Lyſimaque. Les deux rôles de Perſée & d'Andromede, & les malheurs de cette Princeſſe expoſée au monſtre marin, exciterent tant de compaſſion & de terreur, & firent une impreſſion ſi forte & ſi violente ſur l'eſprit du peuple, qu'il ſortit (*dit Lucien*) du théâtre tranſporté de ce ſpectacle; & ce qui avoit frappé

(*o*) *Andromede monſtris fuerat devota marinis;*
Hæc eadem Perſei nobilis uxor erat.

Eleg. 30. v. 21. 22.

Le dernier des deux vers François que je viens de rapporter, eſt échappé à Mr. de Longchamps dans ſa belle traduction en proſe de Properce.

(*p*) C'eſt ce que je ne trouve pas dans Athénée.

l'imagination des ſpectateurs, devint une maladie générale (*q*). Voyez Ovide (*Métam. Lib. IV.*) & Noël le Comte (*Mythol. Lib. VII.*)

(4) *Amymone* étoit une des cinquante filles du Roi Danaus. Elle rencontra dans un bois un Satyre qui couroit impétueuſement pour l'enlever. On feint qu'elle invoqua Neptune, qui la ſauva, lança ſon trident contre le Satyre, & frappa un roc, dont il jaillit une fontaine que Neptune nomma Amymone du nom de cette fille qu'il aimoit. On ajoute que Neptune obtint d'elle ce que le Satyre déſiroit, & en eut un fils qui s'appella Nauplius (*Strab. Liv. VIII.* (*r*) *Pline Lib. IV. Chap.* 5.) (*s*). Il y a auſſi dans

(*q*) Lucien de la maniere d'écrire l'Hiſtoire, au commencement.

(*r*) Strabon (Liv. VIII. Article *Argiens*) combat l'exiſtence de Nauplius; il reconnoît que ſa naiſſance eſt fabuleuſe, & qu'il ne pouvoit pas vivre du temps de la guerre de Troie. Mais plus bas il dit qu'on montre près de Lerna, qui étoit un lac du territoire d'Argos & de celui de Mycene, une fontaine appellée Amymone.

(*s*) Pline auſſi ſe borne à dire que l'Argolide étoit une fontaine nommée Amymone. Mais Pauſanias (Corinthiaques Liv. II. Chap. 37.) ajoute que cette fontaine avoit tiré ſon nom d'une des filles de Danaus. Et (Chap. 38.)

l'Argolide près de Lerna un puits auquel cette Amymone fille de Danaus donna son donna son nom. (*Ovid. Met. Lib. II.*)

(5) *Orphée* musicien de Thrace, étoit, selon les uns, fils d'Apollon & de Calliope, & selon les autres, d'Éagrus & de la Muse Polymnie. On dit qu'il reçut d'Apollon ou de Mercure, une lyre dont il tiroit des sons si doux, qu'il se faisoit suivre par les oiseaux, par les bêtes, par les pierres & par les arbres. On dit aussi qu'il perdit sa femme Euridice piquée par un serpent lorsqu'elle fuyoit Aristée; que pour la recouvrer il alla aux enfers, où il charma tellement avec sa lyre Pluton & Proserpine, qu'ils lui permirent d'emmener Euridice à condition qu'il ne regarderoit pas en arriere avant d'être tout-à-fait hors des enfers; qu'ayant violé cette condition, il fut forcé de retourner seul; qu'à cause de ce chagrin il s'efforça par ses discours d'éloigner les hommes du mariage & du commerce avec les femmes; & que pour cette raison les femmes de Thrace le mirent en pieces. Le Chancelier Bacon dans son traité de la sagesse des Anciens expli-

en parlant de la ville de Nauplia, il ajoute; son fondateur fut Nauplius, qu'on a cru fils de Neptune & d'Amymone.

que ainſi cette fable. „ La muſique d'Or-
„ phée étoit de deux ſortes; l'une appai-
„ ſoit les puiſſances infernales; & l'autre
„ entraînoit les animaux & les arbres. La
„ premiere ſorte peut convenablement
„ être appliquée à la Philoſophie naturel-
„ le, & la ſeconde à la diſcipline mora-
„ rale ou civile. Le plus noble ouvrage
„ de la Philoſophie naturelle eſt la reſti-
„ tution & le renouvellement des choſes
„ corruptibles. Celle qui ſuit, mais dans
„ un degré plus bas eſt la conſervation
„ des corps dans leur état, les préſervant
„ de la diſſolution & de la putréfaction.
„ Si ce bel effet peut s'opérer dans les
„ mortels, certainement ce ne peut être
„ que par un juſte & exact tempérament
„ de la nature, comme par la mélo-
„ die & la maniere délicate de toucher
„ un inſtrument. Mais, vu que c'eſt la
„ plus difficile de toutes les choſes, on
„ y parvient rarement ou jamais, & ſelon
„ toutes les apparences on la manque ſur-
„ tout par une curieuſe diligence & une
„ impatience hors de ſaiſon. C'eſt pour-
„ quoi la Philoſophie peu capable de
„ produire cet excellent effet dans une
„ humeur mélancolique ſans cauſe, s'oc-
„ cupe des choſes humaines; par la per-

„ ſuaſion & par l'éloquence elle inſpire „ aux hommes l'amour de la vertu, de „ l'équité, de la concorde; elle raſſemble „ grand nombre d'hommes en ſociété; „ les rend ſoumis aux loix, & obéiſſants „ à ceux qui les gouvernent, & leur fait „ oublier leurs paſſions déréglées pendant „ qu'ils prêtent l'oreille à ſes préceptes „ & s'aſſujettiſſent à ſa diſcipline. La con- „ ſéquence en eſt qu'ils bâtiſſent des mai- „ ſons, fondent des villes, plantent des „ arbres dans les champs & dans les ver- „ gers; en ſorte qu'on peut dire ſans ex- „ travagance que la Philoſophie attire, „ réunit, & arrange les pierres & les ar- „ bres. De plus la fable dit ſagement „ qu'Orphée étoit éloigné de l'amour des „ femmes & du mariage, parce que les „ plaiſirs de l'hymen & l'amour des en- „ fants, détournent en grande partie les „ hommes de former pour le bien public „ des belles & grandes entrepriſes: ils „ croyent que laiſſer une poſtérité, ſans „ rien faire de plus, c'eſt avoir fait un „ pas ſuffiſant vers l'immortalité."

Tous les Poëtes ont parlé du pouvoir attractif de la muſique d'Orphée.

10. Des vents qu'il appaiſoit, Séneque (*in Medea de rebus Orpheis*) dit „ les vents

„ se turent (*t*);" & Antipater (*Anthology. Lib. III.*) „ il dompte l'impétuosité „ des vents (*u*)."

2°. Des arbres qu'il attiroit, Euripide (*in Bacchis de Orpheo*), „ il conduisit les „ arbres (*v*). Et Dion Chrisostôme (*Orat. 73.*) écrit „ que les arbres accoururent „ à lui avec leurs fruits & leurs fleurs

(*t*) —— *Siluere venti.*

Act. III. v. 626.

J'ignore ce que signifie la citation *de rebus Orpheis.* Le passage que cite Blount, & que je vais rapporter en entier, est prononcé par un chœur qui parle de la funeste fin des Argonautes. Orphée a son tour, comme les autres. Voici ce qui le regarde

Ille vocali genitus Camœna,
Cujus ad chordas, modulante plectro,
Restitit torrens, siluere venti;
Cui suo cantu volucris relicto,
Adfuit tota comitante silva;
Thracios stratus jacuit per agros;
At caput tristi fluitavit Hebro.
Contigit notam Styga, Tartarumque,
Non rediturus.

Senec. Med. Act. III. v. 624-632.

(*u*) Ανέμων βρόμον.

(*v*) Συνάγει δενδρεα.

Eurip. Bacchantes v. 563.

„ (*w*)." Séneque (*in Medea*) „ il traine les arbres avec soi (*x*)." Ovide (*Eleg.* I. *Lib. IV. Trist.*) „ lorsque Orphée attiroit les bois (*y*);" & Horace, „ les bois qui suivirent Orphée" (*z*).

3°. Des bêtes farouches qu'il apprivoisoit, Euripide (*Ibidem*) parmi les choses qu'Orphée soumettoit, compte les animaux sauvages (*a*). Dion Chrysostôme (*Orat.* 32.) „ il apprivoisa les bêtes féroces (*b*); „ & Claudien, „ les bêtes féroces reprennent leur nature cruelle, & la va-

(*w*) *Concurrisse arbores ad illum, una cum fructibus & floribus.*

(*x*) —— *Silvas trahit.*

Senec Med. Act. II. v. 229.

Le vers entier est

Qui saxa cantu mulcet & silvas trahit.

(*y*) —— *Cum traheret silvas Orpheus* ——

Le passage entier est

Cum traheret silvas Orpheus, & dura canendo
Saxa, bis amissa conjuge tristis erat.

v. 17. 18.

(*z*) —— *Insecutæ*
Orphea Silvæ.

Carmin. Lib. I. Ode 12. v. 6. 7.

(*a*) —— Θῆρας ἀγρῶτας.

Eurip. Baech. v. 564.

(*b*) Τὰ θηρία ἡμέρωσε.

„ che qui craint le Lion, implore le se„ cours de la Lyre qui se tait (*c*)."

4°. Des pierres qu'il attiroit, Séneque (*in Medea*) „ celui qui amollit les pier„ res par son chant" (*d*). Ovide (*de Arte amandi Lib. III.*) „ Orphée avec sa lyre „ toucha les pierres & les bêtes féroces „ (*e*);" & (*Lib. III. Amor*) „ & les „ dures pierres qui suivirent une lyre (*f*)."

5°. Des rochers & montagnes qu'il mettoit en mouvement, Orphée lui-même

(*c*) *Sæva feris natura redit, metuensque Leonem*
Implorat citharæ vacca tacentis opem.
Præf. in Lib. II. de Raptu Proserp. v. 5. 6.

(*d*) *Qui saxa cantu mulcet* ———
Med. Act. II. v. 229.

(*e*) *Saxa ferasque lyra movit Rhodopeius Orpheus.*
De Arte Amandi Lib. III. v. 321.

(*f*) *Duraque percussant saxa secuta Lyram.*
Ovid. Amor. Lib. III. Eleg. 12. v. 40.

Mais, de l'avis des meilleurs interprêtes, Ovide parle d'Amphion ; & certainement il donne cela pour une fable, car il avoit dit,

Nec tamen ut testes mos est audire poetas.
v. 19.

& il ajoute

Exit in immensum fœcunda licentia vatum ;
Obligat historica nec sua verba fide.
V. 41. 42.

en parle (*in Argon*) (*g*). „ Les ſommets „ de la montagne, & la vallée du Pélion „ s'étonnerent." Caſſius de Parme, „ il „ fit marcher les rochers arrachés de leurs „ fondements (*h*)." Et Sidonius Apollinaris (*in Panegyr Anthemii Aug.*), dit „ celui qui fléchit les rochers par ſon „ chant (*i*)."

6°. Des Furies qu'il charmoit dans les enfers, Virgile (*Georg. IV.*)

L'enfer même s'émut dans ſes cavernes ſombres;
Le Cerbere oublia d'épouvanter les ombres;
Sur ſa roue immobile Ixion reſpira,
Et ſenſible une fois Alecton ſoupira (*k*).

Traduction de Mr. l'Abbé de Lille.

(*g*) Εσειντο δ' ἄκρα κάρηνα καὶ ἄγκεα δεδήεντα Πηλίου.

V. 431. 432.

Qu'on a traduit

Obſtupuere apices montiſque & vallis opacæ.
Pelionos.

(*h*) *Convulſoſque ſuis ſcopulos radicibus egit.*

V. 11.

(*i*) *Qui cantu flexit ſcopulos* ———

V. 71.

(*k*) *Quin ipſæ ſtupuere domus, atque intima leti*
Tartara, cæruleoſque implexæ crinibus angues
Eumenides, tenuitque inhians tria Cerberus ora;
Aue Ixionii vento rota conſtitit orbis.

V. 481-484.

Orphée avec ſes chants calma le fier Pluton,
Adoucit le Tartare, & l'ardent Phlégéton;
Dans ſa chûte arrêta la pierre de Syſyphe &c. (*l*)

7°. Des étoiles dont il changeoit le mouvement.

Il attira jadis les pierres & les plantes;
A préſent il conduit les étoiles brillantes (*m*).

8°. Des rivieres qu'il arrêtoit, Séneque.

Le bel art qui pouvoit arrêter les rivieres (*n*)

9°. Enfin des Dieux qu'il charmoit, Silius Italicus (*Liv. XI.*)

Les cieux & les enfers entendirent Orphée (*o*)

Orphée excelloit autant dans la Philoſo-phie

(*l*) ——————— *Pallida regna*
Biſtonius vates flammiſque Acheronta ſonantem
Placavit plectro, & fixit revolubile ſaxum.

(*m*) *Tunc ſilvas & ſaxa trahens, nunc ſidera ducit.*

(*n*) Le paſſage entier eſt
Quæ ſilvas, & aves, ſaxaque traxerat
Ars, quæ præbuerat fluminibus moras;
Ad cujus ſonitum conſtiterant feræ;
Mulcet non ſolitis vocibus inferos,
Et ſurdis reſonat clarior in locis.
Herc. fur. Act. II. v. 572-577.

(*o*) *Auditus ſuperis, auditus manibus Orpheus.*

phie que dans la Musique. Il fut le premier qui recommanda la vie ſolitaire & l'abſtinence des viandes : c'eſt pourquoi Platon appelle vie (*p*) orphique la vie qu'on mene dans la ſolitude, & qu'on entretient par des herbes & des racines. Il fut le premier qui introduiſit dans la Grece les fêtes de Bacchus, que par cette raiſon quelques-uns appellent cérémonies ſacrées d'Orphée. Horace dans ſon Art poétique dit que

Par ſes accents Orphée, interprête des Dieux,
Détourna notre eſpece, alors brute & ſauvage,
De ſes cruels penchants, de ſes mets odieux ;
Et des Lions l'on dit qu'il appaiſa la rage (*q*).

Il porta les Thraces à ſe ſoumettre aux loix & aux gouvernements, les fit ſortir de leur maniere de vivre groſſiere & barbare pour en prendre une plus douce & plus civiliſée. Quelques Auteurs diſent qu'Orphée prophétiſa que le monde dure-

(*p*) Βίος Ὀρφικος.

(*q*) *Sylveſtres homines ſacer, interpreſque Deorum*
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus ;
Dictus ob id lenire Tigres, rabidoſque Leones.
v. 391-393.

roit quelque temps & que dans le ſixieme âge s'arrêteroit la machine du monde (*r*).

(6) *Datis tirant Naxos hors de la mer & Artapherne aſſiégeant Erétrie.* Pendant l'expédition de Darius Hyſtaſpes en Grece, ce Roi retira la commiſſion qu'il avoit donnée à Mardonius à cauſe du malheureux voyage qu'il avoit fait près du mont Athos, & la donna à Datis qui étoit Mede, & à Artapherne fils de ſon frere, les créant tous deux Amiraux & Généraux. Darius leur commanda de ravager Athenes & l'Érétrie & d'amener en ſa préſence les habitants priſonniers. Ces deux Généraux en paſſant brûlerent Naxos ; prirent quelques troupes & quelques ôtages, & enfin mirent à terre leur cavalerie ſur les côtes d'Érétrie. (*Hérodote Liv. VI.*) (*s*).

Naxos étoit une des Cyclades dans la mer Égée, enſuite on l'a appellée quelquefois Strongyle & quelquefois Dia. Cette île s'appella Naxos d'un de ſes ca-

(*r*) *Ætate in ſexta ceſſabit machina mundi.* C'eſt ainſi que cite Blount ; j'ignore depuis quand Orphée parle Latin.

(*s*) Chap. 94. & 95 ; où Hérodote dit que les Perſes brûlerent les temples & la ville, & prirent quelques eſclaves ; mais il ne parle ni de troupes, ni d'otages.

pitaines du même nom: à préſent on l'appelle Nixia; elle eſt à ſept milles de Délos. Cette île eſt fameuſe à cauſe du beau marbre blanc qu'on y trouve. Pline vante beaucoup ſa fertilité en vin (*t*) & la fécondité de ſes femmes; car non ſeulement elle rapporte beaucoup de vin, mais auſſi il y a une fontaine qui ne donne que du vin, dit-on; & les femmes de Naxos accouchent au bout de huit mois. Les Poëtes feignent que Bacchus épouſa dans l'île de Naxos Ariane que Théſée avoit abandonnée, & qui vit ſa couronne placée au nombre des conſtellations.

De Naxe nous doublons les collines vineuſes,
Et Néare & Donyſe, îles délicieuſes (*u*).

Traduction de Ségrais.

(7) *Les victoires du Roi Xerxès.* Ce Xerxès étoit fils de Darius Hyſtaſpes dont

(*t*) Pline Hiſt. natur. Lib. IV. Cap. 12. §. 22. dit tout ce que rapporte Blount, & ajoute que Naxos eſt à ſept mille cinq cents pas de Paros, & à dix-huit milles de Délos; qu'on l'appella d'abord Strongyle, enſuite Dias, puis Dionyſias à cauſe de ſes vignes abondantes. L'île fameuſe par ſes marbres, eſt Paros, dont Pline venoit de parler. Je ne ſai pas d'où Blount a tiré le reſte.

(*u*) *Bacchatamque jugis Naxum, viridemque Donyſam.* V. 125.

nous venons de parler. La premiere victoire qu'il remporta, fut contre les Egyptiens: ſon armée étoit ſi nombreuſe que pour ſe déſaltérer elle deſſéchoit les rivieres entieres. Xerxès regardant un jour ſa grande armée du pont qu'il avoit fait bâtir ſur l'Helleſpont, ſe mit à pleurer; on lui en demanda la raiſon, il répondit, qu'il pleuroit parce qu'il ſongeoit à la briéveté de la vie des hommes, & faiſoit réflexion que de tant de milliers de vaillants guerriers, il n'en vivroit pas un ſeul dans cent ans.

Xerxès pleure en voyant ſon innombrable armée,
Penſant qu'à peu de jours ſe bornoit ſa durée (v).

J'ai écrit plus au long au ſujet de Xerxès dans le Chapitre précédent.

(8) *Thermopyles*: c'eſt une montagne de la Grece où Léonidas Roi de Sparte avec quatre cents hommes défit cent mille Perſes. A préſent cette montagne ſe nomme Scélos.

(9) *Le mont Athos.* Cette montagne eſt entre la Macédoine & la Thrace;

(v) Xerxes with weeping eyes ſurvey'd his numerous Hoſt,
Thinking by death's ſurprize how ſoon they would be loſt.

ſon ombre s'étend juſqu'à l'île de Lemnos. La mer Egée n'eſt pas loin de cette montagne, à travers laquelle Xerxès fit creuſer un canal pour faire paſſer ſa flotte. Catulle dit

Xerxès parle, & la mer de la terre s'empare ;
L'Athos eſt traverſé par la flotte barbare (*w*).

Cette montagne étoit autrefois célebre à cauſe du grand nombre de lievres qu'elle nourriſſoit : c'eſt pourquoi Ovide (*de Arte amandi Lib. II.*) demande combien de lievres nourrit le mont Athos & combien d'abeilles entretient le mont Hybla (*x*).

CHAPITRE XXVII.

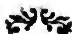
Apollonius à Babylone.

APOLLONIUS étant entré dans la ville de Babylone, le Satrape qui gardoit

(*w*) *Cum Medi peperere novum mare, cumque Juventus*
Per medium claſſi barbara navit Athon.
De Coma Beren. v. 45. 46.

(*x*) *Quot lepores in Atho, quot apes paſcantur in Hybla.*
v. 517.

la grande porte apprit qu'il venoit pour voir cette capitale, & lui présenta la (1) statue d'or du Roi, qu'on étoit obligé d'adorer avant d'être admis dans la ville. Les Ambassadeurs de l'Empereur Romain étoient seuls dispensés de cette cérémonie: mais un Ambassadeur barbare & un particulier qui voyageoit par curiosité, étoient notés d'infamie s'il étoient convaincus d'être entrés sans adorer cette statue; tant les choses que les barbares confient aux soins des Satrapes, sont de peu d'importance. Apollonius regarda la statue & demanda qui elle représentoit; le Roi, répondit-on. Apollonius répliqua: celui que vous adorez, acquerra assez de gloire s'il mérite que je le loue comme homme de bien: & en parlant ainsi il passa la porte. Le Satrape étonné de sa hardiesse le suivit, & l'ayant prit par la main il lui demanda par le moyen d'un interprête son nom, sa patrie, son occupation & pourquoi il étoit venu à Babylone? Il écrivit sur des tablettes la réponse d'Apollonius avec son signalement; & lui dit d'attendre.



CHAPITRE XXVIII.

Suite.

Le Satrape courut à ceux qu'on appelle oreilles du Roi, leur décrivit Apollonius, dit qu'il n'avoit pas voulu adorer la ſtatue du Roi, & qu'il ne reſſembloit pas aux autres hommes. Les Miniſtres ordonnerent à l'Officier de leur amener Apollonius honorablement & ſans l'inquiéter. Apollonius alla; & le plus ancien Miniſtre lui demanda pourquoi il mépriſoit leur Roi? Apollonius répondit; je ne l'ai par encore mépriſé. — Eſt-ce que vous le mépriſerez à l'avenir? — Aſſurément ſi en lui parlant je trouve qu'il n'eſt pas bon & vertueux. — Lui apportez-vous donc quelques préſents? — Oui, le courage, la juſtice, & les autres vertus. — Les apportez-vous au Roi dans la ſuppoſition qu'il ne les a pas? — C'eſt du moins dans la ſuppoſition qu'il peut apprendre à s'en ſervir s'il les a. — Le Roi en faiſant uſage de ces vertus a recouvré le Royaume qu'il avoit perdu, & reparé ce magni-

fique palais avec beaucoup de travail & d'honneur. — Depuis quand a-t-il recouvré le Royaume? — Depuis deux ans & deux mois. Apollonius voulant à ſon ordinaire ſoutenir ſon ſentiment, dit, ô garde de la perſonne du Roi ou quelqu'autre titre que vous ayez, (2) Darius pere de Cyrus & (3) d'Artaxerxes, qui fut maître de ce palais, ſe croyant près de la mort à l'âge de ſoixante ans, ſi je ne me trompe, ſacrifia à la justice, à ce qu'on dit, & commença ſa priere par ces mots: *ô maîtreſſe quelle que vous ſoyez*: & par ces paroles il fit voir que ſi depuis long-temps il aimoit la juſtice, il ne la connoiſſoit pas, & par conſéquent ne croyoit pas la poſſéder. Il éleva ſes enfants en ſorte qu'ils ſe firent mutuellement la guerre, & que l'un fut bleſſé & l'autre tué par ſon frere. Et vous louez ſans meſure, & comme s'il avoit déjà acquis toutes les vertus, un Roi qui, peut-être, ne ſait pas encore comment il faut remplir un trône: cependant s'il devient meilleur qu'il n'eſt, ce ſera tant mieux pour vous, non pour moi. Alors un autre barbare regardant Apollonius dit: quel Dieu nous a donné cet homme? Un homme de bien, comme

mê celui-ci, s'entretenant avec un homme de bien, comme le Roi, le rendra meilleur, plus modeſte, & par conſéquent plus gracieux, car toutes ces vertus ſe peignent ſur les traits de ce voyageur. C'eſt pourquoi ils coururent annoncer au Roi qu'il y avoit à la porte un ſage & excellent conſeiller.

CHAPITRE XXIX.

Suite.

LORSQUE cette nouvelle parvint aux oreilles du Roi, il faiſoit un ſacrifice en préſence des Mages; car ils dirigent tous les rites ſacrés. Le Roi donc dit à l'un d'eux: voici l'explication du ſonge que je vous ai raconté ce matin, lorſque vous êtes venu me voir au lit. Le Roi avoit ſongé qu'il étoit devenu (4) Artaxerxès fils de Xerxès, & qu'il en avoit pris la figure; ſonge qui l'avoit fort épouvanté, craignant quelque changement dans ſes affaires, & expliquant par ce changement celui qui s'étoit fait dans ſa figure. Mais ayant appris que l'étranger qui ve-

noit d'arriver, étoit Grec & Sage, il se rappella l'histoire de (5) Thémistocle d'Athenes, qui autrefois arriva de Grece, s'entretint avec Artaxerxès, & lui fut fort utile. Ensuite le Roi étendit son bras droit & dit, faites venir cet homme; il est arrivé sous de bons auspices, puisqu'il est venu pour adresser avec moi des sacrifices & des prieres aux Dieux.

ÉCLAIRCISSEMENTS

sur les Chapitres XXVII. XXVIII. & XXIX.

(1) *La statue d'or du Roi qu'on étoit obligé d'adorer &c.* Cette sorte d'adoration étoit anciennement fort en usage parmi les Orientaux, qui avoient la plus haute vénération pour les statues de leurs Princes décédés. La cérémonie dont notre Auteur parle ici, avoit un but fort approchant de celui qu'ont nos serments de fidélité; celui de montrer le respect & l'attachement.

Les images sacrées des Payens faisoient une grande partie de leur Religion. Ils s'adressoient à elles dans le temps que

leur imagination étoit ſouvent plus forte que leur raiſon, au point qu'ils croyoient entendre une ſtatue parler, ou la voir faire des ſignes de tête, ſuer &c. comme les perſonnes craintives en regardant fixement un cadavre s'imaginent le voir ouvrir les yeux, & remuer les levres. Ainſi au ſac d'Urii (y) quelques ſoldats Romains entrerent dans le temple de Junon, adreſſerent la parole à ſa ſtatue, lui demanderent, veux-tu venir à Rome? & s'imaginerent les uns qu'elle avoit déclaré ſon conſentement par un ſigne de tête, & les autres par le mot oui. Tite-Live conclut de la maniere dévote & reſpectueuſe avec laquelle ces ſoldats entrerent dans le temple, qu'ils étoient extraordinairement religieux; on peut juger par là qu'ils étoient fort diſpoſés à s'imaginer avoir entendu une réponſe, à laquelle, peut-être, ils s'attendoient. Camille & les autres Magiſtrats de la ville les confirmerent dans leur croyance (z).

(y) C'eſt ainſi qu'on lit dans Blount, mais il faut lire *Veii.*

(z) Tite-Live (Lib. V. §. 22.) Mais il ſemble que Camille, qui (§. 21.) avoit prié la Reine Junon qui alors ſe tenoit à Veies, de ſe rendre à Rome avec eux, en lui pro-

La raiſon par laquelle on a vu ſuer pluſieurs images, eſt, dit Vanini (*a*), que la chaleur de l'air ou des bougies fondoit les couleurs du tableau; ou que les Prêtres enduiſoient ſecretement de ſang la ſurface de la Divinité peinte; ou par de petits tuyaux cachés faiſoient paſſer du ſang aux yeux de l'idole. Enſuite ils ouvroient les portes du temple: le peuple étonné, ſans comprendre ou ſans conſidérer les cauſes naturelles du fait, crioit au miracle.

Quand quelqu'un étoit en danger de perdre la vie, il s'adreſſoit d'abord à ces images avec des prieres & des vœux. Obtenoit-il la grace qu'il avoit demandée? Il ſe croyoit obligé à rendre graces aux Dieux, autrement il auroit été déclaré par les Prêtres coupable d'avoir rompu ſon vœu. Si le ſuppliant ſurvivoit ſans avoir obtenu ſa demande, les Prêtres diſoient, qu'à cauſe des crimes du ſuppliant, les Dieux n'avoient pas exaucé les prieres qu'on leur avoit adreſſées. Mais ſi un homme pieux n'étoit pas

mettant un temple digne d'elle, lui dédia de bonne foi le temple qu'il lui avoit promis.

(*a*) Dialog. 55, où Vanini cite Théophraſte pour ſon garant.

exaucé, les Prêtres s'efforçoient de lui faire ſentir la miſéricorde des Dieux qui châtient dans ce monde ceux qu'ils aiment. Si celui qui avoit fait le vœu mouroit, il ne reſtoit perſonne pour faire des objections contre les Dieux.

Que toujours le malheur accable l'indiſcret,
Qui ſur l'événement veut juger d'un projet (*b*).

Ainſi les Prêtres trompoient les hommes par ces ſuperſtitions frivoles. On peut objecter que Pyrrhus d'Epire pilla le tréſor de Proſerpine de Locres, & fut puni par le naufrage (*c*). Mais on peut répondre que Dénis pilla le tréſor de Proſerpine de Locres, & eut un vent ſi favorable que, ſe moquant des Dieux, il dit à ſes compagnons; voyez le bon voyage que les Dieux immortels accordent aux Sacrileges (*d*). (*Vanini Dialog.* 55.)

Adorer quelqu'un c'eſt le prier, pré-

(*b*) ——— *Careat ſucceſſibus, opto,*
Quisquis ab eventu facta notanda putat.
Ovid. Heroid. Phyllis Demophoonti v. 86.

Cette citation n'eſt pas dans Vanini; elle eſt due à l'érudition de Blount, qui n'indique pas l'Auteur de ces vers.

(*c*) Val. Max. Lib. I. Cap. I. N°. I. Extern.

(*d*) Val. Max. Lib. I. Cap. I. No. 3. Extern.

ter ferment par lui, lui obéir, le fervir avec exactitude & diligence, enfin dire & faire tout ce qui dénote la crainte d'offenfer & le défir de plaire. Une image, à prendre ce mot dans le fens le plus étendu, eft la reffemblance ou la répréfentation d'une chofe vifible. Il n'eft point d'image de l'infini, parce qu'il eft invifible. Il ne peut donc point y avoir des images de Dieu, de nos ames, des efprits: il y en a feulement des corps vifibles. Quand les Poëtes décrivent les Centaures ou autres monftres que nous n'avons jamais vus, ils compofent leurs figures de parties qu'ils ont vues, donnant à un corps d'homme les pieds, la queue, ou les cornes d'une bête; car rien n'eft dans l'entendement qui n'ait auparavant été dans les fens.

De l'explication que je viens de donner des mots *adorer* & *image*, il en réfulte qu'adorer une image c'eft faire volontairement les actes qui montrent qu'on vénere ou la matiere de l'image, le bois, la pierre, le métal, & autres chofes vifibles, ou bien un phantôme forgé par notre cerveau. Car chacun fe forme de la chofe repréfentée par l'image une idée factice & bizarre, différente & plus éle-

vée que tout ce qui eſt viſible à ſes yeux. L'adoration des images eſt cette idolâtrie que Dieu a ſi expreſſément défendue dans ſes commandements; parce que c'eſt déshonorer, autant qu'il dépend de nous, l'Etre infini que d'eſſayer d'en faire des images; & parce que c'eſt le moyen de rendre à une fauſſe Divinité le culte qui eſt dû à la vraye.

Les anciens Payens ſe ſont ſervis des images, & les Catholiques modernes s'en ſervent. Voyez à ce ſujet le Livre II. des Rois (*Chap. X. 26. 27.*) Mr. Daillé dans ſon excellent traité intitulé: *La Religion Catholique-Romaine inſtituée par Numa Pompile*, prouve avec beaucoup de ſavoir & d'eſprit que les Papiſtes ont emprunté des Payens le culte idolâtre qu'ils rendent aux images, & toutes les autres cérémonies qu'ils pratiquent; en ſorte qu'ils peuvent avec raiſon vanter l'antiquité du culte de leur Égliſe, puiſqu'il eſt plus ancien que Chriſt de pluſieurs centaines d'années. Les Troyens avoient leur Palladium ou ſtatue de la Déeſſe Pallas, en qui ils ſe confioient. Les Rhodiens avoient conſacré à Apollon le fameux Coloſſe de bronze haut de huit cents pieds, que les Sarraſins bri-

ferent l'an du Seigneur 684. Les Auteurs parlent auffi de la ftatue de Jupiter Olympien faite par Phydias, qui avoit cent cinquante coudées de hauteur; de celle d'Apollon Capitolin qui étoit à Rome, & de plufieurs autres. Eufebe (*Eccleſ. Hiſt. Liv. VII. Cap.* 17.) (*e*) affirme que les images venoient des Payens, qui avoient coutume d'honorer de la même maniere ceux qu'ils regardoient comme leurs fauveurs: auffi Arnobe s'occupe dans prefque tout fon fixieme Livre (*f*) à combattre les images.

Pour comparer ce que les Catholiques Romains pratiquent au fujet de leurs images, avec ce que pratiquoient les Payens au fujet des leurs, confidérons d'abord

(*e*) Tout ce que je trouve dans l'Hiftoire Eccléfiaftique d'Eufebe à ce fujet, eft, qu'Eufebe même a vu à Céfarée de Philippe une ftatue qu'il décrit, & qu'on difoit repréfenter Jéfus-Chrift & l'Hémorroïffe. Il ajoute „ cette „ action n'eft pas étonnante de la part des Gentils qui „ avoient reçu un bienfait; nous avons vu des images „ peintes des Apôtres Pierre & Paul, & de Jéfus-Chrift „ même, qui fe font confervées jufqu'à préfent. Les An„ ciens avoient coutume d'accorder des honneurs fembla„ bles à tous leurs bienfaiteurs fans diftinction."

(*f*) C'eft le fixieme Livre du Traité d'Arnobe *Adverſus Gentes*.

comment les Payens les ornoient: avec de l'or & de l'argent; (*Jérém.* X. 4. 5. *Esaie* XXX. 22.) Turselin parle de différentes robes richement brodées & ornées d'or & de pierres précieuses, que les Princes & les Seigneurs ont données à la bien-heureuse Vierge. Justus Justeius Comte de Vérone donna à notre Dame de Lorette une robe d'étoffe d'or doublée de fourrures magnifiques, qu'il avoit gagnée aux jeux de Florence. La Duchesse de Cleves donna à la même Madonne une chaîne d'or avec quelques autres riches bijoux.

En second lieu les Payens avant de vénérer les images, les consacroient avec des prieres & des cérémonies solemnelles. (*Dan.* III. 2.) *Le Roi Nébucadnezar envoya pour assembler les Satrapes &c., & tous les Gouverneurs des provinces, afin qu'ils vinssent à la dédicace de la statue que le Roi Nébucadnezar avoit dressée.* Il en est aussi parlé dans Arnobe (*Lib. I. VI. VIII.*) (g), dans Minucius (h), dans Tertullien &c. Les Catholiques Romains

(g) Du Traité *Adversus Gentes.*

(h) Min. Félix in Octavo pag. 286. (édition de Leyde 1672.) dit, *Vos plane, qui ligneos Deos consideratis*, &c.

en font autant dans la conſécration de leurs Saints. Il ſeroit trop long de rapporter ici ces cérémonies; je me réfere donc au Pontifical Romain pag. 367.

En troiſieme lieu les Payens honoroient beaucoup les ſtatues & les images de leurs Dieux, & les honoroient en pluſieurs manieres. 1°. En criant, s'inclinant, & ſe proſternant: „ ils ſe proſternent à terre pour adorer leurs ſimula„ cres (*i*), dit Arnobe (*Lib. VI.*) 2°. En baiſant ces ſimulacres, comme il eſt écrit au premier Livre des Rois (*XIX.* 18.) *Mais je me ſuis reſervé ſept mille hommes de reſte en Iſraël, tous ceux qui n'ont pas fléchi leurs genoux devant Baal, & dont la bouche ne l'a point baiſé.* Les Catholiques Romains font la même choſe; car le Concile de Trente parlant des images dit (*Seſſ.* 25.) Nous les baiſons, nous nous découvrons la tête, & nous nous mettons à genoux devant elles.

(*i*) *Adorant ſimulachra in terram proſtrati*; c'eſt la citation de Blount; le paſſage d'Arnobe eſt; *Simulachra iſta, quæ vos terrent, quæque templis in omnibus proſtrati atque humiles adoratis, oſſa, lapides, æra ſunt &c.* „ Ces ſimulacres qui vous épouvantent; que vous „ adorez proſternés dans tous les temples, ſont des os, „ des pierres, du bronze &c."

En quatrieme lieu les Payens allumoient des cierges & brûloient de l'encens devant leurs images. (*Baruch VI. v.* 19. 21.); & Arnobe (*Liv. VI.*) dit que les images devenoient noires, étant parfumées & décolorées par la fumée. Les Catholiques Romains en font autant: car Thomas Arundel Archevêque de Cantorbery dans le Synode Provincial qu'il tint à Oxford l'an du Seigneur 1408, fit cette conſtitution: „ A l'avenir on doit „ enſeigner communément & prêcher „ par-tout que la croix, l'image du Cru„ cifix, les autres images des Saints, en „ mémoire & à l'honneur de ceux qu'el„ les repréſentent, auſſi bien que leurs „ places & réliques, doivent être adorées „ par des Proceſſions, par des génufle„ xions, par des inclinaiſons du corps, „ par de l'encens, des baiſers, des of„ frandes, des cierges allumés, des pé„ lerinages, & de toutes les autres ma„ nieres & formes quelconques qui ont „ été pratiquées par nos prédéceſſeurs." (*Lindwood Conſtit. Provinc. Lib. V. Cap. de Hæret.*) De même Durantus (*de Ritib. Eccleſ. Cath. Lib. I. Cap.* 9. N°. 11.) parle des rites uſités dans l'Égliſe Romaine.

En cinquieme lieu les Payens prioient

devant leurs images. Eſaie (*XLIV.* 17.) *il l'adore & ſe proſterne devant lui, & lui fait ſa requête & dit, délivre moi, car tu es mon Dieu fort.* La même choſe eſt atteſtée par Minucius. C'eſt auſſi ce que pratiquent les Catholiques Romains: Tous ceux qui étant en état de grace reciteront dévotement ces ſept prieres devant une ſainte image, avec ſept Pater Noſter & ſept Ave Maria, gagneront un pardon de cinquante ſix mille ans, accordé par trois Papes, Grégoire XIV; Nicolas V; & Sixte IV. (*Hor. B. Virg. ſecundum uſum Sar. pag.* 67.) Écoutez la priere qu'ils font devant la Véronique: Je vous ſalue, ſainte Face imprimée ſur la toile, nettoyez-nous de toute ſouillure de vice, & réuniſſez-nous à la ſociété des bienheureux &c. (*Chemnit. Exam. Conc. Trident. de Imaginib.*)

Vous voyez donc que les Catholiques Romains rendent aux images de leurs Saints le culte que les Payens rendoient aux images de leurs Dieux. Je ſai qu'ils oppoſent que les Payens adoroient les images mêmes, au lieu qu'ils prétendent adorer la choſe repréſentée, non l'image. Je réponds en premier lieu que les Payens auſſi adoroient la choſe repréſentée, non

l'image, comme on peut voir dans Arnobe (*Lib. VI.*) (*k*) où il eſt dit: „ vous
„ vous trompez; nous ne croyons point
„ que le cuivre, l'argent, l'or, ou les
„ autres matieres dont les ſtatues ſont
„ faites, ſoient Dieu en elles-mêmes;
„ mais nous adorons dans ces matieres
„ ceux que la conſécration y fait entrer
„ & habiter."

En ſecond lieu les Papiſtes font plus que cela: car Suarez, qui eſt un de leurs auteurs, dit que l'image doit être adorée avec la même adoration que l'original: de plus le ſeptieme Concile général, & le Concile de Trente (*Part. III.*) diſent que c'eſt une opinion conſtante parmi les Théologiens que l'image doit être honorée & adorée avec le même honneur & la même adoration qui eſt due à la perſonne dont elle eſt l'image (*Azor. Inſt. moral. Tom. I. Liv. IX. Chap.* 6.) De là vient que Louis Vivès ſavant Catholique avoue qu'il ne trouve d'autre différence

(*k*) *Sed erras (inquit) & laberis; nam neque nos æra, neque auri argentique materias, neque alias quibus ſigna conflant, eas eſſe per ſe deos & religioſa decernimus numina; ſed eos in his colimus, eoſque veneramur, quos dedicatio infert ſacra, & fabrilibus efficit inhabitare ſimulachris.*

entre le culte Payen & celui des Papiſtes par rapport aux images, ſi ce n'eſt que les noms & les titres ſont changés (*Comment. in Auguſtin. de civit. Dei Liv. VIII. Ch.* 2.) (*l*) en ſorte que quand les Eſpagnols conquirent les Indes occidentales, ils chaſſerent une idôlâtrie pour en planter une autre; &, à mon avis, la nouvelle étoit pire que l'ancienne.

(2) *Darius le pere de Cyrus & d'Artaxerxès*; c'étoit Darius Nothus ſixieme Roi de Perſe & fils d'Artaxerxès Longuemain par une concubine, à ce que diſent les uns, ou, ſuivant les autres, gendre de cet Artaxerxès, parce qu'il avoit épouſé ſa fille Paryſatis. Philippe Mélanchton (*Liv. II. pag.* 137.) & Sleidan (*m*) croyent que Paryſatis étoit ſœur d'Artaxerxès & que Darius Nothus par ce mariage étoit ſon beau-frere. Mais Plutarque dans la vie d'Artaxerxès écrit que Paryſatis étoit fille d'Artaxerxès, &

(*l*) Voici ſes paroles. *Multi Chriſtiani in re bona plerumque peccant, quod divos divaſque non aliter venerantur quam Deum. Nec video in multis quod ſit diſcrimen inter eorum opinionem de ſanctis, & id quod Gentiles putabant de ſuis Diis.*

(*m*) *Sleidanus de Monarchiis Lib. I. in Secunda Monarchia.*

qu'elle épousa par un inceste son frere Darius Nothus. Ce Prince eut deux freres, Xerxès & Sogdianus, qui régnerent avant lui, mais l'histoire n'en parle gueres, parce que leur conduite fut très-indigne & leur regne très-court, puisqu'il ne dura pas une année. Le troisieme frere qu'on appelloit Ochus, & qui ensuite fut nommé Darius Nothus, prit possession du trône. D'abord qu'il y fut assis, il travailla par le conseil de Parysatis, femme rusée & cruelle, à se rendre maître d'un autre de ses freres, appellé Sécundianus, qui vivoit encore, croyant que sa sûreté demandoit qu'il détruisît tous les Princes du sang Royal qui pouvoient lui disputer la couronne. C'est pourquoi Darius fit tant par ses belles promesses & ses serments qu'à la fin il persuada Secundianus de se remettre entre ses mains malgré l'avis de l'eunuque Ménostanes qui pensoit qu'on ne pouvoit pas se fier à Danius. A peine ce Prince eut-il Sécundianus en sa puissance, qu'il le fit mourir.

Ce Roi eut une politique différente de celle de ses ancêtres; car voyant que ses armées avoient souvent été battues, il aima mieux corrompre & conquérir

avec la bourſe que courir le hazard de combattre.

C'eſt une ancienne remarque qu'il n'y a pas une ville ſi forte qui ne ſoit priſe par un âne chargé d'or. Les hommes ſont ſi corrompus que toute la probité dépend du plus offrant. Ceci, je penſe, rendra avec le temps inutiles toutes les citadelles & places fortifiées; car la place eſt perdue ſi elle renferme un ſeul Officier malhonnête homme: & quels principes peuvent avoir des hommes qui vivent de pillage, de meurtre & d'incendies? De plus ſi les Princes évaluoient la vie des ſoldats qui meurent à leur ſervice, tant ſoit peu plus que celle des chiens ou des corneilles, ils ſuivroient l'exemple de Darius, & aimeroient mieux prendre un fort avec la dépenſe de dix mille livres, qu'avec la perte de dix mille hommes. Mais nous parlerons plus au long de ce ſujet dans la ſuite.

Par ces moyens Darius s'accommoda avec les braves Lacédémoniens & recouvra la plus grande partie de ce que ſes prédéceſſeurs avoient perdu dans l'Aſie. La ſainte Ecriture nous dit que Darius fit recommencer l'édifice du temple que ſon pere avoit fait interrompre. (*Eſdras Chap. VI.*)

Les

Les principaux favoris de Darius furent les eunuques Artoxares, Artibarzanes, & Athoüs; cependant ſon principal conſeiller fut ſa femme Paryſatis, de laquelle il eut treize enfants: mais quatre ſeuls lui ſurvécurent, c'eſt-à-dire, Ameſtris ſa fille, & trois Princes, dont l'aîné fut Artaxerxès, le ſecond Cyrus, & le troiſieme Oxendras.

Nous liſons dans Ctéſias (*n*) qu'Arcites, propre frere du Roi, ſecondé d'Artyphius, fils de Mégabyſe, & des Grecs, ſe révolta contre lui; qu'Arcites & Artyphius furent pris par Artaſyras Général de Darius & par l'avis de Paryſatis, immédiatement mis à mort, étant jetés dans un tas de cendres. Valere Maxime (*o*) dit que cette maniere de faire mourir fut inventée par Darius fils d'Hyſtaſpe, quoique d'autres l'attribuent à Darius Nothus. Immédiatement après cette révolte Piſathnes Gouverneur de la Lydie en commença une autre qui eut la même fin que la premiere. Car Tiſſaphernes Gé-

(*n*) Hiſt. Perſique pag. 17. édition d'Henri Etienne, Paris 1557.

(*o*) Lib. IX. Cap. 2. No. 6. Extern. Il en attribue l'invention à Darius Ochus.

néral de Darius, corrompit à force d'argent quelques hommes de Pisathnes, le prit prisonnier, & le jeta dans les cendres; c'est pourquoi Darius donna le gouvernement de la Lydie à Tissaphernes. Ensuite vint la trahison d'Artoxares, grand favori de Darius, qui vouloit le tuer & se mettre lui-même sur le trône. Comme il étoit eunuque, il fit en sorte que sa femme le déguisât en lui mettant une barbe postiche: mais le complot fut découvert, & Parysatis fit mourir Artoxares. Pendant ce temps-là Artaxerxès fils ainé de Darius, épousa Statyra fille d'Idarnes, homme de grande qualité parmi les Perses; & Térituchmes fils d'Idarnes épousa Amestris fille de Darius. Ce double mariage fut fort malheureux. Térituchmes devint amoureux de Roxane sa sœur, femme d'une grande beauté & fort adroite à lancer des flêches. C'est pourquoi il détestoit sa femme au point qu'il résolut de la faire mourir à l'aide de trois cents hommes qu'il avoit aussi portés à se révolter. En attendant on promit une grande récompense à Udiastes qui avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit de Térituchmes, s'il pouvoit sauver Amestris du danger qu'elle couroit de la

part de ſon mari. En conſéquence Udiaſtes tua ſon maître. Le fils d'Udiaſtes ayant appris la mort de Térituchmes, dont il étoit écuyer, maudit ſon pere, s'empara de la ville de Saris & la livra au fils de Térituchmes. Paryſatis fit enterrer vifs la mere, les freres, & les ſœurs de Térituchmes, & mettre en pieces Roxane auſſi en vie. Darius ſouhaitoit que Paryſatis fit périr Statyra ſa belle fille auſſi bien que tout le reſte; mais importunée par Artaxerxès, Paryſatis donna la vie à cette Princeſſe; & Darius dit qu'elle s'en repentiroit enſuite, ce qui arriva. Les Médes ſe revolterent contre Darius, & furent réduits en peu de temps. Alors les états de la Grece étoient embaraſſés dans la guerre du Péloponeſe: Darius prit le parti des Lacédémoniens contre les Athéniens qui lui firent beaucoup de mal en Aſie par leur grande expérience dans la navigation. Dans la dix-ſeptieme année de ſon regne, il envoya Cyrus ſon ſecond fils, qu'il avoit eu depuis ſon avénement au trône, du côté de la mer, comme Satrape ou Lieutenant-Général de toutes les troupes qu'il avoit coutume de paſſer en revue dans les plaines de Caſto-

lus, avec ordre de ſécourir les Lacédémoniens dans la guerre contre les Athéniens: par ce ſecours les Lacédémoniens recouvrerent tout ce qu'ils avoient perdu. Cyrus ne commanda qu'un an ou deux, parce qu'il devint ſi hautain qu'il tua Autobæſacès & Mitræus ſes couſins germains, qui en s'approchant de lui n'avoient pas mis leurs mains ſous leurs habits, cérémonie qu'on pratiquoit ſeulement en préſence du Roi. Les parents des morts ſe plaignirent de la cruauté de Cyrus au Roi ſon pere, qui lui fit dire de venir le trouver, prétextant une incommodité. Cyrus laiſſa toutes les villes, le tréſor, & les tributs à Lyſandre de Sparte & ſe mit en voyage, prenant avec lui Tiſſaphernes comme ami, & pour ſa garde trois cents Grecs commandés par Xénias Parrhaſien. Son pere ne vécut pas long-temps après ſon arrivée. Paryſatis qui aimoit Cyrus plus que ſon frere ainé, tâcha de porter Darius qu'elle avoit gouverné pendant toute ſa vie, à déclarer Cyrus ſon ſucceſſeur, comme avoit fait Darius fils d'Hyſtaſpe à l'égard de Xerxès; car ce Prince étoit né pendant que ſon pere étoit Roi, & l'autre lorſqu'il n'étoit qu'un particulier,

Darius ne trouva pas la chose juste, & laissa à Cyrus seulement les villes dont il l'avoit fait Gouverneur, donnant le Royaume uniquement à son fils aîné Artaxerxès. Ainsi après dix-neuf ans de regne mourut Darius, la quatrieme année de la quatre vingt-treizieme Olympiade, la vingt-septieme année de la guerre du Péloponese, qui alors tiroit à sa fin, l'an du monde 3600, & 403 ans avant la naissance de Christ. Sulpice Sévere (*p*),

(*p*) Je trouve dans Sulpice Sévere (Histor. sac. Lib. II. Cap. 7. à la fin.) *Extant etiam visiones ejus (Danielis), quibus consequentium sæculorum ordinem revelavit; annorum etiam numerum complexus, intra quem Christum, sicut factum est, descensurum ad terras pronuntiavit, venturumque Antichristum manifeste exposuit. Quod si quis studiosior erit, rectius ibi quæsitum reperiet: nobis propositum est rerum tantum ordinem contexere.* „ Nous „ avons encore les visions dans lesquelles Daniel nous a „ révélé l'ordre des siecles qui devoient suivre le sien, & „ manifesté clairement le nombre des années qui devoient „ s'écouler avant que Christ descendit dans ce monde, & „ que l'Antechrist se montrât, comme il est arrivé. Celui „ qui veut être instruit à ce sujet, se satisfera mieux en „ ayant recours aux prophéties mêmes: mon but est de „ me borner à l'ordre des faits." Ce passage ne fixe point le commencement des septante semaines; il montre

Joseph Scaliger (*q*), Lively, Junius, & d'autres savants hommes mettent le commencement des septante semaines de Daniel à la seconde année du regne de Darius Nothus. Notre Philostrate differe de tous les autres Chronologistes, puisqu'il dit que Darius posséda le royaume d'Égypte durant soixante ans.

Apollonius blâme ici Darius Nothus d'avoir mal élevé ses enfants: de même Platon (*des Loix Liv. VII.*) (*r*) reproche à Cyrus le Grand & à Darius Hystaspes la foiblesse avec laquelle ils avoient élevé leurs enfants, qui dans la suite fut la source des animosités qu'ils eurent l'un contre l'autre, & des guerres qu'ils se firent.

(3) *Artaxerxès.* Cet Artaxerxès fils de Darius Nothus & petit-fils d'Artaxerxès Longuemain, fut dans sa jeunesse appellé Arsace, ou, comme dit Plutarque,

au contraire que cette recherche n'entre pas dans le plan de l'Auteur. Effectivement il parle de Darius ensuite; mais je ne trouve rien qui regarde les semaines de Daniel.

(*q*) De Emendat. Tempor. Lib. VI. in Epilogismo Hebdom. Daniel.

(*r*) Dans l'édition de Marsile Ficin c'est au Liv. III. pas loin de la fin.

Darces. Dans la ſuite on le nomma Artaxerxès Mnémon; Artaxerxès à cauſe des grandes vertus de ſon grand-pere, & Mnémon à cauſe de ſon excellente mémoire. Il eut pluſieurs femmes & pluſieurs concubines. L'hiſtoire ne parle que de trois de ſes femmes, qui étoient Statyra fille d'Idarnes, Atoſſa, & Ameſtris ſes propres filles. La premiere Statyra, fut empoiſonnée par ſa belle-mere Paryſatis, parce qu'elle n'aimoit point Cyrus fils de cette derniere, & parce qu'elle avoit beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit d'Artaxerxès ſon mari. La ſeconde femme de ce Prince fut Atoſſa ſa propre fille, qu'il épouſa porté tant par ſa paſſion déréglée & inceſtueuſe, que par les conſeils & la ſollicitation de la ſcélérate Paryſatis (*Plutarque vie d'Artaxerxès.*) Sa troiſieme femme fut une autre de ſes filles appellée Ameſtris, qui auparavant avoit été mariée à Tiribaze. Quelques Auteurs prétendent que ce Prince eſt l'Aſſuérus de l'Écriture, & par conſéquent lui donnent pour femmes Vhaſti & Eſther: mais Matthius & d'autres hiſtoriens ont ſuffiſamment réfuté cette erreur. En effet Aſſuérus répudia Vhaſti (*Eſther Chap. I.* 19.) & Artaxerxès ne répudia

aucune de ses femmes. De plus Esther étoit Juive de naissance (*Esth. Ch. II.* 17.); & Statyra, Atossa, & Amestris étoient de Perse.

Plutarque (*dans la vie d'Artaxerxès*) écrit que ce Prince eut trois cents soixante concubines; Aspasie est la seule qu'on nomme, parce qu'elle surpassoit les autres en esprit & en beauté. Elle fut d'abord concubine de Cyrus frere cadet d'Artaxerxès; mais celui-ci après la mort de son frere en fit sa favorite pour le malheur de toute sa cour. (*Elien Liv. XII. Chap. I.*) (*s*).

Artaxerxès Mnémon eut plusieurs enfants, soit légitimes, soit naturels. Parmi les légitimes on parle de trois fils & de cinq filles. Les fils sont Darius l'aîné, qui fut exécuté comme rebelle; Ariaspe le second, & Ochus le troisieme (*Plutarque dans la vie d'Artaxerxès*) (*t*).

Venons aux filles, Atossa fut l'aînée; Amestris la seconde; Artaxerxès les épousa toutes deux; Sisygambis fut la troisieme

(*s*) Des diverses Histoires. Vous y trouverez l'histoire d'Aspasie.

(*t*) A la fin.

troisieme; elle épousa Arsames son frere naturel; Rhodogune la quatrieme épousa Oronte Général de toutes les forces de terre; & Apamée la cinquieme épousa Pharnabaze Amiral de la flotte des Perses.

Les enfants naturels d'Artaxerxès furent en grand nombre; cent soixante selon Plutarque (*u*), & cent quinze selon Justin (*Lib. X.*) (*v*): on ne nomme qu'Arsames. Ses fils furent si ingrats que, quoiqu'Artaxerxès encore vivant eut fait Roi son fils Darius pour l'attacher davantage à ses intérêts, cependant ce même Darius fut assez inhumain pour entrer dans une conspiration avec cinquante de ses freres pour tuer leur pere: Justin (*Lib. X.*) (*w*) observe que dans ce fait il y eut deux choses bien étonnantes: la premiere est que Darius ne conspira que pour commettre un inceste avec Aspasie qui avoit été premiérement concubine de son oncle Cyrus, & qui

(*u*) Je trouve bien dans la vie d'Artaxerxès, que, suivant Plutarque, ce Prince entretenoit trois cents soixante concubines, mais je n'y trouve point le nombre des enfants qu'il en eut.

(*v*) Tout à fait au commencement.

(*w*) Dans la suite de ce Livre qui est très-court.

alors l'étoit de ſon pere Artaxerxès. La ſeconde choſe remarquable eſt que tant de perſonnes s'accordaſſent à commettre un parricide, & que parmi cinquante enfants il ne s'en trouvât pas un ſeul que la Majeſté Royale, le reſpect pour la vieilleſſe, ou la piété filiale détournât d'une action ſi horrible. Cette exécrable trahiſon fut découverte; & les conjurés furent tous juſtement mis à mort avec leurs femmes & leurs enfants afin qu'il ne restât aucun veſtige d'un crime ſi énorme, dit Juſtin (*Liv. X.*) (*x*). Pour ce qui regarde Aſpaſie, quand le vieillard entendit la demande de ſes enfants, il la mit dans une maiſon réligieuſe appellée le temple du ſoleil; ce qui irrita ſi fort Darius qu'il ſe porta à une vengeance contraire à la nature ainſi qu'au repos de ſon pere.

Je viens de décrire les mariages & les enfants d'Artaxerxès. Permettez à préſent que je rapporte les diſſenſions qu'il y eut entre lui & ſon frere Cyrus. L'occaſion en fut, comme je l'ai déjà dit, la derniere diſpoſition de leur pere Darius

(*x*) *Ne quod veſtigium tanti ſceleris extaret.* (Au lieu cité.)

Nothus qui laissa par testament à Artaxerxès le royaume, & à Cyrus les villes dont il étoit Gouverneur. Cyrus croyant ce partage inégal, encouragé par sa mere Parysatis se prépara secrétement à faire la guerre à son frere. Artaxerxès le sut, & fit appeller Cyrus qui se prétendant très-innocent, fut le trouver. Son frere le fit enchaîner avec des chaînes d'or & l'auroit fait mourir si sa mere n'avoit pas intercédé pour lui, en rappellant à Artaxerxès qu'il avoit aussi voulu tuer son frere pendant qu'il changeoit d'habit dans le temple, fait que Tissaphernes avoit découvert. Cyrus fut donc renvoyé: il recommença à se préparer à la guerre contre son frere non plus en sécret, mais ouvertement. Il renforce ses troupes de quelques Grecs, & marche hardiment pour attaquer son frere qui étoit à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuse. Cependant les troupes de Cyrus, & sur-tout les Grecs, ont l'avantage; mais la fatale blessure & la mort malheureuse de Cyrus changea entierement la face des choses. Quelques Auteurs disent qu'il fut blessé de la propre main d'Artaxerxès; mais Ctésias de Cnide qui étoit le Médecin du

Roi, écrit que Cyrus fut blessé par un Caunien de basse condition (*y*). Cyrus étant mort, Artaxerxès lui fit couper la main droite & la tête; il courut piller son camp dans lequel il trouva Aspasie de Phocée concubine de son frere, & la prit pour lui, comme nous l'avons dit. Ensuite ce Roi marcha pour se rendre chez lui. Mais la Reine-Mere, qui avoit appris la mort de son bien-aimé Cyrus, ne songeoit qu'à se venger de ceux qui en avoient été les principaux instruments. Le Caunien & un certain Mithridate avoient été condamnés à mort, parce que se vantant l'un & l'autre d'avoir tué Cyrus, ils privoient le Roi de cet honneur. Parysatis demanda la permission de les torturer; le Roi l'accorda; & elle s'en acquita avec tant de cruauté qu'ils moururent en détail durant dix-sept jours. L'eunuque Mégates fut ensuite la victime de sa barbarie. Parysatis le fit écorcher tout vif sous prétexte qu'il avoit gagné Artaxerxès aux dés; mais en effet parce qu'il avoit coupé la tête & la main de son fils Cyrus. Ensuite sa vengeance

(*y*) C'est ce que rapporte Plutarque dans la vie d'Artaxerxès, où il en appelle au témoignage de Ctésias.

tomba ſur la Reine Statyra. En apparence Paryſatis vivoit bien avec elle; mais dans le fond de l'ame elle la haïſſoit à la mort, en partie parce qu'elle avoit été ennemie de Cyrus; en partie parce qu'elle s'étoit prévalue de ſon autorité pour faire mourir pluſieurs de ceux qui, par le moyen de Paryſatis, avoient tué ſon frere Térituchmes & ſes autres parents. Paryſatis donc, une fois qu'elle ſoupoit avec Statyra, partagea un oiſeau avec un couteau qui étoit empoiſonné d'un côté, & donna la portion qui avoit touché le poiſon à Statira, qui n'eut aucun ſoupçon parce qu'elle vit que Paryſatis mangeoit le reſte. Cependant elle en mourut avec des douleurs & des convulſions terribles. Mais avant ſa mort elle ſoupçonna la cauſe de ſa maladie, & la dit au Roi. Artaxerxès qui connoiſſoit le caractere implacable de ſa mere, le crut, & mit à la torture les domeſtiques qui l'approchoient le plus. Mais Paryſatis ne voulut jamais livrer Gygis ſa femme de chambre qui étoit ſa complice. Enfin Artaxerxès apprit que Gygis vouloit s'échapper de nuit; il la ſurprit, & lui fit briſer la tête entre deux pierres,

ſupplice prononcé par la loi de Perſe contre les empoiſonneurs. Il ne fit pas le moindre mal, ni en paroles ni en actions, ſa mere Paryſatis. Seulement lorſqu'elle déſira d'aller à Babylone; le Roi lui envoya ſouhaiter un bon voyage, & lui fit dire qu'il ne mettroit pas le pied à Babylone tant qu'elle vivroit. Voilà au vrai l'état des affaires domeſtiques d'Artaxerxès. Voyez Plutarque (*vie d'Artaxerxès*); Xénophon (*Expéd. de Cyrus Liv. VI. & VII.*)

Après la défaite de Cyrus le Roi Artaxerxès envoya Tiſſaphernes, & non Pharnabaze comme Diodore (z) écrit, vers la mer reprendre ce qui lui appartenoit tant par héritage, que par droit de conquête. Tout ſe ſoumit aiſément. Bientôt après, les villes Grecques ſous Tymbro leur Général ſe déclarerent contre

(z) Effectivement Diodore de Sicile (Biblioth. hiſtor. Liv. XIV. pag. 415. édition d'Etienne) dit qu'après la défaite de Cyrus, Artaxerxès envoya Pharnabaze pour reprendre tous les gouvernements qui étoient près de la mer; mais enſuite l'Hiſtorien ne parle que de Tiſſaphernes; ce qui peut fait croire que c'eſt par une erreur des copiſtes qu'on lit d'abord Pharnabaze au lieu de Tiſſaphernes.

Artaxerxès. Au commencement leurs forces furent petites, mais elles devinrent considérables & heureuses, sur-tout à cause des dissensions qui régnoient entre les deux Généraux Perses, Tissaphernes & Pharnabaze. Ces dissensions produisirent plusieurs fautes au dehors, & plusieurs accusations réciproques devant le Roi. Enfin Agésilaus remporta une victoire signalée sur les Perses près du Pactole, parce que l'infanterie leur manquoit à cause de l'absence de Tissaphernes. Il fut donc dénoncé au Roi comme traître; & cette accusation fut vivement poussée par Parysatis qui le haïssoit mortellement à cause de son fils Cyrus. Artaxerxès donna la place de Tissaphernes à Tithraustes avec l'ordre secret de faire mourir ce Général disgracié, ce qui fut exécuté. Car Ariæus prétextant d'avoir une nouvelle commission pour Tissaphernes, l'attira à Colosse en Phrygie; le fit prendre dans le bain & l'envoya à Tithraustes. Celui-ci le fit décapiter & envoya sa tête au Roi, qui en fit présent à Parysatis, laquelle s'en réjouit beaucoup. Voyez Plutarque (*a*),

(*a*) Vie d'Artaxerxès.

Xénophon (*b*), Diodore (*c*); & Paufanias (*d*).

Les Hiftoriens ne s'accordent pas fur la durée du regne d'Artaxerxès. Plutarque (*e*) la porte à foixante-deux ans; d'autres à cinquante-cinq; d'autres la fixent à quarante-neuf; & d'autres à quarante ou quarante-quatre. L'opinion la plus croyable eft celle de Bede (*f*) dans fes fix âges du monde, & d'Eufebe (*g*) dans fa Chronique, qui difent qu'Artaxerxès affligé de la fcélérateffe de fes enfants mourut la quarante-troifieme année de fon regne, qui répond à l'an du monde 3610, & avant la naiffance de Chrift 361.

(*b*) Des Actions des Grecs Liv. III. pag. 293. édition d'Etienne, où Xénophon dit feulement qu'Artaxerxès ayant vu que Tiffaphernes étoit la caufe de tout le mal, envoya pour le décapiter Tithrauftes qui s'acquita de fa commiffion.

(*c*) Bibl. Hift. Liv. XIV. pag. 439. de l'édition d'Etienne.

(*d*) Lacon. Cap. 9.

(*e*) A la fin de la vie d'Artaxerxès.

(*f*) Bede dans fon livre de *Natura rerum*. Cap. 67. *de curfu ætatum*, parle d'Artaxerxès; il fixe fon regne à quarante ans, & ne dit rien de fes chagrins.

(*g*) Au dernier Livre des Chroniques Olympiade 79.

(4) *Artaxerxès fils de Xerxès*, fut ſurnommé Longuemain, parce que, ſelon Strabon (*Liv. XV.*) (*h*), ſes mains & ſes bras étoient ſi longs, que lorſquil ſe tenoit debout & droit, ſes mains deſcendoient au-deſſous de ſes genoux. Mais Plutarque (*dans la vie d'Artaxerxès*) (*i*) dit qu'il avoit une main plus longue que l'autre, étant, à l'exception de ce défaut, le plus bel homme de ſon temps. Xerxès, pere de ce Prince, fut tué par Artaban ſon Oncle, & laiſſa trois enfants, Darius, Hyſtaſpes, & Artaxerxès Longuemain. Dans le temps de la mort de Xerxès, l'aîné & le cadet de ſes enfants étoient à la cour; mais Hyſtaſpes étoit à ſon Gouvernement de Bactriane. Artaban après avoir maſſacré Xerxès de nuit, alla ſur le champ trouver Artaxerxès, lui fit croire que Darius avoit tué ſon pere par la ſoif de régner, & qu'il en vouloit à la vie d'Artaxerxès, & lui promit le ſecours de ſes gardes s'il vouloit ſe défaire de Darius. Sur la foi de ce rapport Artaxerxès fit ſur le champ mourir Darius.

(*h*) Article *Syrie*, pag. 735., de l'édition de Paris 1620; mais on lit Darius au lieu d'Artaxerxès.

(*i*) Au commencement.

Alors Artaban convoqua ſes fils, & leur dit que s'ils penſoient à s'emparer de la couronne, le temps étoit venu; & qu'ils n'en viendroient à bout que par la mort d'Artaxerxès. Les fils d'Artaban mirent l'épée à la main pour maſſacrer ce Prince qui ſe défendit ſi bien qu'il ne reçut qu'une légere bleſſure, & laiſſa Artaban mort ſur la place. Voilà ce que diſent quelques Auteurs; d'autres font mourir Artaban plus tard: Euſebe lui donne ſept mois de regne. C'eſt ainſi que Darius étant mort, Artaxerxès encore jeune parvint à la couronne la quatrieme année de la ſoixante & dix-huitieme Olympiade, ou au commencement de la ſoixante & dix-neuvieme, Lyſitheus étant Archonte d'Athenes l'an du monde 3540, & 463 ans avant la naiſſance de Chriſt.

Les Auteurs qui écrivent qu'Artaban ſurvécut à ſon premier attentat ſur la vie d'Artaxerxès, diſent auſſi qu'il en eſſaya un ſecond qu'il communiqua à Mégabiſe. Celui-ci avoit épouſé une fille de Xerxès, & en étoit fort mécontent parce qu'elle menoit une vie déréglée. Artaban dans l'idée que rien n'eſt plus propre à donner du courage & à jeter dans le déſeſpoir, qu'une méchante femme, s'adreſſa à Mé-

gabize, qui promit par ſerment de garder le ſecret. Mais bien-tôt après il découvrit tout à Artaxerxès, qui à l'inſtant fit mourir Artaban. Alors on découvrit toutes ſes trahiſons concernant le meurtre de Xerxès & celui de Darius. De grands troubles ſuivirent la mort d'Artaban que Juſtin (*k*) décrit fort au long. Artaban avoit laiſſé un parti fort & nombreux; ce parti ne ſe diſſipa que quand Artaban eut eu perdu trois de ſes fils, par le courage de Mégabiſe qui fut dangereuſement bleſſé dans un combat. Enſuite Artaxerxès fut inquiété par la révolte des Bactriens excitée, ſelon quelques Auteurs, par Hyſtaſpes, Gouverneur de la Bactiane, qui étoit fâché qu'on lui eût préféré ſon frere cadet. Cette querelle donna lieu à deux batailles; dans la derniere Artaxerxès battit les Bactriens qui avoient le vent en face, & ſoumit toute la province à ſon obéiſſance. Enſuite Artaxerxès mit ordre aux affaires du royaume, & ſe défit de tous les Officiers qui n'étoient pas de ſon parti.

(*k*) Juſtin parle de la mort d'Artaban dans ſon Hiſtoire Lib. III. Cap. 1.

En attendant, les Égyptiens apprirent les troubles qui agitoient la Perse à cause de la mort de Xerxès, & songerent à recouvrer leur liberté. Dans ce dessein ils élurent pour leur souverain Inarus fils de Psammétichus & Roi de Lybie, & commencerent à se révolter sous sa conduite. Ils envoyerent même demander du secours aux Athéniens, qui souhaitant de mettre pied en Égypte & d'affoiblir la Perse, leur fournirent trois cents vaisseaux. A ces préparatifs Artaxerxès opposa une grande flotte & une armée de trois ou quatre cents mille fantassins commandée par Archeménides, qui, selon Ctésias (*l*), étoit son frere, &, selon Diodore (*m*), son grand-oncle, étant fils de Darius Hystaspes. L'armée Perse fut rencontrée & battue par les Égyptiens & les Lybiens. Cette bataille coûta la vie à Acheménides, & à cent mille Perses. Alors Artaxerxès offrit de grandes sommes aux Lacédémoniens pour les engager à lui donner du secours, en tombant sur Athe-

(*l*) Hist. Persique pag. 12. Edition d'Henri Etienne; Paris 1557.

(*m*) Bibl. Hist. Liv. XI. pag. 280. Edit. d'Etienne.

nes pour contraindre les Athéniens à rappeller leurs troupes d'Égypte. Les Lacédémoniens réfuserent. Néanmoins Artaxerxès le printemps suivant leva une autre armée de trois cents mille hommes & plus, & l'envoya contre les Égyptiens sous les ordres d'Artabaze & de Mégabize fils de ce Zopyre qui avoit fait rentrer Babylone sous l'obéissance de Darius. Dans cette seconde expédition Mégabize blessa Inarus à la cuisse, & remporta une victoire si signalée qu'il soumit entiérement les Égyptiens. Il prit prisonnier Inarus qu'Artaxerxès fit crucifier. La flotte d'Athenes fut détruite par stratagême. Car elle étoit dans une riviere, les Perses en détournerent le courant en creusant des canaux à son embouchure ; de cette maniere ils mirent à sec les vaisseaux qui étoient à l'ancre, les attaquerent avec leur armée de terre, & les prirent. Artaxerxès ayant appaisé les troubles de la Bactriane & ceux d'Égypte, fit la septieme année de son regne un décret en faveur des Juifs, dans lequel il permit à tous ceux qui le voudroient, de partir avec Esdras & d'aller habiter Jérusalem. Il leur donna différentes sommes pour des sacrifices & autres usages, desquelles Esdras devoit dis-

poſer à ſa volonté. Eſdras s'en ſervit pour bâtir les murailles de Jéruſalem.

Dans la quinzieme année d'Artaxerxès les Athéniens avoient déjà réparé leurs pertes précédentes; ils donnerent une flotte à Cimon leur Amiral, avec laquelle il inquiéta les Perſes à Chypre, en ſorte qu'Artaxerxès fut bien aiſe de faire avec eux une paix fourrée à ſon déſavantage, puiſque par cette paix toutes les villes Grecques d'Aſie ſécouoient le joug de la Perſe. Dans la derniere bataille donnée à Chypre mourut Cimon & avec lui la vraie valeur des Grecs; car dans la ſuite les Capitaines de cette nation ne firent rien de conſidérable contre les Barbares, à l'exception d'Agéſilaus, qui commanda pendant une guerre courte & de peu de conſéquence.

Dans la vingtieme année d'Artaxerxès ſon Échanſon Néhémie (*Néhém. I.* 11.) apprit que les murailles de Jéruſalem étoient rompues, & ſes portes brûlées, & obtint du Roi la permiſſion d'aller avec des ordres fort amples pour rebâtir les murailles, & un commandement au Garde-forêts du Roi de fournir le bois néceſſaire.

Environ ce temps-là Mégabize, ce

Général d'Artaxerxès qui l'avoit ſi bien ſervi en Égypte, fut mécontent de ce que le Roi avoit fait mourir les priſonniers Égyptiens auxquels Mégabize avoit promis le pardon. C'eſt pourquoi il s'éloigna de la Cour, alla dans ſon Gouvernement de Syrie, où avec le ſecours de quelques Grecs il ſe révolta ouvertement contre ſon maître, & gagna deux grandes batailles. Cependant par la médiation de quelques amis communs, Artaxerxès ſe réconcilia avec lui, lui accorda un pardon abſolu, & l'admit à ſa préſence. Mais bientôt après Mégabize étant à la chaſſe avec le Roi tua un Lion dans le moment que le Roi, alloit le frapper. Le Roi en fut irrité au point de demander ſa tête. Pourtant il lui accorda la vie par l'interceſſion de ſes amis, & ſe contenta de le bannir; tant les Princes oublient aiſément les anciens ſervices! Après cinq ans d'exil par le moyen des amis communs Mégabiſe rentra en grace, & fut même admis à la table d'Artaxerxès. Il mourut bientôt après âgé de ſoixante-ſeize ans, & fort regretté du Roi & des autres. Artaxerxès ne lui ſurvecut pas long-temps: il mourut, après un regne de quarante ans,

ſelon Diodore (*n*); de quarante-un, ſelon Sulpice Sévere (*o*); de quarante-deux, ſelon Ctéſias. (*p*). L'opinion la plus propable eſt qu'il mourut au commencement de la quarante-deuxieme année de ſon regne, qui étoit la ſeconde de la quatre-vingt-neuvieme Olympiade, l'an du monde 3582; 421 ans avant la naiſſance de Chriſt. Ctéſias (*q*) (dans ſes *extraits de l'Hiſtoire Perſique*) écrit qu'Artaxerxès n'eut de ſon épouſe Damaſpia qu'un fils légitime nommé Xerxès; & qu'il en eut dix-ſept de ſes concubines, dont les principaux furent Sogdianus, Ochus qu'enſuite on nomma Darius Nothus, & Arſites: que Sogdianus tua Xerxès, & fut mis à mort par l'armée, & que Ochus ou Darius Nothus ſuccéda à ſon pere. Quelques Auteurs diſent qu'Artaxerxès Longuemain

(*n*) Diodore (Bibliot. Hiſt. Liv. XV. pag. 506. Edition d'Etienne) dit quarante-trois.

(*o*) Hiſt. Sacr. Lib. II. Cap. 9. à la fin.

(*p*) Hiſt. Perſiques pag. 15. de l'Edition d'Henri Etienne, Paris 1557.

(*q*) Ctéſias au lieu cité, où ſe trouve en y joignant les pag. 10. 11. 12. 13. & 14., preſque tout ce que Blount a dit d'Artaxerxès.

Longuemain eut une fille nommée Paryſatis; mais la choſe eſt incertaine.

(5) *L'Hiſtoire de Thémiſtocle d'Athenes, qui autrefois vint de Grece; s'entretint avec Artaxerxès &c.* Thémiſtocle fut un homme d'un mérite ſupérieur parmi les Athéniens. Il eſt vrai qu'il paſſa ſa jeuneſſe dans les plaiſirs & dans l'extravagance; mais dans un âge plus mûr il racheta ſes fautes par de grandes vertus. Il fortifia le fameux port du Pirée; & il battit la flotte des Perſes à Salamine. Selon Plutarque qui a écrit ſa vie fort au long, nul Grec ne le ſurpaſſa, & peu l'égalerent.

Voici l'hiſtoire dont Philoſtrate parle ici. Les Athéniens accuſerent à tort Thémiſtocle d'avoir conſpiré avec Pauſanias en faveur des Perſes & contre leur Patrie. Thémiſtocle pour ſauver ſa vie fut contraint de ſe réfugier en Perſe, où il fut honorablement reçu & généreuſement entretenu par Artaxerxès Longuemain. Ce Roi lui donna trois villes, une pour ſon pain, une pour ſon vin, & une pour ſes vivres, & d'autres ajoutent qu'il lui donna encore deux autres villes pour ſes habits, & que Thémiſtocle mourut à Magnéſie d'une mort naturelle. Cependant quelques authes diſent qu'il s'empoiſonna

de chagrin; parce qu'il ne ſe trouva pas en état de tenir la promeſſe qu'il avoit faite au Roi de lui ſoumettre la Grece, qui alors avoit Cimon & pluſieurs autres Capitaines expérimentés. Voyez Plutarque (*r*), Cornélius Népos (*s*), Thucydides (*t*), & Valere Maxime (*u*).

Ce Chapitre & différents autres endroits de ce livre contiennent les vies de quelques Souverains Perſes & Grecs. Il ne ſera donc pas hors de propos de rapporter en abrégé la ſucceſſion des quatre Monarchies. Cet abrégé étoit deſtiné à former un traité particulier, & à être inſéré dans un corps général d'Hiſtoire, que je donnerai, ſi j'ai aſſez de vie, de ſanté, & de tranquillité. Cependant il peut être utile à ceux qui liſent la partie précédente de ce Chapitre. Sachez donc que

L'hiſtoire eſt la commémoration des choſes paſſées, avec les circonſtances des temps & des lieux, les diſtances, les intervalles, les périodes ou dynaſties, en lignes deſcendantes pour aider la mémoire & faciliter l'application.

(*r*) Dans la vie de Thémiſtocle.

(*s*) *In Themiſtocle circa finem.*

(*t*) Hiſtoire de la Guerre du Péloponeſe Liv. I.

(*u*) Val. Max. Lib. V. Cap. 6.

L'Hiſtoire, ſe diviſe ſuivant le ſavant Prideaux, en

1. Hiſtoire Eccléſiaſtique.
2. Hiſtoire Politique.
3. Hiſtoire des Succeſſions dans les États, Pays, ou familles.
4. Hiſtoire des Profeſſions ou vies des hommes célebres en toutes les Facultés.
5. Hiſtoire naturelle, comme celle de Pline, du Chancelier Bacon &c.
6. Hiſtoire diverſe, comme celle de Valere Maxime, de Plutarque, d'Élien &c.
7. Hiſtoire vaine ou fabuleuſe, comme les Légendes; les Romans &c.

Les deux premieres ſortes ſont les ſeules qui conviennent à mon but; ainſi je ne parlerai pas des autres cinq.

En premier lieu, l'Hiſtoire Eccléſiaſtique regarde l'Egliſe avec ſes dépendances. Cette Hiſtoire a la préférence ſur les autres à cauſe de ſon antiquité, de ſa dignité, & de ſa prétendue certitude.

On la partage en périodes. Voici celles qui ſont le plus généralement reçues:

1. Depuis la création du monde juſqu'à la fin du déluge - - - 1657 ans.
2. Depuis le déluge juſqu'à la vocation d'Abraham - - - 367 ans.

3. Depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la ſortie de l'Egypte 430 ans.
4. Depuis la ſortie des Iſraélites jusqu'à la conſtruction du Temple de Salomon - - - - 480 ans.
5. Depuis la conſtruction du Temple de Salomon juſqu'à celle du ſecond Temple de Zorobabel - 497 ans.
6. Depuis la conſtruction du ſecond Temple juſqu'à la naiſſance de notre Sauveur - - - 529 ans
7. Depuis la naiſſance de notre Sauveur juſqu'à nos jours 1680 ans (v).

En ſecond lieu vient l'Hiſtoire Politique qui traite des affaires civiles, des Royaumes, des États, des Républiques. Suivant la Chronologie profane, ſes périodes ſont.

1. Depuis Nimrod, ou plutôt Bélus, juſqu'à Cyrus.
2. Depuis Cyrus juſqu'à Alexandre le Grand.
3. Depuis Alexandre le Grand juſqu'à Jules Céſar. La quatrieme Monarchie commence
4. Depuis Jules Céſar juſqu'à Conſtan-

(v) NB. Cette date regarde le temps auquel notre Auteur écrivoit.

tin le Grand, auquel finit la quatrieme Monarchie.

Les Historiens ont toujours partagé la suite de l'Histoire profane en quatre Monarchies, qui sont l'Assyrienne; la Perse; la Grecque; & la Romaine.

La premiere, c'est-à-dire l'Assyrienne, commença par Nimrod & fut détruite par Cyrus. Pour ce qui s'est passé avant le commencement de cet empire, nous n'avons d'autre récit que celui de l'Écriture Sainte. Chacun sait ou doit savoir cette partie de l'Histoire; c'est pourquoi je n'en dis rien ici. Nous lisons donc qu'après la division de la terre, Nimrod fils de Chus & petit fils de Cham, fixa son séjour à Babel. Là commença le Royaume ou Empire que quelques Auteurs appellent Babylonien de Babel résidence des Rois; d'autres Chaldéen de la Chaldée province où étoit située Babylone; d'autres Assyrien d'Assur fils de Sem que les Auteurs profanes appellent Ninus, & que Justin (*Lib. I.*) (*w*) d'a-

(*w*) Justin (Lib. I. Cap. 1.) dit que Ninus Roi des Assyriens fut le premier qui fit la guerre à ses voisins pour étendre sa domination; pendant que les conquérants plus anciens avoient combattu les nations éloignées pour la gloire de la leur.

près Trogue fait le fondateur de cet Empire & le premier Roi qui ait fait la guerre à ses voisins. Cette Monarchie fondée par Nimrod ou Bélus, qui est le même selon Jules Africain & les meilleurs Auteurs, fut agrandie par Ninus & par Sémiramis son épouse. Ce fut alors que cette Monarchie se trouva au faîte de la grandeur. Car ensuite elle déclina par la mollesse de ses Rois; & enfin elle tomba sous Sardanapale, monstre qui étoit

Venus aux champs de Mars, Mars dans ceux de Vénus (*x*).

Les deux rebelles Arbaces & Bélochus se partagerent l'Empire qui resta dans leur postérité jusqu'à la mort de Belthazar dernier Roi des Babyloniens, & de Darius dernier Roi des Medes. Alors l'Empire se réunit & passa à Cyrus le Grand qui donna commencement à la seconde Monarchie des Medes & des Perses. La premiere Monarchie commença l'an du monde 1788, dura 1646 ans, & fut renversée ou transportée aux Perses l'an du monde 3434. Voici les différentes races & successions des Rois qui ont gou-

(*x*) *Mars ad opus Veneris, Martis ad arma Venus.* Citation de Blount.

verné la Monarchie Aſſyrienne, ou la premiere Monarchie.

I.

Famille de Bélus.

1. *Nimrod ou Bélus.*
2. *Ninus.*
3. *Sémiramis* ſon Épouſe.
4. *Ninias* ou *Ninus II.* On ne ſait preſque rien des ſuivants juſqu'au dernier.
5. *Arius.*
6. *Aralius.*
7. *Baléus I.*
8. *Armatrites.*
9. *Bélochus I.*
10. *Baléus II.*
11. *Altadas.*
12. *Mamitus.*
13. *Mancaleus.*
14. *Shœrus.*
15. *Mamelus.*
16. *Sparetus.*
17. *Aſcatades.*
18. *Amyntas.*
19. *Bélochus II.*
20. *Bellopares.*
21. *Lamprides.*
22. *Soſares.*
23. *Lamparos.*
24. *Pannias.*
25. *Soſarmus.*
26. *Mitreus.*
27. *Tautanes.*
28. *Teutæus.*
29. *Tinæus.*
30. *Dercilus.*
31. *Eupales.*
32. *Laoſthenes.*
33. *Pyrithidias.*
34. *Ophratæus.*
35. *Orphraganeus.*
36. *Aſcraz[illegible]s.*
37. *Sardanapale.*

Après la mort de Sardanaple l'Empire fut partagé entre Arbaces & Bélochus.

Le premier gouverna les Medes, & Bélochus les Affyriens. Voici leurs fucceffions.

Medes.	Affyriens.
1 *Arbaces.*	1. *Phul-Belochus.*
2. *Mandauces.*	2. *Tiglat-Philaffar.*
3. *Sofarmus.*	3. *Salmanaffar.*
4. *Artycas.*	4. *Sennacherib.*
5. *Arbianes.*	5. *Affar-Haddon.*
6. *Arfeos* ou *Deioces.*	6. *Merodach.*
	7. *Ben-Merodach.*
7. *Phraortes.*	8. *Nabopalaffar.*
8. *Cyaxares.*	9. *Nabuchodonofor.*
9. *Aftyages* Pere de *Darius Medus.*	10. *Evil-Merodach.*
	11. *Belthazar.*

Aftyages & Belthazar mirent fin à la premiere Monarchie dont Cyrus devint l'unique poffeffeur.

Quelques Auteurs prétendent que Darius Méde fils d'Aftyages commença la feconde Monarchie, & que Cyrus, petit fils d'Aftyages par Mandane fa fille, ne fit que l'augmenter. Car l'un étoit Roi de Médie & l'autre de Perfe quand ils unirent leurs forces, & vainquirent Belthazar. Alors Darius annexa Babylone à fes Etats. Cependant le fentiment le plus

plus général & le plus raiſonnable eſt que Cyrus ſeul fut le fondateur de la ſeconde Monarchie, parce que pendant la vie de Darius, l'empire fut partagé entre Darius & Cyrus. Xénophon atteſte que Cyrus par ſa générosité & bonté permit que Darius poſſédât les Royaumes de Médie & de Babylone, ſa vie durant; & après la mort de Darius, Cyrus réunit ces deux royaumes au ſien. Cette union forma proprement la ſeconde Monarchie, dont par conſéquent Cyrus fut le ſeul fondateur. Elle fut appellée la Monarchie des Medes & des Perſes, parce que ces deux royaumes conſtituerent principalement l'Empire. Ceux qui augmenterent le plus la ſeconde Monarchie, furent Cyrus le Grand, Darius Hyſtaſpes, & Artaxerxès Longuemain. Les autres Rois qui la gouvernerent, furent ſi tyranniques & ſi vicieux, que l'empire ſouffrit beaucoup ſous eux. La ſeconde Monarchie fut détruite pendant le regne de Darius Codoman, qui vaincu par Alexandre le Grand perdit l'empire & la vie. L'empire paſſa aux Grecs & Alexandre ſur la ruine de Darius Codoman éleva la troiſieme Monarchie, la Monarchie Grecque.

La Monarchie des Perſes & des Medes, depuis ſon commencement ſous Cyrus juſqu'à ſa deſtruction ſous Darius, dura deux cens vingt-huit ans : deux familles poſſéderent l'Empire ; la premiere fut celle de Darius, & la ſeconde celle de Darius Hyſtaſpes. La famille de Cyrus finit à ſon fils Cambyſe, qui tua ſon propre frere Smerdis, commit inceſte avec ſes ſœurs, & enfin fut tué par les Mages révoltés. Ils prétendirent que Smerdis frere du Roi n'étoit pas mort & mirent ſur le trône un faux Smerdis, qui étoit un des Mages, & qui ayant été bientôt découvert parce qu'il avoit les oreilles coupées, fut chaſſé par les nobles. Après ce faux Smerdis l'empire reſta ſans chef parce que Cambyſe n'avoit laiſſé qu'une fille appellée Pantaptes. C'eſt pourquoi ſept Seigneurs appellés Otanes, Intaphernes, Gobrias, Mégabyſe, Aſpathine, Hydarnes, & Darius enſuite ſurnommé Hyſtaſpes, qui avoient conſpiré contre les Mages & leur faux Smerdis, convinrent d'élire un Roi entr'eux. Pour cet effet chacun devoit le lendemain ſortir de la ville à cheval, & celui dont le cheval henniroit le premier devoit être Roi. Nous avons dit ci-deſ-

ſus par quelle ruſe Œbarès fit tomber l'empire entre les mains de Darius. Sa famille fut la ſeconde & derniere qui gouverna la ſeconde Monarchie, comme on le voit par la liſte ſuivante.

I.

Premiere Famille.

1. *Cyrus* le Grand. 2. *Cambyſe.*

II.

Seconde Famille.

3. *Darius Hyſtaspes.*
4. *Xerxès.*
5. *Artaxerxès Longuemain.*
6. *Darius Nothus.*
7. *Artaxerxès Mnémon.*
8. *Artaxerxès Ochus.*
9. *Arſames* &
10. *Darius Codoman.*

qui fut le dernier Monarque des Perſes: la ſeconde Monarchie s'éteignit à ſa mort, & Alexandre le Grand commença la troiſieme grande Monarchie qui fut celle des Grecs.

Cette troiſieme Monarchie qui commença à la chûte de la ſeconde, fut appellée la Monarchie des Grecs ou des

Macédoniens, à cause de son fondateur Alexandre qui étoit Macédonien & par conséquent Grec de naissance. On sait qu'il vainquit Darius dernier Roi des Perses, & fonda la troisieme Monarchie l'an du monde 3642, & 329 ans avant la naissance de Christ. L'Empire d'Alexandre fut beaucoup plus étendu qu'aucun des empires précédents; puisque ce Prince ajouta à ses états de Grece les royaumes de Médie & de Perse, & en douze ans se rendit maître de presque tout l'univers. Mais la Monarchie des Grecs ne subsista pas long-temps dans cet état florissant. Alexandre mourut sans enfants; laissa ses états *au plus digne* (y), & de cette maniere suscita plusieurs compétiteurs. Car chacun dans son cœur prétendoit y avoir part. Enfin après plusieurs grands débats, les quatre principaux partagerent l'empire entr'eux & fonderent quatre Dynasties ou Royaumes, c'est-à-dire le Royaume de Macédoine, celui de l'Asie mineure, celui de Syrie & celui d'Égypte. A la fin ces quatre Royaumes subirent le joug des Romains.

1°. L'Asie mineure fut conquise par

(y) Τῷ κρατίστῳ. Blount.

les Romains lorſqu'Antiochus le Grand fut battu par le Proconſul L. Scipion, à qui cette victoire procura le nom d'Aſiatique (*Juſtin Lib. XXXI.* (z). *Tite-Live Lib. XXXVII.*) (*a*).

2°. Les Romains ſubjuguerent la Macédoine quand Paul Émile Conſul de Rome prit priſonnier Perſée, dernier Roi de ce pays, l'an du monde 3803. & environ 156 ans après la mort d'Alexandre le Grand.

3°. Les Romains conquirent la Syrie quand Tigranes fut défait par Pompée deux cens ſoixante ans après la mort d'Alexandre le Grand (*Juſtin* (*b*), *Plutarque* (*c*), *Tite-Live* (*d*).

4°. Enfin Céſar Auguſte ajouta le Royaume d'Egypte à l'Empire Romain lorſqu'il vainquit Antoine & Cléopatre, &

(*z*) Cap. 8. circa finem; mais cet Auteur ne dit pas que L. Scipion obtint le nom d'Aſiatique.

(*a*) Cet Auteur (Cap. 58.) enſeigne que L. Scipion prit le nom d'Aſiatique.

(*b*) Juſtin (Lib. XL. Cap. 2.) dit bien que Pompée réduiſit la Syrie en province Romaine; mais il ne fixe pas l'époque de cet événement.

(*c*) Dans la vie de Pompée.

(*d*) Ce qui nous reſte de Tite-Live ne va que juſqu'aux temps de Scipion l'Africain.

réduisit l'Égypte en province deux cens quatre-vingt-quatorze ans après la mort d'Alexandre. (*Plutarque dans la vie d'Antoine* (*e*), *Polem Liv. III. Ch.* 8.) Ainsi la Monarchie des Grecs dura exactement trois cens ans: deux cens nonante-quatre depuis la mort d'Alexandre à celle de Cléopatre (*selon Ptolomée*); & six ans depuis la mort de Darius Codoman à celle d'Alexandre (*Arrien, Diodore.*) Voici la liste des Rois des quatre Dynasties.

I.

Alexandre le Grand régna six ans sur toute la Monarchie des Grecs, & commença à régner l'an du monde 3642.

II.

La Monarchie fut divisée en quatre Dynasties, de Macédoine, d'Asie, de Syrie, & d'Égypte.

I.

Les Rois de Macédoine furent.

1. Aridée frere d'Alexandre le Grand.
2. Cassandre fils d'Antipater.
3. Philippe fils de Cassandre.

(*e*) Plutarque dans la vie d'Antoine ne dit pas seulement qu'Auguste réduisit l'Egypte en Province Romaine.

4. Antipater & Alexandre, tous deux fils de Caſſandre.
5. Démétrius Poliorcetes fils d'Antigone Roi d'Aſie.
6. Pyrrhus Roi d'Épire.
7. Lyſimaque de Thrace, cet Officier d'Alexandre qui avoit tué le Lion.
8. Ptolomée Céraunus fils de Ptolomée Lagus.
9. Méléagre un des anciens Officiers d'Alexandre.
10. Antipater II.
11. Soſthênes.
12. Antigone Gonathas fils de Démétrius Poliorcetes.
13. Démétrius ſecond fils d'Antigone.
14. Antigone II. ſurnommé Doſon.
15. Philippe fils de Démétrius vaincu par les Romains.
16. Perſée.

Perſée vaincu par Paul Émile fut mis en priſon pour le reſte de ſes jours: ainſi le Royaume de Macédoine tomba ſous la puiſſance des Romains qui d'abord le laiſſerent libre: mais les Macédoniens furent entraînés dans la revolte par un faux Philippe; les Romains alors réduiſirent la Macédoine en province & ainſi

finit cette partie de la troisieme Monarchie l'an du monde 3803.

I I.

Les Rois de l'Asie mineure furent:

1. Antigone fils naturel de Philippe de Macédoine.
2. Démétrius Poliorcetes détrôné par son gendre Séleucus Nicanor. L'Asie mineure fut annexée au Royaume de Syrie l'an du monde 3683.

I I I.

Les Rois de Syrie furent:

1. Séleucus Nicanor.
2. Antiochus Soter fils de Séleucus Nicanor.
3. Antiochus II. surnommé Théos.
4. Séleucus Callinicus fils de Théos.
5. Séleucus Céraunus fils de Callinicus.
6. Antiochus le grand frere de Céraunus.
7. Séleucus Philopater ou Soter fils d'Antiochus le Grand.
8. Antiochus Épiphanes frere de Séleucus.
9. Antiochus Eupator fils d'Antiochus Épiphanes.

10. Démétrius Soter.
11. Alexandre Bala ou Véles.
12. Démétrius Nicanor fils de Démétrius Soter.
13. Antiochus Entheus.
14. Tryphon.
15. Antiochus Sydetes ou Soter fils de Démétrius Nicanor.
16. Démétrius II. Nicanor de retour.
17. Alexandre Sebenna.
18. Antiochus Grypus fils de Démétrius.
19. Antiochus Cyzicénus, Séleucus V, Antiochus Eusebe, Philippe, & Démétrius, tous fils de Grypus, eurent des différends entr'eux & furent la proye de Tigranes Roi des Parthes.
20. Tigranes. Il fut vaincu par Pompée, & la Syrie devint une des provinces Romaines l'an du monde 3890.

IV.

Les Rois d'Egypte furent :

1. Ptolomée Lagus fils naturel de Philippe de Macédoine.
2. Ptolomée Philadelphe, qui épousa sa sœur Arsinoé.

3. Ptolomée Évergetes.
4. Ptolomée Philopator.
5. Ptolomée Épiphanes.
6. Ptolomée Philométor.
7. Ptolomée Physcon.
8. Ptolomée Lathurus ou Lamyrus.
9. Ptolomée Alexandre.
10. Ptolomée Lathurus rappellé de l'exil.
11. Ptolomée Auletes.
12. Ptolomée Dionysius.
13. Cléopatre fille de Ptolomée Auletes.

Cette Cléopatre fut d'abord maîtresse de Jules César, & ensuite de Marc Antoine. Cléopatre fut si affligée de la déroute d'Antoine à Actium, qu'elle se fit mourir en se faisant piquer par un aspic. Après sa mort l'Égypte devint province Romaine, & la troisieme Monarchie fut totalement éteinte.

Ainsi la puissance Romaine dévora les quatre divisions de la troisieme Monarchie: par conséquent la quatrieme a dû commencer à Rome ; & nous trouvons que la chose arriva: car on regarde Jules César comme fondateur de la quatrieme Monarchie qui tira son nom de la

ville de Rome. Plutarque (*f*) au ſujet de la grandeur de cet Empire dit: l'empire Romain fut pour ainſi dire l'ancre du monde qui flottoit. La ville de Rome fut appellée la capitale du monde, & les Romains, Seigneurs du monde. O Rome Déeſſe de la terre & des nations que rien n'égale, & dont rien n'approche, dit Martial (*g*)! Et Properce: que tous les prodiges de la terre le cédent à Rome: c'eſt ici que la nature a ramaſſé ce qui a jamais été ailleurs (*h*); & Ovide: (dans le ſecond livre des faſtes) les autres nations ont un terrein borné; la ville de Rome s'étend autant que le monde (*i*). De même Pétrone Arbiter; déjà les Romains victorieux poſſédoient le monde entier, la mer, la terre, tout ce que la lune & le ſoleil voyent (*k*).

(*f*) De la fortune des Romains au commencement.

(*g*) *Terrarum Dea, gentiumque Roma,*
Cui par eſt nihil, & nihil ſecundum.

(*h*) *Omnia Romanæ cedunt miracula terræ.*
Natura hic poſuit, quicquid ubique fuit.

(*i*) *Gentibus eſt aliis tellus data limite certo;*
Romanæ ſpatium eſt urbis & orbis idem.
v. 683. 684.

(*k*) *Orbem jam totum victor Romanus habebat*
Qua mare, qua terræ; qua ſidus currit utrumque.
Au commencement du Poëme de la guerre civile.

On divise la durée de l'empire Romain en plusieurs périodes. La premiere renferme tous les Empereurs payens ; commence à Jules César & finit à Constantin le Grand: sa durée est d'environ trois cens cinquante-cinq ans. La seconde période s'étend depuis Constantin le Grand, jusqu'à Justinien. La troisieme va de Justinien jusqu'à Charlemagne. La quatrieme depuis Charlemagne jusqu'à nos jours & contient le gouvernement des Francs d'occident.

Philostrate vivoit long-temps avant les trois dernieres périodes; c'est pourquoi je ne saurois avoir occasion de rapporter la moindre partie de leur histoire. Je me bornerai donc à la premiere période de la quatrieme Monarchie. Voici la note des Empereurs.

1. Cajus Jule César.
2. Octavien César Auguste.
3. Cl. Tibere Néron.
4. Cajus Caligula.
5. Claude Tibere Drusus.
6. Cl. Domitius Néron.
7. Sergius Galba.
8. Salvius Othon.
9. Aulus Vitellius.
10. Flav. Vespasien.
11. Titus Vespasien.
12. Fl. Domitien.
13. Nerva Coccejus.
14. Ulpius Trajan.
15. Ælius Hadrien.
16. Antonin le

Pieux.
17. M. Aur. Antonin le Philoſophe.
18. Aurele Commode.
19. P. Ælius Pertinax.
20. Didius Julien.
21. Septime Severe.
22. Antonin Baſſien Caracalla.
23. Opilius Macrin.
24. Héliogabale.
25. Aur. Alexandre Sévere.
26. Maximin de Trace.
27. Gordien pere & fils.
28. Pupien & Balbin.
29. Gordien III.
30. Philippe Arabs & ſon fils.
31. Decius & ſon fils.
32. Trebonien Gallus.
33. Publ. Licinius Valérien.
34. P. Licinius Gallien.
35. Claude.
36. Valère Aurélien.
37. M. Claude Tacite.
38. M. Aurele Probus.
39. M. Aurele Carus.
40. Valere Dioclétien &
41. Conſtance Chlore pere de Conſtantin le Grand.

Il y a quelques années que j'avois compoſé pour mon propre uſage cet abrégé d'hiſtoire, afin de ſuppléer à ma mauvaiſe mémoire. Je l'ai trouvé fort utile en liſant l'hiſtoire ancienne. Celui qui

n'a pas une connoiſſance générale de la ſucceſſion des Empereurs & des Rois, ſe trouvera fort embaraſſé lorſqu'il lira les vies des Princes qui d'ordinaire ſe rapportent aux affaires précédentes: il ne pourra pas non plus ſe rappeller & bien digérer ce qu'il lit. Etre bien au fait de l'origine, des progrès, de la décadence, & de la deſtruction d'un Empire, eſt la choſe du monde la plus utile à ceux qui enſuite veulent lire la vie des Princes. Quand on ſait comment la premiere Monarchie fut fondée par Nimbrod, augmentée par Ninus & par Sémiramis, partagée après la mort de Sardanapale & anéantie par Cyrus, on peut s'enfoncer ſûrement & avec plaiſir dans les Chroniques de cette Monarchie. Quand on ſait comment Cyrus, par la défaite de Belthazar & par la mort de Darius Médus ſon oncle, réunit ſous ſa puiſſance les Empires d'Aſſyrie & de Babylone, les tranſporta aux Perſes, & commença la ſeconde Monarchie; comment la famille de Cyrus finit dans la perſonne de ſon fils Cambyſe, commment Darius Hyſtaſpes monta ſur le trône par le henniſſement d'un cheval; comment le ſceptre reſta dans ſa famille juſqu'à ce que par le luxe de

Darius Codoman la ſeconde Monarchie fut renverſée, & l'Empire paſſa aux Grecs ſous Alexandre le Grand, on peut s'inſtruire fort aiſément du détail de l'hiſtoire de Perſe. De même quand on ſait comment Alexandre par ſa victoire ſur Darius donna commencement à la Monarchie des Grecs; comment après la mort d'Alexandre elle fut partagée en quatre Royaumes; & comment chacun de ces Royaumes fut enſuite ſoumis par les Romains, on peut facilement apprendre non ſeulement les divers affoibliſſements & la ruine de la troiſieme Monarchie, mais auſſi les pas que les Romains firent vers la quatrieme qui enfin commença ſous Jules-Céſar, & dura juſqu'à Conſtantin le Grand. Donc rien n'eſt plus utile à un hiſtorien que de bien comprendre la ſucceſſion d'une Monarchie, & comment elle eſt tombée dans une autre. J'eſpere que cette méthode ſi utile, courte, & nouvelle, ne ſera pas moins avantageuſe aux autres qu'à moi-même. Cependant, puiſque mon but eſt de rendre ſervice à ceux qui veulent lire les hiſtoires étendues, je les avertis que pour la Monarchie Aſſyrienne ils pourront lire, outre l'Ecriture, Joſeph, Diodore de Sicile, & Juſtin, abréviateur de Tro-

gue Pompée. D'autres Auteurs anciens avoient traité la même matiere, comme Ctésias, Bérose, & Mégasthene; mais il ne nous en reste que quelques fragments qui se trouvent dans Photius, & dans Joseph, à moins qu'on ne veuille ajouter foi au moine Annius de Viterbe qui a répandu dans le monde ses propres impostures sous les noms de Bérose, de Ctésias, de Mégasthene, & d'autres Auteurs anciens.

Pour la seconde Monarchie qu'on appelle de Perse, on peut lire Hérodote, dans lequel il faut, pour n'être pas trompé, distinguer ce qu'il dit d'après ses propres lumieres, de ce qu'il rapporte sur des ouï-dire: il faut lire aussi Thucydide qui décrit fidelement la guerre du Péloponese, arrivée de son temps. Il ne faut pas oublier Xénophon, grand dans la guerre, dans la philosophie, & dans l'histoire, quoiqu'il semble que son histoire de Cyrus soit un roman politique plutôt qu'une histoire, & que le caractere de Cyrus montre plutôt ce qu'un Prince devroit être, que ce que Cyrus étoit réellement. Il faut lire aussi Plutarque, Diodore, & Justin.

Quant à la troisieme Monarchie, on doit

doit lire Arrien de Nicomédie & Quinte Curce qui parlent des faits d'Alexandre, de même que Plutarque, Justin, Polybe, & Diodore, qui donnent l'histoire des successeurs d'Alexandre.

Enfin pour être bien au fait de la Monarchie de Rome, qui est la quatrieme, il faut lire les commentaires de César, Dénis d'Halicarnasse, Tite-Live, Valere Maxime, Plutarque, Corneille Tacite, Pline le jeune, Suétone, Appien, Flore, Hérodien, Dion Cassius, Jules Capitolin, Ælius Lampridius, Flavius Vospiscus, Spartien, Volcatius Gallicanus, & Ammien Marcellin; pour ne pas parler des Auteurs Ecclésiastiques, qui ont écrit après Constantin, ou qui ont entre-mêlé l'histoire sacrée & profane.

Nous avons plusieurs excellents Auteurs modernes qui ont traité de ces quatre Monarchies, tels que le savant & vénérable Primat Usher dans ses annales célebres pour la Chronologie; le Chevalier Walter Rawleigh aussi distingué par son courage que par son génie, qui excelle sur-tout dans la critique, dans laquelle cependant il est un peu trop prolixe; le savant & ingénieux Docteur

Hoel, plus connu par ſa méthode que par ſon ſtyle; & le ſavant Prideaux qui par ſon introduction à l'hiſtoire s'eſt rendu ſi utile à notre jeuneſſe. Mais après avoir lu tous ces Auteurs, il faut aller aux ſources & lire les anciens, car

Plus douces ſont les eaux que l'on boit à la ſource (*l*)

CHAPITRE XXX.

Apollonius entre dans le palais Royal.

APOLLONIUS entra donc environné de gens qui l'accompagnoient & qui penſoient (1) faire ainſi leur cour; car on s'étoit apperçu que l'arrivée d'Apollonius faiſoit plaiſir au Roi. Ce Philoſophe entra dans le palais, & ne jeta pas un coup d'œil ſur ce que les hommes ont coutume d'admirer. Il paſſa avec l'indifférence d'un voyageur, & appellant Damis, il lui dit: ne m'avez-vous pas dernierement demandé le nom de cette (2) femme de

(*l*) *Dulcius ex ipſo fonte bibuntur aquæ.* Blount.

Pamphylie qui, dit-on, étoit liée avec (3) Sapho, & avoit composé des hymnes qu'on chante encore à l'honneur de (4) Diane Pergée sur les modes (5) Éolien & Pamphylien? Je l'ai demandé, dit Damis, mais vous ne m'avez pas dit son nom. Apollonius répliqua, je ne le dis pas; mais je vous expliquai les modes des hymnes, leurs noms, & comment cette femme transposa les pieces du mode Éolien dans celui qui est le plus haut de tous, & que les Pamphyliens s'attribuent. Ensuite nous passâmes à d'autres discours, & vous ne m'avez plus demandé le nom de cette femme savante. Elle s'appelloit Damophile: on dit que comme Sapho, elle eut pour disciples plusieurs vierges de son âge, & qu'elle composa plusieurs poëmes, les uns sur l'amour, & les autres à la louange des Dieux. On chante l'hymne fait à l'honneur de Diane tant sur les modes de Sapho que sur ceux de Damophile.

Ainsi Apollonius bien loin d'admirer les richesses & la magnificence du Roi, parla d'autre chose sans daigner les regarder.

CHAPITRE XXXI.

Apollonius à l'audience.

LE Roi l'ayant apperçu, car le vestibule du temple étoit assez grand, dit quelques mots à ceux qui étoient autour de lui, & déclara qu'il connoissoit cet étranger. Apollonius s'avançant, le Roi dit à haute voix, c'est cet Apollonius que mon frere Mégabate m'a dit avoir vu à Antioche, où il étoit honoré & admiré par tous les gens de bien: il me le décrivit tel que je le vois. Apollonius s'approcha du Roi & le salua: le Roi lui parla Grec & l'invita à sacrifier aux Dieux avec lui. Car il étoit sur le point d'immoler au Soleil un cheval blanc de la race de (6) Nisée, choisi, & magnifiquement enharnaché comme pour une fête. Apollonius répondit: ô Roi vous sacrifierez à votre maniere, & vous me permettrez de sacrifier à la mienne. Après ces paroles il prit de l'encens & dit: ô Soleil envoye moi aussi loin qu'il te semble bon pour moi & pour toi: fais-moi la grace de connoître les gens de bien,

& de ne point connoître les méchants, & de n'en être point connu. En prononcant ces paroles il jeta l'encens ſur le feu, enſuite il examina de quel côté le feu montoit, de quel côté il paroiſſoit plus ſombre, combien de pointes il pouſſoit, & en quel endroit; & acceptant l'augure autant qu'il paroiſſoit favorable, il dit: ô Roi ſacrifiez à votre maniere & ſuivez les cérémonies de notre pays; pour moi j'ai achevé mon ſacrifice ſuivant les rites que j'ai adoptés. Après ces mots il s'en alla pour ne point participer au ſang & au meurtre.

CHAPITRE XXXII.

Continuation de l'audience.

APRÈS le ſacrifice Apollonius s'approcha du Roi, & dit; entendez-vous à fond la langue Grecque, ou en avez-vous ſeulement appris aſſez pour parler aux Grecs qui pourroient venir à votre audience, & les entretenir plus commodément? (*m*)

(*m*) Qu'importoit à Apollonius qui entendoit toutes les langues, que le Roi ſût le Grec?

Le Roi répondit: Je posséde la langue Grecque aussi bien que ma langue maternelle, vous n'avez qu'à dire hardiment ce que vous voudrez; car je pense que c'est le but de cette question. Il est vrai, répliqua Apollonius, écoutez donc; je ne voyage que pour passer aux Indes; cependant je n'ai pas voulu aller plus loin sans vous approcher, ayant appris que vous êtes un homme aussi parfait que je vois que vous l'êtes. De plus je souhaitois de connoître la sagesse que les Mages professent parmi vous, & sur-tout s'ils sont aussi savants dans les choses divines qu'on le dit. Pour moi je professe la doctrine de (7) Pythagore de Samos qui m'a enseigné à honorer les Dieux comme vous avez vu; à les respecter, qu'ils se rendent visibles ou non; à m'entretenir quelquefois avec eux; & à m'habiller de cette dépouille de la terre. Ce n'est pas de la laine arrachée du dos des brebis; c'est une chose pure sortie d'une chose pure, c'est un présent de la terre & de l'eau, que mon habit de lin. J'ai aussi tiré de Pythagore la coutume de laisser croître mes cheveux, & de m'abstenir de toute nourriture qui a eu vie. Je ne me livrerai aux plaisirs de la table

& à la molleſſe, ni avec vous ni avec perſonne: mais je puis fort aiſément délivrer qui que ce ſoit de ſes ſoucis & de ſes inquiétudes, parce que je ſais ce qu'il faut faire, & même je le prévois.

Qu'Apollonius tint ce diſcours au Roi nous l'apprenons non ſeulement de Damis, mais auſſi d'Apollonius lui même qui l'écrivit dans une de ſes lettres, comme il y a rapporté pluſieurs autres discours qu'il avoit tenu.

ECLAIRCISSEMENTS

ſur les Chap. XXX. XXXI. & XXXII.

(1) *Qui penſoient faire ainſi leur cour.* Ce paſſage nous fournit une bonne occaſion de réfléchir ſur la maniere baſſe & ſervile dont les courtiſans flattent leur Souverain. „ Titus-Livius (*n*) dit vrai „ que le langage des hommes nourris „ ſous la Royauté, eſt toujours plein de „ vaines oſtentations & faux teſmoignages: chaſcun eslevant indifféremment „ ſon Roi à l'extrême ligne de valeur &

(*n*) Tite-Live. Liv. 35. Chap. 48. §. 2.

„ grandeur ſouveraine." (o) *Que tout ce qu'il foule aux pieds, devienne roſe* (p). Si le Prince connoît ſeulement les quatre points cardinaux des vents, que le moindre ſujet n'ignore point, on éleve au ciel ſon ſavoir & ſon habileté à connoître le temps. S'il s'entend à conduire le moindre bateau ſur la riviere la plus tranquille, on exalte ſon étonnante habileté dans l'art de la navigation; il y a pourtant des milliers de Matelots qui en ſavent plus que lui. S'il s'apperçoit qu'un violon n'eſt pas bien accordé, on crie qu'il eſt grand muſicien. S'il fait ſe tenir ſur un cheval qui va au pas, c'eſt un excellent écuyer. Et s'il eſt en état de diſtinguer une enſeigne de cabaret d'un célebre tableau peint par un des meilleurs maîtres d'Italie, c'eſt un grand connoiſſeur en peinture. Ainſi les Princes ſont trompés par les indignes eſclaves qui les entourent, & qui ne ſouffrent point que la vérité parvienne juſqu'à eux. Ces ſcélérats aiment ce que le Souverain aime, ils font ce qu'il fait, quelque bas & honteux qu'il ſoit. „ Chacun des ſuivants d'Ale-

(o) Mont. Liv. I. Chap. 3.

(p) *Quidquid calcaverit hic, roſa fiat.*

„ d'Alexandre portoit comme lui, la tête „ à costé. Et les flatteurs de Dionysius „ s'entre-heurtoient en sa présence, „ poussoient & versoient ce qui se ren-„ controit à leurs pieds pour dire, qu'ils „ avoient la vue aussi courte que lui.... „ J'en ai vu la surdité en affectation. „ Et parce que le Maistre haissoit sa „ femme, Plutarque a veu les courtisans „ répudier les leurs qu'ils aimoient.... „ (*q*) Les flatteurs de Mithridates, d'au-„ tant que leur maistre prétendoient à „ l'honneur de bon médecin, lui por-„ toient à inciser & à cautériser leurs „ membres (*r*);" sachant bien que quand un Prince s'érige en médecin, on ne peut lui faire de plus grand plaisir que de se rendre son malade. „ Adrian l'Empereur „ se débatant avec le Philosophe Favo-„ rinus de l'interprétation de quelque „ mot, Favorinus lui en quitta bientost „ la victoire; ses amis se plaignant à lui: „ vous vous moquez, fit-il, voudriez-„ vous qu'il ne fust pas plus sçavant que „ moi, lui qui commande à trente lé-

(*q*) Ce fait est mal rapporté. Voyez Plut. de la différence entre le flatteur & l'ami. Ch. 8.

(*r*) Mont. Liv. III. Ch. 7.

„ gions? Auguſte eſcrivit des vers con-
„ tre Aſinius Pollio: & moi, dit Pollio,
„ je me tais; ce n'eſt pas ſageſſe d'eſ-
„ crire à l'envi de celui qui peut pros-
„ crire: & avoient raiſon. Car Diony-
„ ſius pour ne pouvoir eſgaller Philo-
„ xenus en la Poéſie, & Platon en diſ-
„ cours, condamna l'un aux carrieres,
„ & envoya vendre l'autre eſclave en
„ l'iſle d'Égine (s). Vois-je pas que
„ le meſchant, le bon Roi, celui qu'on
„ hait, celui qu'on aime, autant en a
„ l'un que l'autre (t)." On le ſuit com-
me les corbeaux ſuivent les charognes,
non pas pour eux, mais pour ſoi. „ Ses
„ courtiſans louoient un jour Julian l'Em-
„ pereur de faire bonne juſtice: Je m'e-
„ norgueillerois volontiers, dit-il, de
„ ces louanges, ſi elles venoient de per-
„ ſonnes, qui oſaſſent accuſer ou meſ-
„ louer mes actions contraires, quand
„ elles y ſeroient.... (u) Les flateurs du
„ grand Alexandre lui faiſoient accroire
„ qu'il étoit fils de Jupiter: un jour eſ-
„ tant bleſſé, regardant eſcouler le ſang

(s) Mont. Liv. III. Ch. 7.

(t) Mont. Liv. I. Ch. 42.

(u) Ammien Marcelin Lib. XXII. Cap. 11.

„ de sa playe, qu'en dites-vous? fit-il, „ est-ce pas ici un sang vermeil, & purement humain? Il n'est pas de la trempe de celui qu'Homere fait escouler „ de la playe des Dieux. Hermodorus „ le Poëte avoit fait des vers en l'honneur d'Antigonus, où il l'appelloit fils „ du Soleil: & lui au contraire: celui, „ dit-il, qui vuide ma chaise percée, „ sçait bien qu'il n'en est rien (*v*)." Séneque (*Thyest. Act. II. Scen.* 1.) place un des plus grands avantages de la souveraineté, en ce que les sujets sont forcés à supporter, à louer même les plus grandes extravagances de leur Souverain: (*w*) si un Prince est aussi efféminé que Sardanapale, les courtisans applaudissent à sa passion déréglée; ils ambitionnent

(*v*) Mont. Liv. I. Ch. 42.

(*w*) ——— *Maximum hoc regni bonum est,*
Quod facta Domini cogitur populus sui
Quam ferre tam laudare.

V. 205 - 207.

Qu'on peut traduire

Les sujets, non contents de souffrir leurs Souverains,
Doivent louer leurs faits, & vanter leurs desseins
De louanges toujours se faire offrir l'hommage,
Est de la royauté le plus grand avantage.

plus les bonnes graces de Cléopatre, & se glorifient plus de ce qu'elle leur a souri, que du plus grand honneur du monde. Aussi un Auteur ingénieux observe-t-il que les visages des courtisans sont toujours à la mode comme leurs habits; car le courtisan qui ne sait pas changer de physionomie suivant l'occasion, ne sauroit changer de linge quand il convient. Sempronius tua lâchement Pompée sur le rivage d'Égypte pour captiver la bienveillance de César: il auroit également tué César si César eût été malheureux. Il n'y a ni bassesse ni trahison que ces lâches flatteurs n'entreprennent pour plaire à leur Prince, dut-elle perdre le Roi & le Royaume. S'il a du penchant à la tyrannie, ils la favorisent en lui conseillant de tenir une armée sur pied, d'opprimer le peuple par des exactions illégitimes, & de le gouverner sans loix: & s'il est adonné aux femmes, sur le champ ils deviennent autant de Mercures. Les hommes qui s'empressent le plus à débarasser le Prince de tout soin & de toute affaire, & les femmes qui contribuent le plus à ses plaisirs, sont ses principaux favoris; & malgré les grands maux qui en résultent pour les sujets,

ces favoris ſont idolâtrés par les paraſites ſubalternes; car tout jeune courtiſan eſt comme une plante de houblon, qui doit avoir ſon échalas pour la ſoutenir; de là vient que quand un grand favori tombe, pluſieurs autres périſſent. On dit que la baleine marche ſous la conduite d'un petit poiſſon; il en eſt de même de la plûpart des Princes, qui, étant moins inſtruits de la vérité que les hommes des autres conditions, ſont dans les affaires les plus importantes, menés par une maîtreſſe perfide, ou par un indigne favori.

(2) *La Pamphylie* eſt une des provinces de l'Aſie mineure, à l'orient de la Cilicie, près du mont Taurus. *Sit. clim.* 5.

(3) *Sapho* fut une femme de Lesbos célebre par ſon talent poétique. Tous les Auteurs s'accordent à dire que Cléis étoit ſa mere: mais les uns lui donnent pour pere Scammondronymus, d'autres Simon, d'autres Eunonimus ou Eumenes, d'autres Érégius ou Eucrytus, d'autres Sémas, d'autres Camonus (*x*), & d'autres Étarcus. Elle eut trois freres, La-

(*x*) Lilio Giraldi, duquel preſque tout cet article eſt tiré, dit Camon (De Poetar. hiſtor. Dial. 10. Article *Sapho.*)

rycus, Eurygius, & Cheraxus. Son favori & bien-aimé fut Larycus; elle eut tant de haine pour Cheraxus qu'elle composa plusieurs poëmes pleins d'invectives contre lui. Elle épousa un homme opulent nommé Cercola selon les uns, & Cercylla selon les autres. Elle n'en eut qu'une fille nommée Cléis comme sa grand-mere. Sapho devint veuve, & quelques Auteurs qui la peignent comme fort portée à l'amour, disent qu'elle se passionna pour Phaon. Il alla en Sicile; elle devint jalouse pendant son absence, & par un excès de passion se jeta du haut d'un rocher dans la mer, l'an du monde 4584, & 515 avant sa naissance de notre Seigneur, selon Thévet qui fait Sapho contemporaine de Xénophanes Philosophe, de Théogone & de Pindare Poëtes Grecs, & de Lucrece matrone Romaine. Mais, selon Vossius (*de Poet Græc*) quelques-uns pensent qu'elle vivoit du temps d'Archiloque & d'Hipponactes, ou plutôt dans la quarante-deuxieme Olympiade. (*y*).

(*y*) Vossius dans son traité *de Veterum poetarum temporibus* Lib. I. Cap. 3. dit qu'une Sapho vécut l'Olympiade quarante-deuxieme; & celle de Lesbos du temps d'Alcée, de Stéfichore, & de Pittaque.

Plutarque (*de l'amour*) parle de la passion de Sapho; il dit que cette femme perdit sa voix, devint muette, pâle, & blême, tomba dans des sueurs froides, dans des tremblements, dans des tournements de tête; & que quand elle voyoit son amant, elle avoit des accès de vertiges, de foiblesses, & d'évanouissements, ce qu'il prouve par les vers même de Sapho. Mais Thévet, Cosmographe d'Henri III. Roi de France, fait son apologie, défend sa chasteté, & rejette ces crimes sur une autre femme de même nom, du même pays, & douée du même talent. Cependant les Latins ne parlent que d'une Sapho. Giraldi l'appelle mâle (z), je ne sais si c'est à cause de son penchant à l'amour, ou à cause de ses études. Horace lui donne la même épithete (a); *La mâle Sapho fait dans ses vers usage des mesures d'Archiloque.* Elle fut aussi appellée Belle à cause de la beauté de ses vers. L'Anthologie Grecque la nomme la douce abeille des Muses. Ceux qui parlent

(z) *Mascula.* Giraldi ne fait que rapporter qu'Horace & Ausonius Gallus appelloient ainsi Sapho (De Poetar. hist. Dialog. 10. Article *Sapho.*)

(a) *Temperat Archilochi musam pede mascula Sapho.* Epist. 19. Lib. I. v. 28.

de deux femmes poëtes de même nom, disent qu'une d'entr'elles inventa les vers qu'on appelle Saphiques de son nom. Ces vers sont composés d'un trochée, d'un spondée, d'un dactyle & de deux trochées comme.

Sedibus gaudens variis, dolisque.

Au bout de trois vers Saphiques vient un vers Adonien, composé d'un dactyle & d'un spondée, comme

Diva dolere.

Il est difficile de décider s'il y a eu deux Sapho, parce que s'il y en a eu deux, l'histoire de l'une est confondue avec l'histoire de l'autre. Dans cette supposition la Sapho dont Apollonius parle ici, n'est pas celle qui inventa les vers Saphiques, mais une autre qui, selon Suidas (*b*), composa plusieurs Épigrammes, Élégies, vers ïambiques, & neuf livres de poésies lyriques. On dit qu'elle inventa cette sorte de poésies, qui sont des chansons faites pour être chantées sur un instrument qu'on appelloit lyre, & dont l'invention est aussi attribuée à Sapho par Athenée (*c*)

(*b*) Au premier des deux articles Σαπφώ.

(*c*) Athénée Repas des Sophistes (Liv. XV. Ch. 9.)

& par Stobée. L'ingénieux & ſavant Rapin dans ſes Réflexions ſur la poétique d'Ariſtote (*d*), dit que Démétrius & Longin ont eu grande raiſon de tant exalter dans leurs écrits l'admirable génie de la Sapho qui compoſa les vers lyriques ; car les fragments que nous en avons, ſont pleins d'élégance, de délicateſſe, & de paſſion. Ces fragments ont été publiés en Grec & en Latin par Henri Étienne.

Philoſtrate dit ici que cette Sapho eut pluſieurs femmes pour ſes diſciples. On en trouve dans Suidas (*e*) les noms, qui ſont, Anagora de Milet ; Gongyla de Colophon ; & Eunica de Salamine (*f*).

Sapho n'a pas été la ſeule ſavante de ſon ſexe. On peut citer Damophile de Pamphylie dont Apollonius parle dans ce

dit que, ſelon Ménechme, Sapho inventa la *pectis ;* mais le même Athénée (Liv. IV. Ch. 28.) nous enſeigne d'après Sopater, que la *pectis* avoit deux cordes. Cet inſtrument différoit donc de la lyre. Je n'ai pas trouvé le paſſage de Stobée.

(*d*) Réflexions ſur la Poétique en particulier §. 30. pag. 185.

(*e*) Au premier des deux articles Σαπφώ.

(*f*) Ces noms ſe trouvent dans Giraldi (de Poetar. Hiſt. Dial. 10. Article *Sapho*) qui cite auſſi Suidas.

chapitre ; Proba femme d'un Conſul Romain qui l'an du Seigneur 424, mit en vers héroïques le vieux & le nouveau Teſtament juſqu'à la deſcente du St. Eſprit; Corinne maîtreſſe d'Ovide, Elpia femme de Boëce ; Polla femme du Poëte Lucain qui ſouvent aida ſon mari à compoſer ſa Pharſale; Lesbie maîtreſſe de Catulle ; Cornificia Romaine qui fit des vers ; Thesbia qui compoſa des épigrammes ; & une autre Corinne célebre par ſa veine poétique, qui remporta cinq fois le prix de Poéſie ſur Pindare, qu'il diſputa contr'elle à Thèbes (*g*). Je n'oublierai pas Madame Phillips, qui a été dernierement la Sapho de l'Angleterre.

(4) *Diane Pergée.* Pergé ou Perga eſt une ville de la Pamphylie, éloignée d'Attalie de huit milles à l'occident. Dans Perga étoit un temple dédié à Diane, dont parle Cicéron. (*In Verrem III.*) (*h*) De

(*g*) Au ſujet de cette Corinne voyez Voſſ. Inſtit. poetic. Lib. III. Cap. 15.

(*h*) C'eſt Action. Secundæ in Verrem Lib. IV. De Signis. Orat. 9. §. 32. qu'on lit, „ Faut-il s'étonner que „ Minerve à Athenes, Apollon à Délos, Junon à Samos, „ Diane à Perga ; & pluſieurs autres Dieux dans l'Aſie & „ dans la Grece, aient été violés par cet homme qui n'a

là vient que Diane eſt appellée Pergæa comme dit Méla (*i*), ou Pergaſia comme dit Stephanus (*k*). Voyez auſſi Dionyſius v. 854. (*l*).

(5) *Des hymnes ſur les modes Eolien & Pamphylien.* Plutarque (*m*) dans ſon diſcours ſur la muſique, & Glareanus dans le dixieme chapitre du ſecond livre de ſon Dodécacorde, diſent que la muſique des anciens Grecs avoit quatre modes, dérivés des diverſes provinces, qui les avoient inventés, ſuivant leur génie. Les trois premiers modes ſont le Phrygien, le Lydien, & le Dorien. Ces modes, ſelon Polymneſte & Saccadas d'Argos, ſont

„ pas pu reſpecter le Capitole:" *Miramur Athenis Minervam, Deli Apollinem, Junonem Sami, Perga Dianam, multos præterea ab iſto Deos tota Aſia, Graciaque violatos, qui a Capitolio manus abſtinere non potuerit?*

(*i*) De ſitu Orbis Lib. I. Cap. 14.

(*k*) Etienne de Bizance, des nations ou des villes, Articles Πέργη.

(*l*) Dionyſius Périégetes nomme Pergé, ville de la Pamphylie au vers 855. Notes pag. 244.

(*m*) C'eſt un Dialogue. Plutarque nomme un de ces Auteurs Sacadas d'Argos, & l'autre Polymneſte de Colophon. Plutarque dit auſſi, non Terſandre, mais Terpandre.

de la plus haute antiquité. Sapho de Lesbos ajouta à ces trois modes le quatrieme qu'elle nomma Mixolydien, & qui compléta le nombre des quatre tétracordes. Sapho nomma ſon mode Mixolydien, parce qu'il étoit mêlé de Lydien (*n*). Cependant quelques Auteurs attribuent l'invention du mode Mixolydien à Therſandre, d'autres à Pythoclyde joueur de flûte, & d'autres à Lamprocles. D'autres muſiciens imaginerent trois autres modes qu'ils appellerent collatéraux. Ces modes ſont l'Hypodorien, l'Hypolydien & l'Hypophrygien; afin que le nombre des modes répondit au nombre des planetes. Ptolomée en ajouta un huitieme qu'il appella hypermixolydien parce qu'il étoit plus aigu que les autres. Mais Apulée (*Floridorum Lib. I.*) (*o*) en nomma ſeu-

(*n*) Et de Dorien, dit Plutarque (Dialogue ſur la Muſique), qui nous enſeigne que, ſelon quelques Auteurs, le mode Myxolydien eſt dû à Damon d'Athenes; & que ce mode, qui eſt fort pathétique, convient à la Tragédie.

(*o*) Floridor. 4. Mais Blount copie mal Apulée. Au lieu de l'*Ionien* ſimple, Blount auroit dû dire l'*Eolien* ſimple. De plus il nomme le même mode de deux manieres différentes, & d'un ſeul mode il en fait deux; car le mot *Jaſtien* ſignifie *Ionien*; & dans ce paſſage d'Apulée quelques Savants liſent *Jaſtium* au lieu d'*Aſium* que le Philo-

lement cinq, c'eſt-à-dire, l'Ionien ſimple; le Jaſtien varié; le Lydien plaintif; le Phrygien guerrier; & le Dorien réligieux. Marcien, ſuivant la tradition d'Ariſtoxene, compte cinq modes principaux & dix collatéraux. Toute cette ſtructure ou édifice étoit appellé l'Encyclopédie ou Sphere des Sciences, dit Agrippa (*p*), comme ſi la muſique renfermoit toutes

ſophe Madaure pourroit bien avoir mis pour *Ionicum*, parce que l'Ionie étoit en Aſie. Enfin Blount, pour ſe conformer au texte d'Apulée & à la vérité, devoit dire le Phrygien réligieux, & le Dorien guerrier.

Apulée dans le Livre X. de ſa Métamorphoſe (qu'on nomme ordinairement l'Ane d'or) décrit un ſpectacle repréſentant le jugement de Pâris. Il introduit Minerve ſuivie de la Terreur & de la Crainte; „ derriere eux, dit-il, le „ joueur de flûte jouoit le Dorien guerrier." *At pone tergum tibicen Dorium canebat bellicoſum.* Enſuite paroît Vénus accompagnée des Amours & des Graces, pendant que „ les flûtes à pluſieurs trous faiſoient entendre le mode „ Lydien." *Jam tibiæ multiforabiles cantus Lydios dulciter conſonant.*

Lucien dans le Dialogue intitulé Harmonides, donne auſſi au mode Phrygien le caractere de religieux, au Lydien celui de Bacchique, au Dorien celui de grave, & à l'Ionien celui de varié.

(*p*) De Vanit. Scientiar. Cap. 17, où ſe trouve une grande partie de ce que Blount vient de dire.

les ſciences, vu, comme Platon le remarque dans ſon premier livre des loix (*q*), qu'on ne ſauroit comprendre la muſique ſans connoître toutes les autres ſciences. Parmi les quatre premiers & plus anciens modes, les Grecs n'approuvoient pas le Phrygien parce qu'il diſſipe & entraîne trop l'eſprit. C'eſt pourquoi Porphyre l'appelle barbare, parce qu'il excite les hommes à la fureur & aux combats. D'autres l'appellent Bacchique, c'eſt-à-dire, furieux & turbulent. On s'en ſervoit généralement dans les Anapeſtes; & c'étoit celui qui anciennement excitoit les Lacédémoniens & les Crétois à la guerre. Platon rejette le mode Lydien (*r*) comme trop aigu & éloigné de la modeſtie du

(*q*) Ou Dialogue premier, peu après les deux tiers. „ Le moyen de bien régler la boiſſon d'une maniere conforme à la nature ne peut pas être expliqué clairement „ & ſuffiſament ſans une bonne regle de Muſique; ni la Mu- „ ſique ſans toutes les Sciences." Mais Platon explique plus bas le mot *Muſique*, & dit que par ce mot il entend „ l'éducation qui rend la vertu aimable & déſirable aux „ enfants, & ſur-tout celle qui met un citoyen adulte en „ état de bien commander & de bien obéir."

(*r*) De la République Livre III, au tiers du livre, environ. Plutarque dans ſon Dialogue ſur la muſique cite le même paſſage de Platon.

mode Dorien. Aussi étoit-il propre au plaisir & à la joie; c'est pourquoi les Lydiens, peuple vif & gai, étoient fort touchés de ce genre de musique. Le mode Dorien, plus grave & majestueux, convenoit mieux aux affections sérieuses de l'esprit; & il étoit fort estimé des Crétois, des Arcadiens, & des Lacédémoniens. Nous lisons qu'Agamemnon allant à la guerre de Troye, laissa chez lui un musicien Dorien, afin que par ses airs graves & spondaïques il préservât la chasteté de sa femme Clytemnestre; en sorte qu'Egiste ne put obtenir que cette Reine se rendît à ses désirs, qu'après qu'il eût tué ce musicien. Enfin le mode myxolydien inventé par Sapho, étoit seulement bon pour les Tragédies, & propre à exciter la compassion (*Agrippa de vanitate scientiarum*). Voici le rapport de notre gamme moderne & de l'ancienne.

Nete hypaton - -	A, sol, re, ut.
Paranete hyperboléon	G, sol, re, ut.
Trite hyperboléon	F, fa, ut.
Nete diezeugmenon	E, la, mi.
Paranete diezeugmenon	D, la, sol, re.
Trite diezeugmenon	C, sol, fa, ut.

Paramese - - -	B, fa, la, mi.
Mese - - - -	A, la, mi, ut.
Lichanos meson -	G, sol, re, ut.
Parhypate meson -	F, fa, ut.
Hypate meson - -	E, la, mi.
Lichanos hypaton -	D, sol, re.
Parhypate hypaton	C, fa, ut.
Hypate hypaton -	B, mi.
Proslambanomene -	A, re.

Ceux qui veulent en savoir d'avantage à ce sujet peuvent lire Glareanus Lib. II. Zéclin (*s*), Apulée & Plutarque.

Pline (*t*) dit que la musique en général fut inventé par Amphion fils de Jupiter & d'Antiope. Les Grecs en attribuent l'invention à Diodore (*u*); & Eusebe (*v*) à Zephus & à Amphion; Solin (*w*) aux Crétois; & Polybe (*x*) aux Arcadiens. Quant

(*s*) Probablement Zarlin.

(*t*) Hist. Nat. Lib. VII.

(*u*) Les Grecs, au rapport d'Eusebe (Préparat. Evang. Liv. II.) en attribuoient l'invention à Dionysins.

(*v*) Eusebe (Prépar. Evang. Lib. X. Chap. 3.) donne à Zétus & à Amphion le nom d'inventeurs de la musique.

(*w*) Polyhist. Cap. 17.

(*x*) Polybe (Lib. IV. pas loin du commencement) dit que les Arcadiens ont aimé la musique des temps les plus anciens, & ont voulu que les jeunes gens l'étudiassent jusqu'à trente ans. Ensuite Polybe expose la raison de cette institution.

Quant aux différentes ſortes de muſique quelques-uns attribuent l'invention de la lyre à Mercure: d'autres à Amphion, & d'autres à Apollon; celle de la flûte eſt attribuée à Pan ou à Cybele ſelon Euſebe (*y*), ou bien à Apollon; celle des trompettes d'argent à Moïſe; celle des tambours aux Romains; celle des violons à Haliattes Roi des Lydiens; & celle du luth aux Grecs. Hermophile rangeoit la pulſation des veines ſuivant certaines meſures de muſique. Enfin les Troglodytes inventerent le timpanon (*z*).

On peut dire bien des choſes à l'avantage & au déſavantage de la muſique. Premiérement on peut dire à ſa louange, que la muſique étant l'art de l'harmonie, ceux qui ne l'aiment pas, ſont auſſi extravagants que ceux qui ne ſont aucune différence entre un beau viſage & un laid; puiſque dans un cas comme dans l'autre il ne s'agit que de proportions.

(*y*) Euſebe (prépar. Evangél. Liv. II. Chap. 4.) n'aſſure pas, mais rapporte comme une tradition Phrygienne que Cybele inventa une ſorte d'inſtument à vent, que les Grecs appellent Syrinx, & que Marſyas inventa la flûte.

(*z*) Ce paragraphe eſt extrait de Polydore Virgile (de Invent. rer. Lib. I. Cap. 14. & 15)

La musique guérit de quelques maladies, comme de la mélancolie & de la morsure de la tarantule: elle appaise le délire des démoniaques, comme nous lisons dans l'histoire de Saül. Lorsque les petits enfants pleurent, on les fait taire en frappant quelques clefs l'une contre l'autre, ou contre un bassin; & quand ils sont un peu plus grands, ils s'amusent des chansons de leurs nourrices. Pour enseigner plus aisément leurs loix aux jeunes gens, les Crétois les obligeoient à les chanter. Et nous voyons qu'on a mis en vers avec raison les regles de la Grammaire. Achille dans Homere s'amuse en jouant de la lyre lorsque ses occupations militaires lui laissent du loisir. Les esclaves sur les galeres, les laboureurs, les charretiers, les ouvriers, charment l'ennui de leur travail ou de leur voyage en chantant ou en sifflant. Les artisans & les bergers adoucissent leurs occupations par le chant; & les servantes filent avec plus d'agilité en bourdonnant quelque vieille chanson. Les Romains chantoient des vers spondaïques pendant leurs sacrifices. David dansoit devant l'arche, & tous ses Pseaumes étoient composés pour être chantés sur la harpe ou

ſur quelqu'autre inſtrument harmonieux. La muſique excite à la triſteſſe ou au plaiſir; car comme une médecine calme ou purge les humeurs du corps, ainſi la muſique calme ou purge les paſſions de l'eſprit. L'empereur Théodoſe fut détourné de la réſolution de détruire la ville d'Antioche par les mélodieux cantiques de quelques petits enfants que Flavien leur Evêque avoit inſtruits. Le Prophete Éliſée fit jouer de la harpe en ſa préſence avant de prophétiſer la deſtruction des Moabites; & Michée refuſa de prophétiſer devant le Roi Achab juſqu'à ce qu'on eût joué d'un inſtrument de muſique. Mr. Osborn dit qu'une belle femme qui chante bien, eſt une ſourriciere qui préſente l'appas des deux côtés. Stratonice prit Mithridate avec une chanſon. Si l'on conſidere la grande influence que la muſique a ſur l'eſprit des hommes, on verra que c'eſt une bonne politique aux Eccléſiaſtiques d'employer les orgues dans les Egliſes, afin de donner aux hommes du goût pour leurs dévotions, bonnes ou mauvaiſes; comme dans un air Italien les jeunes Dames font attention à la muſique & non au ſens des paroles. Enfin les anciens exprimerent la vénéra-

tion qu'ils avoient pour cet art lorſqu'ils feignirent qu'Apollon qui étoit le Dieu de la ſageſſe, étoit auſſi le Dieu de la muſique.

Malgré tout cela pluſieurs perſonnes ont blâmé la muſique. Antiſthenes, Scipion, Emile, & Caton mépriſerent ſouverainement cette ſcience. Philippe fit des reproches à Alexandre parce qu'il chantoit trop bien, & ſon maître Antigone briſa la lyre de ce Prince. Les Egyptiens, ſelon Diodore (*a*), défendirent l'uſage de la muſique à leurs jeunes gens, parce qu'elle les rendoit trop efféminés & adonnés aux plaiſirs. Ephorus, ſelon Polybe, la condamne comme un art inventé ſeulement pour tromper & pour débaucher les hommes (*b*). Mr. Osborn eſt grand ennemi de cet art: il dit que la muſique ne dédommage jamais du temps & de l'argent qu'elle coûte à

(*a*) Diod. Bibl. Hiſt. Liv. I. à la fin de la pag. 51. Edit d'Etienne.

(*b*) Auſſi Polybe (Hiſt. Liv. IV. pas loin du commencement) l'en blame-t-il, par ces paroles. „ Il ne faut „ pas croire que les hommes ont inventé la muſique pour „ tromper; mot indigne de lui, qu'Ephorus a laiſſé échap„ per au commencement de ſon ouvrage."

ceux qui veulent s'y perfectionner; qu'ainsi il ne trouve pas qu'elle mérite un travail ou une attention sérieuse; que celui qui la possede, est toujours embarassé à tenir un juste milieu entre la mauvaise humeur du musicien qui réfuse aigrement, & la légereté & les empressemens d'un menétrier mercenaire; car si l'on refuse, on passe souvent pour orgueilleux; & si l'on est trop prêt à se rendre; on est fortement soupçonné d'ostentation.

Entr'amis, conjuré par tout ce qui le touche,
Un chanteur ne voudra jamais ouvrir la bouche;
Il ne cessera point de frédonner tout haut,
Lorsqu'on ne lui dit rien: ils ont tous ce défaut (*c*).

Horace Sat. III. Lib. I.

(*c*) *Omnibus hoc vitium est cantoribus, inter amicos*
Ut nunquam inducant animum cantare rogati,
Injussi nunquam desistant.

V. I - 3.

Dans la traduction des Oeuvres d'Horace en vers François, ces vers sont traduits de deux manieres; les voici.

C'est des chantres fameux la commune folie;
Ils ne peuvent chanter dès qu'on les en supplie;
Ne les en priez pas, ils ne finissent point.

Autre.

C'est des musiciens le caprice ordinaire;
Pressez-les de chanter, avant que de le faire,

Rarement ils ſavent quand il faut commencer & quand il faut finir; ſurtout les femmes qui ſouvent perdent en modeſtie ce qu'elles gagnent en muſique. Pour moi j'ai donné quelque temps à cet art, & je ne m'en repens point; car je ne prétends pas divertir les autres, mais m'amuſer moi-même lorſque je quitte des études plus ſérieuſes. Alors je joue quelques pieces nouvelles, & cette recréation n'eſt ni auſſi dangereuſe, ni auſſi coûteuſe que le ſont preſque toutes les autres. Je jouis d'une *vieilleſſe qui n'eſt pas privée de la lyre* (*d*). Les vieillards même y prennent plaiſir; s'ils ne peuvent pas profiter des autres recréations hors de leur maiſon, ils peuvent jouir de celle-ci chez eux; pourvu qu'ils puiſſent ſe ſervir de leurs doigts. Le goût pour les accords & pour l'harmonie eſt ſi univerſel que ceux qui ne l'aiment point, ſemblent rebelles à la nature. On trouve bien un petit nombre de perſonnes qui

Ils vous prieront cent fois de les en diſpenſer;
Ne leur en parlez pas; ils brûlent de chanter.

(*d*) ——— *Senectam*
——— *nec cithara carentem.*
Horat. Carm. Lib. I. Ode 31. v. 19. 20.

aiment la musique & qui pourtant sont d'un mauvais naturel; mais je n'ai jamais trouvé une seule personne qui ait de l'aversion pour toute sorte de musique & qui ne soit difficile, chagrine, bourrue, & de mauvais caractere.

Autrefois les Italiens étoient les plus savants dans cette science; depuis peu les François ont vanté les célebres compositions de Mr. Baptiste; mais aujourd'hui l'Angleterre égale l'Italie & la France pour le nombre & pour l'excellence de ses musiciens, tels que sont Mr. Locke mort depuis peu; Mr. Jean Banister & plusieurs autres qui vivent encore.

(6) *Un cheval de la race de Nisée choisi &c.*; parce que, comme Hérodote dit (*dans sa Thalie*) (*e*), tous les quadrupedes, & sur-tout les chevaux sont plus grands dans cette île que dans quelqu'autre île que ce soit. Pareillement Strabon

(*e*) Chap. 106. Mais Hérodote dit le contraire; „ La „ derniere des régions habitées vers l'Orient, est l'Inde, „ dit-il, où tous les animaux, tant quadrupedes qu'oi- „ seaux, sont beaucoup plus grands que dans les autres „ endroits, excepté les chevaux (παρὲξ τῶν ἵππων); „ car les chevaux de Médie surpassent ceux de Nisée."

(*Liv. XI.*) (*f*) exalte beaucoup les chevaux de Nifée.

Les Romains facrifioient un cheval à Mars aux Ides de Décembre.

Niféa étoit un pays près du Golphe de Mégare dans lequel étoit Alexandropolis. Voyez Strabon (*Liv. IX.*) (*g*).

(7) *La doctrine de Pythagore.* J'ai déjà écrit différentes chofes concernant ce Philofophe ; cependant permettez que je mette ici l'abrégé de fon hiftoire & fon caractere tiré de Rapin.

„ Thalès & Pythagore furent donc à „ proprement parler les deux premiers „ fondateurs de la Philofophie ancienne, l'un

(*f*) Article *Médie.* „ Les chevaux Niféens, qui font „ fort grands & fort bons; & dont les Rois fe fervent, „ viennent, felon quelques-uns de la Médie & felon d'au- „ tres de l'Arménie." Et plus bas Article *Arménie;* „ L'Ar- „ ménie eft fi fertile en chevaux, qu'à cet égard elle ne cede „ en rien à la Médie; & qu'elle fournit auffi les chevaux Ni- „ féens, dont les Rois de Perfe ont coutume de fe fervir." Ces deux paffages me font foupçonner que le mot Niféens, en parlant de chevaux, dénote non leur patrie, mais leur qualité.

(*g*) Strabon Géogr. Liv. VIII. Article *Grece;* Lib. IX. Article *Attique.*

„ l'un dans la Grece, & l'autre dans l'I-
„ talie. Il parut dans l'école de Pytha-
„ gore quelque chose de plus réglé, &
„ de plus établi, que dans celle de Tha-
„ lès & de ses successeurs. Comme on
„ faisoit mystere de tout dans la doctrine
„ de Pythagore, la soumission en étoit le
„ principal caractere. Ce silence si ré-
„ ligieux, qu'il faisoit observer avec tant
„ de rigueur à ses disciples, étoit un art
„ pour se faire écouter avec plus de res-
„ pect. La vie de ce Philosophe est en-
„ core aujourd'hui un grand sujet de con-
„ troverse, aussi bien que sa doctrine. A
„ la vérité ce fut un homme d'une pro-
„ fonde capacité, d'une grande pénétra-
„ tion, & d'une application infatigable.
„ Sa méthode ordinaire pour enseigner,
„ étoit la Géométrie & les Nombres: il
„ faisoit comprendre les choses sensibles
„ & matérielles par la Géométrie, &
„ les choses intellectuelles par la Musi-
„ que & par les Nombres. Il avoit
„ l'esprit trop solide pour s'imaginer
„ quelque chose de réel dans les Nom-
„ bres, qui ne sont que des êtres pure-
„ ment intentionels: comme Aristote le
„ prouve en sa Métaphysique (*h*). Il

(*h*) Lib. IV. Cap. 5.

„ eſt vrai qu'il trouvoit tant de facilité à
„ expliquer la perfection de chaque cho-
„ ſe, par l'harmonie & les proportions,
„ à la maniere des Égyptiens, qu'il ne
„ s'exprimoit que par là, & qu'il ſe ſer-
„ voit des Nombres, comme de Sym-
„ boles pour enſeigner. Et toute cette
„ ſcience des Nombres ſi familiere à
„ Pythagore, eſt encore aujourd'hui une
„ eſpece de myſtere, dont on ne ſçait
„ pas fort bien le ſecret. Jamblique dit
„ dans la vie de ce Philoſophe, qu'il avoit
„ inventé une Muſique propre à guérir
„ les paſſions. Sa Morale n'a rien de
„ réglé: ce ſont de belles maximes ſans
„ principe. Sa Phyſique eſt preſque la
„ même que celle des Platoniciens. Sa
„ doctrine des deux principes du bien &
„ du mal, ſur laquelle les Manichéens
„ fonderent leur créance, eſt fauſſe: il
„ n'y a qu'un principe réel des choſes
„ réelles. Pythagore ſe vante dans Plu-
„ tarque que le plus grand fruit qu'il eût
„ tiré de la Philoſophie, étoit de ne
„ s'étonner de rien: parce que la Philo-
„ ſophie lui faiſoit connoître la cauſe de
„ chaque choſe, comme l'explique Ho-
„ race à Numicius. Après tout, Py-
„ thagore eut un ſi extraordinaire génie

„ pour la Philosophie, que les autres
„ Philosophes se sont fait honneur de
„ s'attacher à ses sentimens. Socrate &
„ Platon n'ont presque rien de beau,
„ qui ne soit de lui. On trouve même
„ quand on y regarde de près, que dans
„ toutes les autres sectes il regne quel-
„ que chose de l'esprit de Pythagore (*i*)."

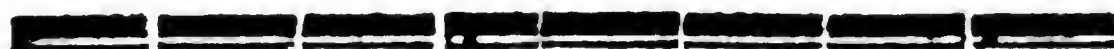
CHAPITRE XXXIII.

Continuation de l'audience.

Le Roi avoua qu'il se réjouissoit plus de l'arrivée d'Apollonius, qu'il ne feroit s'il avoit ajouté à ses richesses celles des Perses ou des Indes: il le déclara son hôte, & le reçut à sa cour. Alors Apollonius dit, si vous veniez à Tyane ma patrie, & si je vous priois de demeurer chez moi, y resteriez-vous? Non, répondit le Roi, à moins que la maison ne fût capable de me loger convenablement avec mes gardes & toute ma suite. Je suis dans le même cas, répliqua Apollo-

(*i*) Rapin Réflexions sur la Philosophie en général §. 4.

nius: ſi je demeurois dans une maiſon diſproportionnée à ma condition, je ne pourrois pas vivre à mon aiſe, car tout (1) excès eſt plus déſagréable aux ſages que le défaut ne l'eſt à vous autres grands Seigneurs. C'eſt pourquoi j'aime mieux être logé chez quelque particulier qui ſoit mon égal: cependant je ſerai avec vous autant qu'il vous plaira. Le Roi lui accorda ſa demande pour ne pas l'incommoder malgré lui.



CHAPITRE XXXIV.

Apollonius loge chez un particulier.

Apollonius ſe logea chez un Babylonien homme de bien & de bonne famille. Pendant qu'il ſoupoit, un de ces Eunuques qui portent les ordres du Roi, alla le trouver de la part du Roi, & lui dit, le Roi t'accorde dix graces & te permet de les choiſir. Il ſouhaite que tu ne demandes pas des bagatelles, parce qu'il veut te faire connoître, ainſi qu'à nous, combien il eſt généreux. Apollonius ayant loué ce meſſage, dit,

quand me ſera-t-il permis de faire ma requête? Demain, répliqua l'Eunuque; & il alla avertir les amis du Roi & les Princes du ſang de ſe trouver le lendemain à l'audience, afin d'être préſents aux demandes que feroit cet homme que le Roi honoroit tant. Damis écrit qu'il penſa bien qu'Apollonius ne demanderoit rien, parce qu'il connoiſſoit ſon tour d'eſprit, & qu'il l'avoit entendu faire cette priere: *ô Dieux faites moi la grace d'avoir peu & de n'avoir beſoin de rien.* Mais voyant qu'Apollonius étoit penſif, Damis jugea qu'il feroit quelque requête, & qu'il penſoit aux demandes qu'il devoit faire. Sur le ſoir Apollonius dit, Damis, je penſe, en moi-même pourquoi les barbares croient que les Eunuques ſont chaſtes, & les admettent dans les appartements des femmes. Damis répondit, les enfants même le ſavent. L'opération qu'ils ont ſoufferte, les prive des plaiſirs de l'amour; & l'on peut leur confier les femmes, & même les laiſſer dans le lit avec elles. Apollonius répliqua: crois-tu donc qu'ils ſoient privés de l'amour, & de la faculté de connoître les femmes? Oui, dit Damis, car ſi on n'avoit pas cette partie qui allume le feu

de l'amour, perſonne ne ſongeroit à aimer. Apollonius ſe tut quelque temps, & après il dit : demain tu apprendras que les (2) Eunuques aiment, & que les déſirs qui entrent dans les cœurs des hommes par la vue, ne ſont pas éteints en eux, mais qu'ils conſervent toute leur force : car il arrivera quelque choſe, qui réfutera ton raiſonnement. S'il y a quelque moyen humain de chaſſer de l'eſprit la paſſion dont nous parlons, je ne trouve pas qu'on doive mettre les Eunuques au nombre des perſonnes chaſtes ; parce que s'ils ſont éloignés de l'amour, c'eſt par force ; & la chaſteté conſiſte à ſurmonter les déſirs & la paſſion qui nous tourmentent. Damis répliqua, nous examinerons cela une autre fois ; à préſent il faut ſonger à répondre demain aux offres magnifiques du Roi. Peut-être ne demanderez-vous rien ; mais comment le faire ſans paroître réfuſer par orgueil ? Songez-y ; ſongez au pays où nous ſommes, & conſidérez que notre ſalut eſt entre les mains du Roi. De plus nous devons éviter tout ſoupçon de le mépriſer. Nous devons auſſi faire attention que ſi notre argent ſuffit pour aller juſqu'aux Indes, il ne ſuffit pas pour reve-

nir, & que nous n'avons pas des remiſes à attendre. Par cet artifice Damis tâchoit d'amener doucement Apollonius à ne pas refuſer ce que le Roi lui offriroit.

Éclaircissements

ſur les Chap. XXXIII. & XXXIV.

(1) *Tout excès eſt plus déſagréable aux ſages &c.* L'opinion la plus commune a été que la vertu conſiſte dans la médiocrité; & un ſavant François (*k*) remarque dans ſes conférences philoſophiques que „ la propriété de tout ce qui eſt „ deſtitué de raiſon, eſt d'aller à l'extrê- „ mité." La pierre va au centre; le feu à la circonférence; la terre boit autant d'eau qu'il eſt poſſible; les animaux prennent autant de nourriture qu'ils peuvent; les araignées ne ceſſent de faire la toile que quand elles n'ont plus de matiere; les roſſignols chantent ſouvent juſqu'à ce qu'ils crevent; & chaque paſſion abandonnée à elle-même monte au plus haut point: le profond ſavoir dans les diſcours

(*k*) Sur une indication auſſi vague que celle-ci je n'ai pas pu reconnoître l'Auteur que Blount a en vue.

& dans les écrits touche aux limites de la folie; & la force des vers montre la foiblesse de l'Auteur (*l*).

L'esprit est un faucon qui vole & prend l'essor;
Plus il s'éleve en l'air & plus il diminue,
Tant qu'enfin on le perd totalement de vue.
Prologue de Psyché.

C'est pourquoi St. Jérome avoit coutume de dire au sujet de cette espece de livres: *on doit négliger celui qui ne veut pas être entendu* (*m*).

Peut-on rien imaginer de plus absurde qu'une mode portée à l'extrêmité?

Vaste chapeau; jarretiere pendante;
Large cravatte ou bavette fringante;
Et haut-de-chausse étroit & découpé (*n*)

De là vient que Dédale dans la fable enjoint à son fils Icare de ne pas prendre son vol trop bas, pour ne pas mouiller ses aîles dans les eaux de la mer, & de ne pas voler trop haut, pour ne pas ris-

(*l*) Wit, like a Faulcon towring in its flight,
When once it soars above its usual height,
Lessen till it becomes quite out of sight.

(*m*) *Qui non vult intelligi, debet negligi.*

(*n*) Narrow Trunck Breeches, and the broad brimm'd Hat,
The dangling Knee-Tye, and the Bibb-cravat.

quer que la cire dont elles étoient faites, ſe fondît à la chaleur du ſoleil. C'eſt la route qu'ont ſuivi tous ceux qui ont été heureux. La libéralité, que tous les hommes louent, eſt entre l'avarice & la prodigalité : car l'avare eſt toujours prêt à recevoir & ne l'eſt jamais à donner ; au contraire le prodigue eſt prêt à donner & rétif à recevoir. Le prodigue à force de faire du bien aux autres, ſe fait du mal à lui-même ; l'avare ne fait point de bien aux autres & encore moins à lui-même. Celui qui eſt réglé dans ſa dépenſe, mérite ſeul le nom de vertueux, & rend ſa libéralité eſtimable. La magnificence eſt par rapport aux grandes dépenſes ce que la libéralité eſt par rapport aux moindres : ainſi la magnificence eſt un milieu entre les deux extrêmes. La témérité eſt ſouvent auſſi ſujette aux mauvaiſes conſéquences que la poltronnerie ; la vraie valeur les prévient toutes en gardant le milieu. Le déſir réglé des honneurs a pour extrême le mépris de l'honneur & de l'ambition. La clémence eſt entre la colere qui s'offenſe de tout, & la ſtupidité qui ne s'offenſe de rien : la véracité entre la vaine oſtentation & la

dissimulation ; la bonne plaisanterie entre la bouffonnerie & la rusticité : l'amitié entre la flatterie & la haine : la modestie entre la timidité & l'impudence ; la colere entre la malice & la négligence. Enfin toutes les vertus ont leurs extrêmes ; c'est pourquoi l'on a dit : la vertu se tient au milieu (*o*) ; & par la même raison le sage ne demande ni la richesse ni la pauvreté, mais la médiocrité, que les anciens appelloient d'or pour montrer le cas qu'ils en faisoient. C'est ainsi qu'Apollonius ne demande ni pauvreté ni richesses, mais d'avoir peu & de n'avoir besoin de rien. On doit éviter autant les gouffres de Charybde que les rochers de Scylla.

(2) *Les Eunuques aiment.* A ce que dit Cœlius Rhodiginus (*Lib. XIII. Cap.* 19.) (*p*) Sémiramis fit les premiers Eunuques, qui, selon Hérodote (*Liv. VIII.*) (*q*) étoient fort estimés parmi les Barbares & parmi les Orientaux. Aussi Ri-

(*o*) *In medio consistit virtus.* Blount.

(*p*) C'est ainsi que cite Blount ; mais il faut Lib. XIX. Cap. 12. à la fin.

(*q*) Chap. 105.

caud dans ſon ingénieux traité de la politique des Turcs (*r*), montre que le Grand-Seigneur donne tous les grands emplois à des Eunuques. Hérodote écrit qu'Hermotime ayant été fait priſonnier de guerre, fut vendu à Panionius qui le fit mutiler. Le commerce de ce Panionius étoit de faire mutiler tous les beaux garçons qui tomboient entre ſes mains, & de les conduire à Sardes ou à Épheſe, où il les vendoit preſque leur péſant d'or : tant les Eunuques étoient eſtimés parmi les Barbares, dit Hérodote (*Liv. VII.*) (*s*). Xénophon attribue le même ſentiment à Cyrus, & dit qu'il prenoit plutôt des Eunuques que d'autres hommes pour ſes gardes du corps. Cependant les Empereurs Romains ont toujours rejeté les Eu-

(*r*) Je ne connois aucun ouvrage de Ricaud, qui ait pour titre *de la politique des Turcs.* Je connois ſon *Etat preſent de l'empire Ottoman*, où (Liv. I. Chap. 9.) Ricaud dit que „ deux Eunuques ont les principales charges & la premiere autorité dans le Sérail du Grand Seigneur."

(*s*) Chap. 105. Cet Hermotime attira par des promeſſes trompeuſes Panionius en Aſie, le contraignit à mutiler ſes quatre enfants; & enſuite il força les enfants à mutiler leur pere.

nuques qu'ils regardoient comme n'étant ni hommes ni femmes; ce qu'on voit dans Valere Maxime. Cet Auteur rapporte qu'on jugea indigne de jouir du bénéfice de tester un certain Génucius qui s'étoit mutilé lui-même, parce que, dit Valere, le tribunal de la justice ne devoit pas être souillé par la présence d'un Eunuque; & tels étoient tous les Prêtres de Cybele du nombre desquels étoit Génucius (*Valer. Max. Liv VII. Ch.* 7.) (*t*) Basyle (*Liv. IV. Ch.* 4.) dans sa lettre à Simplicia (*u*); Claudia poëte (*Lib. VII. Parergon. Ch.* 23.) (*v*), & d'autres font

(*t*) Lib. VII. Cap. 7. N°. 6.

(*u*) Les lettres de St. Basyle ne sont point divisées en livres. Celle où ce pere déclame contre les Eunuques, est la quatre-vingt-septieme. Elle est intitulée à *Simplicia hérétique.*

(*v*) J'ignore quel est le poëte, homme ou femme, dont Blount veut parler ici. Claudien a écrit contre les Eunuques dans ses vers contre Eutrope; mais il n'a rien fait qui porte un titre semblable à *Parerg*, ni qui ait sept livres. Il y a eu une *Claudia Ruffina*, qui épousa Pudens, dont parlent Martial dans ses épigrammes, Baronius in Annal. An. 160, & Pitseus de Scriptor. Anglič. On dit que cette Claudia a fait des vers. Je ne les connois pas, & Fabricius dans sa Bibliotheque latine n'en parle point.

des invectives ameres contre cette espece de gens. Luitprand Diacre de Pavie dit que Théobalde Duc de Spolette étant en guerre contre les Grecs, mutiloit tous les ennemis qui tomboient entre ses mains & ensuite les renvoyoit; qu'une Grecque se jetta aux pieds du Duc & lui dit: que vous ont fait les pauvres femmes pour mériter que vous leur fassiez la guerre à toute outrance? Nous ne sommes pas guerrieres, & nous ne savons manier d'autres armes que la quenouille & le fuseau. Pourquoi donc nous rendez-vous inutiles nos maris? N'ont-ils pas des yeux, des nez, des oreilles? Quel besoin avez-vous d'étendre le droit de la guerre sur ce qui est fait pour notre service? Théobalde vaincu par les arguments de cette femme défendit à l'avenir cette cruauté (*w*). Le Docteur Brown dit que tous les animaux mutilés vivent plus long-temps que les autres.

Nous avons plusieurs exemples célebres qui prouvent que les Eunuques sont sujets à l'amour, comme Apollonius le dit

(*w*) L'histoire dont Blount donne ici la substance se trouve dans Luitprand (De rebus Imperat. & Regum. Lib. IV)

dans ce chapitre. Le Philoſophe Favorin qui vivoit du temps d'Adrien, étoit Eunuque & fut accuſé d'adultere. On dit auſſi que l'Eunuque Bagoas fut ſurpris en flagrant délit ; & dans le trente-ſeptieme chapitre de ce livre nous trouverons un exemple ſemblable. On voit ſouvent des choſes pareilles parmi les chevaux. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que, au rapport de Suidas (*x*) l'Eunuque Hermias fut pere de Pythiades. Cependant Galien (*Lib. XV. de l'uſage des parties*) déclare poſitivement que les Eunuques ne peuvent jamais engendrer. Il eſt pourtant certain que quelques-uns d'entr'eux ſont fortement portés à l'amour, ſoit parce que une mutilation imparfaite a laiſſé quelques fibres ou petits véhicules appartenants aux parties non coupées, ſoit par quelque autre raiſon : de là vient que les femmes débordées les aiment tant. Tu demandes pourquoi ta femme Gellia n'a que des Eunuques? &c. (*Mart. Epig.*) (*y*).

(*x*) Article Ἑρμιας. Cet Hermias fut l'ami d'Ariſtote Voyez notre note (*b*) ſur la note 3. de Blount au Chap. 30. du Liv. II. de cette vie.

(*y*) *Cur tantum Eunuchos habeat tua Gellia quaeris &c.?*

CHAPITRE XXXV.

Continuation de l'entretien d'Apollonius & de Damis.

APOLLONIUS, comme s'il vouloit seconder le raiſonnement de Damis, dit, oublierez-vous les exemples? Ne direz-vous pas (1) qu'Eſchine fils de Lyſanias alla par mer en Sicile trouver (2) Dénys pour l'amour des richeſſes? Que (3) Platon brava trois fois (4) Charybde pour la même raiſon? (5) Qu'Ariſtipe de Cyrene, (6) Hélicon de (7) Cyzique, & (8) Phyton qui s'échappa de (9) Rheggio, ſe plongerent tellement dans les tréſors de Dénys qu'ils eurent bien de la peine à s'en détacher. On dit auſſi (10) qu'Eudoxe de Cnide voyagea en Égypte pour amaſſer de l'argent, qu'il le dit ouvertement, & qu'il en parla au Roi. Pour abréger, on aſſure que (11) Speuſippe d'Athenes aimoit ſi fort les richeſſes qu'il alla juſqu'en Macédoine aux nôces de (12) Caſſandre, portant avec lui quelques poëmes aſſez froids, qu'il récitoit pour de l'argent. Mais pour moi, je

pense qu'un Sage est exposé à de plus grands dangers que ceux qui traversent la mer ou vont à la guerre. Car l'envie le suit quand il parle & quand il garde le silence, quend il travaille & quand il se repose, quand il agit & quand il n'agit pas, quand il aborde le monde ou quand il n'aborde personne. Il faut donc que le Sage soit bien sur ses gardes, & qu'il songe que s'il s'abandonne à la paresse, à la colere, à l'amour, à l'ivresse, ou à quelqu'autre action indécente, on lui pardonnera peut-être; mais que s'il est esclave de l'argent, il ne mérite aucun pardon, & devient odieux à tout le monde, comme étant sujet à tous les vices. Car les hommes croiront qu'il n'aimeroit pas les richesses, s'il n'aimoit pas la bonne chere, le vin, les habits magnifiques, & les femmes perdues. Vous pensez, peut-être, qu'une faute faite à Babylone est plus tolérable que si elle étoit faite à Athenes, à Olympie, ou à Delphes, & vous ne songez pas que pour un Sage tout pays est Grece, & qu'il ne regarde aucune contrée comme déserte & barbare; puisqu'il est toujours sous les yeux de la vertu, qui à la vérité regarde un petit nombre d'hommes, mais elle les regarde avec

avec cent yeux. Si vous trouviez un de ces athletes qui (13) s'exercent dans les jeux des Grecs, vous penſez bien qu'il ſe battroit comme un homme de cœur en diſputant le prix des jeux Olympiques, & ſe tranſportant en Arcadie; qu'il auroit ſoin de conſerver ſes forces pour les jeux Pythiques & pour les jeux Néméens; parce que ces jeux ſont les plus célebres & les plus eſtimés de la Grece. Mais ſi Philippe ou ſon fils Alexandre célébroit, à cauſe de quelque victoire, des fêtes Olympiques, croyez-vous que notre athlete auroit moins ſoin de ſon corps, & ſe ſoucieroit moins de vaincre, parce qu'il combattroit (14) à Olynthe, en Macédoine, ou en Egypte, & non en Grece & dans les places d'exercice qui y ſont? Damis écrit que ces raiſonnements le rendirent ſi confus qu'il rougit de honte, & demanda pardon à Apollonius d'avoir oſé lui donner de ſemblables conſeils ſans l'avoir bien connu. Apollonius lui pardonna & dit: ayez bon courage; je n'ai pas parlé pour vous faire des reproches, mais pour vous faire connoître mon caractere.

ÉCLAIRCISSEMENTS

sur le Chapitre XXXV.

(1) *Eschine fils de Lysanias.* Selon Laerce (*Liv. II.*) (z) huit hommes illustres ont porté ce nom. Le premier étoit un Philosophe; le second un Rhéteur; le troisieme un Orateur contemporain de Démosthene; le quatrieme étoit Arcadien & disciple d'Isocrate; le cinquieme étoit de Mitilene & fut surnommé Rhétoromastix; le sixieme de Naples & Philosophe Académicien disciple de Mélanthius de Rhodes; le septieme de Milet, ami de Cicéron, il écrivit sur la Politique; le huitieme Sculpteur. Celui dont Apollonius parle ici est le premier, c'est Eschine le Philosophe; car, selon Platon, il étoit fils de Lysanias, quoique d'autres le fassent fils de Charinus. Il étoit d'Athenes de la Tribu Sphettienne. Dans sa jeunesse il fut fort industrieux & pauvre; il s'attacha à Socrate, qui en fit son bijou, & le regarda comme un de ses meilleurs disciples, car Eschine n'aban-

(z) Sect. 64.

donna jamais son maître; aussi Platon & Aristippe en furent jaloux. Idomenée dit que ce fut Eschine qui conseilla à Socrate de se sauver de prison: cependant Platon attribue ce conseil à Criton. Comme Eschine étoit fort pauvre, Socrate lui donna quelques-uns de ses Dialogues, afin qu'il en tirât de l'argent. Eschine lut ces Dialogues à Mégare; & Aristippe le tourna en ridicule comme plagiaire (*Plutarque qu'il faut modérer la colere*) (*a*) Laerce (*b*), & d'après Laerce Suidas écrivent qu'Eschine, poussé par la pauvreté, alla en Sicile voir Dénis le Tyran, pendant que Platon & Aristippe résidoient à cette cour; & que Platon présenta Eschine à Dénis, dont il avoit perdu les bonnes graces, & de cette maniere se réconcilia avec lui, comme l'atteste Plutarque (*c*). Mais Laerce (*d*) dit qu'Eschine fut en

(*a*) Plutarque (dans son Dialogue de la modération dans la colere) dit qu'Eschine & Aristippe étant brouillés, quelqu'un demanda au dernier où étoit leur amitié mutuelle; qu'Aristippe répondit, elle dort, mais je vais la réveiller; qu'il alla trouver Eschine, & fit les avances de la réconciliation, & qu'Eschine y répondit parfaitement.

(*b*) Liv. II. Sect. 61.

(*c*) De la différence qui est entre le flatteur & l'ami.

(*d*) Liv. II. Sect. 61.

Sicile méprisé par Platon & recommandé par Aristippe. Eschine communiqua quelques Dialogues à Dénis, qui lui en sut tant de gré qu'il le garda auprès de lui tant qu'il fut sur le trône. Après que Dénis fut chassé, Eschine retourna à Athenes, où n'osant pas se déclarer compétiteur de Platon & d'Aristippe en Philosophie, il enseigna en particulier pour de l'argent. Dans la suite il s'adonna à composer des harangues pour être prononcées dans les assemblées du peuple; & Timon dit qu'il étoit fort persuasif. Lysias composa une harangue en réponse à une d'Eschine, & il attribue à ce dernier plusieurs choses éloignées de toute probabilité, comme de défendre de mauvaises causes; d'emprunter sans dessein de rendre; de vendre des parfums contre les loix de Solon & les préceptes de Socrate; & d'insulter Hermæus, sa femme, & ses enfants; mais de ceci voyez d'avantage dans Athenée (*e*). Eschine composa

(*e*) Athenée parle d'Eschine dans le Liv. V. Ch. 20. au commencement; & dans le Liv. XIII. Ch. 9. vers la fin. C'est dans le dernier endroit qu'Athenée parle de Lysias & de sa harangue, des Dialogues d'Eschine, qu'Idomenée prétend être de Socrate, & avoir été donnés à

des Dialogues, des Harangues, & des Epitres, comme on le voit dans Laerce (*f*) & dans les vies des Philosophes de l'ingénieux Stanley (*g*).

(2) *Dénis*, ou Dionysius. Plusieurs hommes distingués ont porté ce nom. On le donnoit quelquefois à Bacchus. Il y a eu un Dionysius d'Alexandrie Grammairien qui a vécu sous Trajan; un Dionysius de Milet qui a écrit ce qui s'étoit passé en Perse après Darius; un Dionysius connu sous le nom de Dénis d'Halicarnasse, célebre Historien & Orateur qui fleurissoit au temps d'Auguste; un Dénis Philosophe d'Héraclée; un autre disciple de Zénon, qui tourmenté de la pierre déclama contre son maître parce qu'il enseignoit que la douleur n'est pas un mal; un Dionysius Atticus de Pergame disciple d'Apollodore & fort aimé d'Auguste; un Dionysius Périégetes qui vivoit dans le même temps & traita la

Eschine par Xantippe après la mort de Socrate; & qu'il rapporte un morceau de la harangue de Lysias.

(*f*) Voyez Diogene Laerce dans la vie d'Eschine, qui est au Liv. II. Vous y trouverez presque tout ce qui est ici.

(*g*) Histor. Philosoph. Part. III. *Æschines.*

Géographie en vers hexametres Grecs que nous avons encore ; un Dénis l'Aréopagite, qui vit en Egypte l'éclipse extraordinaire de Soleil arrivée à la mort de notre Seigneur, & s'écria ; ou le Dieu de la nature souffre, ou la machine du monde se dissout. Il y a eu plusieurs autres Dénis ; mais sur-tout les deux fameux Tyrans de Sicile. Celui dont parle Apollonius est le dernier ; il fut exilé à Corinthe ; car Laerce (*h*), comme nous l'avons dit, raconte qu'Eschine vécut avec lui jusqu'au temps de son exil. Dénis le jeune ayant appris que son pere malade travailloit avec Dion pour l'empêcher d'être son seul successeur, conspira avec les médecins pour le faire empoisonner. La chose arriva ; & Dénis le jeune prit seul les rênes du gouvernement. Au commencement de son regne il donna de grandes espérances à son peuple ; car il rappella Platon exilé, comme s'il vouloit suivre ses avis. Mais bientôt Dénis rompit avec Platon & le renvoya vers ses amis à Tarente en Italie. La premiere chose que fit Dénis après avoir congédié Platon, fut de con-

(*h*) Diog. Laerce Liv. II. Sect. 63.

clure une paix honteuſe avec les Cartaginois, parce que ſa pareſſe & ſon amour déſordonné pour les plaiſirs ne lui permirent pas de continuer la guerre que ſon pere avoit commencée. Il exila auſſi à Corinthe ſon oncle Dion, parce qu'il étoit fort chéri du peuple; ce qui le brouilla avec Platon, de qui Dion avoit été diſciple. Dion mécontent à Corinthe leva une armée, & fit une invaſion en Sicile. Il n'étoit venu, diſoit-il, que pour rendre au peuple ſon ancienne liberté; c'eſt pourquoi il reçut en foule des ſecours de tout côté, & s'empara de la ville de Syracuſe ſans oppoſition. Dénis ſe retira dans un fort ſitué dans une île. Il en fut également chaſſé & ſe réfugia en Italie. Le défaut d'argent occaſionna des troubles parmi les citoyens de Syracuſe qui ſe laſſerent du gouvernement de Dion. On conjura pluſieurs fois contre lui, & il fut tué par la trahiſon de Callicrates ſon ami prétendu. Après la mort de Dion le Royaume paſſa pour quelques mois entre les mains de Callicrates & enſuite de quelques autres. Enfin Dénis la dixieme année de ſon expulſion, tomba ſubitement ſur les Syracuſains, & reprit la ville & le Royaume. Mais, ſi d'un côté le rétabliſſement d'un Roi ſur

ſon trône eſt le plus ſûr, lorſque les citoyens viennent d'éprouver les déſaſtres d'une guerre civile, & par conſéquent ſont fort éloignés d'en recommencer une autre ſitôt ; de l'autre côté une premiere guerre civile laiſſe toujours un certain levain qui ramene les anciens troubles à la moindre occaſion. C'eſt ce qui arriva à Dénis. Auſſitôt qu'il fut rentré dans ſes états, il retomba dans ſes anciennes extravagances, & la quatrieme année après ſon rétabliſſement il fut de nouveau exilé à Corinthe par Timoléon. Dénis pauvre & indigent à Corinthe ſe fit maître d'école pour vivre, & mourut dans la miſere & dans le malheur, la ſeconde année de la cent neuvieme Olympiade, l'an du monde 3661. (*Plutarq. dans la vie de Dénis* (*i*); *Elien hiſt. div* (*k*); *Juſtin* (*l*).

On dit qu'une vieille femme prioit ardemment

(*i*) Plutarque n'a point écrit la vie de Dénis; cependant voici la citation de Blount *Plutarch. Vita Dionyſ.* Et je ne trouve rien dans Plutarque qui ait du rapport à ce que Blount dit ici.

(*k*) Liv. IX. Chap. 8, où il dit que Dénis ſe fit Prêtre de Cybele, & gagna ſa vie à mendier, à battre le tambour, & à jouer de la flûte. On lit la même choſe dans Athenée Liv. XII.

(*l*) Juſtin (Lib. V. Cap. 8.) dit que l'année de la priſe

demment pour la vie de ce Dénis, qui lui demanda pourquoi elle s'intéressoit tant à sa conservation. Nous avions, dit-elle, un Tyran bien cruel; je lui souhaitois la mort; il en vint un autre pire que le premier; ensuite vous êtes venu, vous qui êtes plus méchant que les deux précédents. Si vous veniez à manquer, & si nous tombions entre les mains d'un quatrieme encore pire, que deviendrions-nous? Le malheur de ce Prince donna lieu à cet ancien proverbe, *Dénis à Corinthe*, qui se dit de quelqu'un, qui du faîte des grandeurs est tombé dans le mépris.

(3) *Charybde* est un golfe dans le détroit de Sicile, à présent on l'appelle Golopharo (*m*). Il est fort dangereux parce qu'il y a des courants d'eau qui vont les uns contre les autres. Ce golfe est vis-à-vis de Scylla, qui n'est pas moins

d'Athenes fut remarquable par la mort de Darius, & par l'exil de Dénis. Il en parle plus au long au Liv. XXI. Ch. 5. Voyez aussi Cicéron. Ammien Marcelin Liv. XIV. Valere Maxime. Dénis à Corinthe fit tantôt un métier, tantôt un autre. Plut. vie de Timoléon. Justin Liv. XXI Cap. 5.

(*m*) L'Auteur du *Voyage en Sicile & dans la Grece adressé par l'Auteur à son ami Mr. Winkelman*, Lausanne 1773, dit qu'on le nomme Garofalo.

dangereuſe à cauſe de ſes rochers. La morale en eſt qu'il faut ſe tenir à la médiocrité & ne pas tomber d'une extrêmité dans l'autre : c'eſt pourquoi les anciens diſoient : *celui qui veut éviter Charybde tombe dans Scylla* (*n*), par un proverbe qui revient au nôtre, *tomber de la poële dans la braiſe*, ou *tomber de fievre en chaud-mal*. Selon Bochart (*o*.) le mot Charybde n'eſt rien autre que *Chor obdan*, c'eſt-à-dire, trou de perdition. Les Poëtes feignent que Charybde étoit une femme ſi cruelle, qu'elle tomboit ſur tous les paſſagers pour les voler ; qu'ayant dérobé les bœufs d'Hercule, Jupiter la foudroya, la changea en monſtre furieux, & la jeta dans le golfe qui porte ſon nom. Voyez Homere (*Odyſſ. XII.*) Ovide (*Métam. Lib. VII. & VIII.* (*p*) *& de Ponto Liv. IV.*) & Virgile (*Æneid. Lib. III.*) (*q*).

(*n*) *Incidit in Scillam qui vult vitare Charybdim.* Citation de Blount.

(*o*) Canaan Lib. I. Cap. 28. près du commencement.

(*p*) Ovide dans le Livre VII. des Métamorphoſes parle de Charybde au vers 63. 64 ; & de Scylla au vers 64. 65. Il nomme Charybde au Liv. VIII. v. 121. Il en parle plus au long au Liv. XIII. dans la fable 8. C'eſt là que commence la fable de Scylla qui finit au Liv. XIV.

(*q*) V. 420. & ſeq. & 555. & ſeq.

(4) *Ariſtippe de Cyrene* diſciple de Socrate & fils d'Arétades. Après la mort de ſon maître Socrate, ce Philoſophe retourna à Cyrene dans l'Afrique: de là vient que ſa doctrine, conſervée par ſes diſciples, fut appellée Cyrénaïque (*Suidas* (r) *&* *Laerce*) (s). Tant qu'Ariſtippe fut ſous la diſcipline de Socrate, il demeura à Athenes. Enſuite il paſſa quelque temps à Égine, où il fit connoiſſance avec Laïs fameuſe courtiſanne de Corinthe, qui alloit une fois par an à Égine pour la fête de Neptune. Athenée (*Déipn. Liv. XIII.*) (t) dit qu'Ariſtippe alla à Corinthe avec Laïs.

Ariſtippe à Corinthe entraîné par l'Amour,
Eprouve pour Laïs la plus vive tendreſſe;
Et Vénus malgré lui l'enchaîne ſans retour,
Qu'êtes-vous devenus, conſeils de la Sageſſe? (u)

Philoſtrate fait ici mention du voyage d'Ariſtippe à la cour de Dénis. Laerce

(r) Article Κυρηναῖος.

(s) Liv. II. Sect. 85.

(t) Ch. 8. où Athenée rapporte pluſieurs vers élégiaques d'Herméſianax, à la fin deſquels ſont ceux que Blount allégue ici.

(u) L'original Grec de ces vers ſe trouve dans l'endroit cité.

(*v*) en parle aussi & dit qu'Aristippe devint d'abord favori de Dénis, parce qu'il étoit fait pour se conformer à quelque place, à quelque temps, & à quelque lieu que ce fût, jouant tout rôle, & faisant tout ce qu'il y avoit de mieux à faire. Horace dit de lui (*Lib. I. Ep.* 17.) que toute couleur, toute place, & toute condition convenoit à Aristippe (*w*). „ Ses „ amis tançoient sa lascheté de prendre „ si peu à cœur que Dionysius luy eust „ craché au visage, *Les pescheurs*, dit-il, „ *souffrent bien d'être baignés des ondes de* „ *la mer*, *depuis la teste jusqu'aux pieds* „ *pour attraper un goujon* (*x*)," & vous voulez que je m'inquiete d'un crachat, moi qui ai envie de prendre une baleine? Cette complaisance servile le rendit plus agréable à Dénis que tous les autres Phi-

(*v*) Liv. II. Sect. 66.

(*w*) *Omnis Aristippum decuit color*, *& status*, *& res.* Epître 17. v. 23.

(*x*) Mont. Ess. Liv. II. Chap. 22. Mais Athenée (Liv. XII. Chap. 11. à la fin) dit sur la foi d'Hégésandre que les domestiques de Dénis inonderent Aristippe qui le souffrit; qu'Antiphon se mocqua de sa patience, & qu'Aristippe répondit; si je me mouillois en pêchant, m'en irois-je, en abandonnant mon affaire? Laerce (Liv. II. Sect. 67. à la fin) rapporte le fait comme Montaigne.

losophes. Une fois il demanda de l'argent à Dénis qui lui dit: vous prétendez que le ſage n'a beſoin de rien; Ariſtippe repliqua: donnez-moi premiérement l'argent que je demande, enſuite nous parlerons de cela. Dénis le lui donna & Ariſtippe reprit: à préſent vous voyez bien que je n'ai beſoin de rien (*Laerce*) (*y*). Dénis lui demanda pourquoi les Philoſophes étoient toujours à la porte des riches, pendant que les riches n'étoient jamais à la porte des Philoſophes. Ariſtippe répondit, parce que les uns connoiſſent leurs beſoins & que les autres ne les connoiſſent point (*z*). Diogene pour ſe moquer d'Ariſtippe l'appelloit l'épagneul de cour (*a*). „ Diogene lavoit ſes „ choulx, & le voyant paſſer, *ſi tu ſça-* „ *vois vivre de choulx, tu ne ferois pas la* „ *cour à un tyran.* A quoi Ariſtippus, *ſi* „ *tu ſçavois vivre entre les hommes, tu ne* „ *laverois pas des choulx* (*b*)."

De feves & de pois s'il ſavoit ſe repaître,
Ariſtippe en vrai ſage éviteroit tout maître.

(*y*) Lib. II. Sect. 82.

(*z*) Laerce Liv. II. Sect. 69.

(*a*) Laerce Liv. II. Sect. 66.

(*b*) Montaigne Eſſ. Liv. II. Chap. 12.

Dit Diogene, Aristippe répondit,

Si mon railleur savoit bien vivre avec les Rois,
Il se dégouteroit des féves & des pois.

Horac. Ep. 17. Lib. I. (c).

Il étoit entiérement adonné aux plaisirs & à la volupté: sa Philosophie s'en ressentoit; car la doctrine qu'il enseignoit, étoit molle & voluptueuse. C'est pourquoi il a été blâmé par Xénophon, par Platon, par Phédon, par Eschine, & par Antisthene. Il avoit coutume de dire que la bonne chere n'empêchoit pas une bonne vie: il goûtoit les plaisirs qui étoient à sa portée, & méprisoit ceux qui ne l'étoient point. Pendant qu'il voyageoit pour acquérir des connoissances, il ordonna à ses domestiques de jeter tout leur argent pour marcher plus aisément (*d*). Il disoit que le plaisir est la fin des hommes de bien, & les soucis celle

(*c*) *Si pranderet olus patienter, Regibus uti*
Nollet Aristippus. Si sciret Regibus uti,
Fastidiret olus qui me notat. ——— v. 13-15.

La même chose est rapportée par Laerce Liv. II. Sect. 68.

(*d*) Laerce (Liv. II. Sect. 77.) dit sur le témoignage de Bion, qu'Aristippe ordonna à son domestique de jeter l'or qui le surchargeoit, & de garder le reste.

On comprend bien que tous les passages de Laerce cités dans cet article, sont dans la vie d'Aristippe.

des méchants. Il n'aimoit d'autre plaisir que celui qui intéresse notre bonheur. Par rapport à la doctrine, aux apophtegmes, écrits, & lettres d'Aristippe, voyez les vies des Philosophes que Stanley a recueillies de Laerce, de Cicéron, d'Athenée, de Plutarque, de Stobée, & d'autres Auteurs.

Aristippe ayant vécu long-temps avec Dénis, Arétée fille de ce Philosophe pria son pere d'aller à Cyrene arranger les affaires qu'elle y avoit, parce qu'elle étoit en danger d'être opprimée par le magistrat. Aristippe prit donc congé de Dénis & se mit en voyage; il tomba malade à Lipari qui est une des îles Eoliennes où il mourut. Ses disciples & successeurs dans sa doctrine furent sa fille Arétée, Ethiops de Ptolémaïs, son petit-fils Aristippe, Théodore, l'Athée, Antipater, Epitimides, Paræbates, Hégésias & Annicéris (*c*).

(5) *Platon &c.* Platon chef de la secte Académique naquit à Athenes la quatre-vingt-huitieme Olympiade, selon Vivès (*in Augustin. civit. Lib. VIII. Cap.* 4.)

(*c*) Voyez Stanl. Hist. Philos. Part. III. sub. tit. Secta Cyrenaica. *Aristippus.*

Apulée (*de dogmat. Platon Lib. I.*) (*f*) dit que Platon tira ce ſurnom de la groſſeur de ſon corps, car auparavant on l'appelloit Ariſtocles. Quelques Auteurs penſent qu'il fut appellé Platon à cauſe de la ſublimité de ſon éloquence. Son pere fut Ariſton & ſa mere Périgtione. La famille de ſon pere tenoit à celle de Codrus dernier Roi d'Athenes. Sa mere Périgtione, ou ſelon d'autres Potone, deſcendoit de Solon le fameux légiſlateur d'Athenes. De là vient que Platon dans ſon Timée, appelle Solon ſon allié. Apulée (*g*) dit que ſuivant quelques Auteurs, Platon étoit d'une extraction encore plus illuſtre ; & Ariſtandre, ſuivi par pluſieurs Platoniciens, penſe que ſa mere l'eut d'un ſpectre ſous la forme d'Apollon : c'eſt ce que diſent Plutarque (*h*), Suidas (*i*) & d'autres. Lorſque Platon étoit encore enfant & porté entre

(*f*) Le titre du livre d'Apulée eſt *De habitudine doctrinarum Platonis Philoſophi ;* & le paſſage que Blount cite ici, eſt au commencement de ce Traité.

(*g*) Un peu après le paſſage cité ci-deſſus.

(*h*) Des propos de Table Liv. VIII. près du commencement.

(*i*) Au premier des Articles Πλάτων.

les bras de ſa mere, Ariſton ſon pere monta ſur l'Hymette, montagne de l'Attique, célebre par ſes abeilles & ſon miel, pour ſacrifier aux Muſes, & mena avec lui ſa femme & ſon enfant. Pendant qu'Ariſton & Périgtione étoient occupés à leur ſacrifice, Périgtione laiſſa ſon enfant dans un buiſſon de myrtes. L'enfant s'endormit; un eſſain d'abeilles ſe mit à bourdonner autour de lui, & fit un rayon de miel dans ſa bouche; ce qui fut regardé comme un préſage de ſon éloquence à venir (*k*).

Socrate fut le premier maître de Platon qui vécut avec lui huit ans. Pendant ce temps Platon mit par écrit la ſubſtance des diſcours de Socrate, mais en y ajoutant bien des choſes de ſon invention. Xénophon ſon condiſciple en fut choqué, & en fit des reproches à Platon dans une lettre qu'il écrivit à Eſchine diſciple de Socrate (*Euſebe præp. Evang. Liv. XXIV.*) (*l*). Platon tira de Socrate les principaux articles de ſa Mo-

(*k*) Elien Hiſtoires diverſes Lib. X. Chap. 21. & Lib. XII. Chap. 45. Cic. de Divinat. Lib. I. §. 36. Val. Max. Lib. I. Cap. 6. N°. 3. extern.

(*l*) L'extrait de la lettre de Xénophon à Eſchines eſt dans Euſebe, préparation évangélique Liv. XIV. Chap. 12.

rale. Socrate étant mort, Platon s'attacha à Cratylus diſciple d'Héraclite. On doit croire qu'il en reçut de bonnes inſtructions, parce qu'il en fait le principal perſonnage d'un de ſes dialogues. Comme Platon fut le premier de toute la ſecte d'Héraclite, & qu'enſuite il ſe détermina pour la doctrine de Socrate, il devint le plus célebre de tous les Philoſophes. (*Apulée Lib. I. de Philoſ.*) (*m*). Après il s'attacha à Hermogene Sectateur de la Philoſophie de Parménide. Il eſt à croire que Platon emprunta d'Hermogene pluſieurs de ſes opinions métaphyſiques ſur les idées divines, dont il parle au long dans ſon dialogue intitulé Parménide. Après, Platon eut recours à Euclide fondateur de la ſecte Mégarique : enſuite il alla à Cyrene s'inſtruire ſous Théodore le Mathématicien. De Cyrene Platon, qui avoit beaucoup de penchant pour la Philoſophie de Pythagore, alla dans cette partie de l'Italie qu'on appelloit la Grande Grece où Pythagore avoit philoſophé & laiſſé pluſieurs diſciples. Entre les Pythagoriciens Platon écouta à Tarente

(*m*) C'eſt-à-dire, *De habitudine Doctrinarum Platonis Philoſophi*, au commencement où eſt en abrégé la vie de ce Philoſophe.

Euritus, & Architas l'ancien (*n*); & à Locres Timée de Locres dont il tira, comme on suppose, plusieurs traditions touchant l'origine de l'univers & ses parties &c. Voyez Vivès (*in August. de civit. Dei Lib. VII. Cap.* 11.) (*o*). A Crotone Platon entendit Philoläus & Lysis Pythagoriciens, dont le dernier est le principal personnage du dialogue de Platon intitulé de l'amitié. Ce Philosophe lut aussi les livres d'Epicharme ou Coüs célebre Pythagoricien; d'où vient qu'il fut grand imitateur de la Philosophie de Pythagore; c'est pourquoi les anciens Auteurs confondent souvent le nom de Platoniciens & celui de Pythagoriciens (*Eusebe Liv. XIV.*) (*p*).

Platon non content des connoissances

(*n*) Le P. Rapin (compar. de Platon & d'Aristote Chap. 3. pag. 294.) assure que Platon eut en Italie des conférences avec Eurytus, Philolaüs, & le second Archytas.

(*o*) St. Augustin dispute contre les Platoniciens dans les Livres VIII. IX. & X. de *Civitate Dei*, & Vivès parle de Platon & de ses dogmes par tout où quelque passage de ces livres lui en fournit l'occasion.

(*p*) De la préparation évangélique Chap. 2. „ Platon „ fut certainement Pythagoricien ——— en le considérant „ en lui-même, nous l'appellons Pythagoricien."

qu'il avoit acquiſes à Athenes & en Italie, voyagea en Egypte avec Euripide, ou, ſelon Voſſius (*q*), avec Eudoxe. Il paſſa treize ans à s'entretenir avec les Prêtres Égyptiens, comme Strabon l'écrit (*Liv. XVII*) (*r*). Cicéron (*s*) dit que le but de Platon dans ſon voyage d'Égypte étoit d'apprendre l'Arithmétique & les obſervations céleſtes des Barbares. Quelques Auteurs veulent qu'il ſe ſoit tranſporté en Phénicie, parce qu'il ſemble avoir été bien informé des ſciences Phéniciennes. Platon ayant ainſi ramaſſé autant de ſageſſe orientale qu'il lui fut poſſible, retourna en Grece, & dans un village près d'Athenes il fonda ſon école nommée Académie. La place de cette école tiroit ſon nom d'un certain Académus, & ſelon Laerce (*t*), elle

(*q*) De Philoſophor. Sectis. Cap. 12.

(*r*) Article *Egypte*.

(*s*) De finib. bonor. & malor. Lib. V. §. 29.

(*t*) Je trouve bien dans Laerce (Liv. III. Sect. 7. Vie de Platon) que l'Académie étoit couverte de bois, mais je ne trouve pas qu'elle étoit marécageuſe. Cependant on convient que cette place n'étoit pas trop ſaine. Voyez Stanley Hiſtor. Philoſoph. Part. IV. Cap. 5. de l'Article intitulé Plato.

étoit marécageuſe & couverte de bois, & par conſéquent très-mal-ſaine.

Venons au voyage que Platon fit pour aller trouver Dénis, & dont Apollonius parle ici. Nous trouvons que Platon fit trois fois le voyage de Sicile: la premiere pour voir les éruptions enflammées de l'Etna: la ſeconde pour viſiter Dénis l'ancien. La colere de ce Prince fit partir Platon; mais Dénis le jeune par ſes prieres & par ſes inſtances fit faire à Platon un troiſieme voyage en Sicile. Ce Philoſophe mourut la treizieme année du regne de Philippe de Macédoine, laquelle étoit la premiere de la cent huitieme Olympiade. Platon mourut de vieilleſſe à l'âge de quatre-vingt-un an, ſelon Hermippus, Ciceron (*u*), Séneque (*v*), & d'autres. Hermippus dit qu'il mourut à une noce; Cicéron qu'il mourut en écrivant; & quelques-uns prétendent fauſſement qu'il fut mangé des poux comme Phérécyde. Stanley parle fort au long

(*u*) De Senect. §. 5.

(*v*) Senec. Epiſt. 58. Voyez un abrégé de la vie de Platon dans Apulée (De habitudine doctrinar. Plat. Philoſ. ou de Dogmate Platonis Lib. I. au commencement.)

de la doctrine & des préceptes de Platon (*w*).

Voici son caractere tel que vient de nous le donner un Auteur moderne & plein d'esprit (*x*). „ C'est le plus beau „ parleur de l'antiquité que Platon (*y*), „ qui prend plaisir à se faire écouter, sans „ se soucier qu'on le croie, il est toujours „ fleuri : mais il n'est pas toujours solide. „ Le faux goût qui regnoit alors par le „ crédit des Sophistes, l'engagea à cette „ fleur d'expression qu'il prit. Il a de „ l'esprit, de l'imagination, de l'élégan„ ce, du génie autant qu'on en peut „ avoir ; mais peu de suite & peu de mé„ thode : il ne laisse pas d'y avoir en son „ discours une économie secrete qui va à „ son but. Et comme il n'enseigne que „ par dialogue pour suivre une maniere „ plus libre & plus dégagée, qui a l'air „ de conversation, il est riche en préfa-

(*w*) Histor. Philosophicæ Part. IV. Cette partie, qui regarde les Académiciens, commence par Platon.

(*x*) Cet Auteur moderne plein d'esprit est le P. Rapin, *Réflexions sur la Philosophie en général* §. 6, à qui appartiennent toutes les citations qui regardent cet article.

(*y*) Trapesuntius in Bessarion. *Plato quidam quasi Deus Philosophorum.* Cic. 2. de Nat. Deor.

„ ces, & magnifique en entrées de dis-
„ cours: mais il décide peu (z), auſſi bien
„ que Socrate, & il n'établit preſque
„ rien. Il a toutefois un air ſi naturel
„ dans ce qu'il dit, qu'on ne peut rien
„ imaginer de plus engageant. Les pe-
„ tites choſes qu'il mêle aux grandes dans
„ les diſcours, & ces riens dont il ſçait
„ circonſtancier ce qu'il y a d'eſſentiel &
„ d'important dans les ſujets qu'il traite,
„ le rendent attachant: ce n'eſt que par
„ là qu'il plaît & qu'il amuſe. Mais par
„ une envie trop grande qu'il a d'être
„ agréable, il donne trop dans le mer-
„ veilleux. Ce ſont des fables, des mé-
„ taphores, & des allégories perpétuelles
„ que la plupart de ſes diſcours. Il fait
„ ſouvent le myſtérieux en ce qu'il dit,
„ pour ſe renfermer davantage dans ſon
„ caractere, & ce n'eſt ordinairement
„ que par le menſonge qu'il entreprend
„ de perſuader la vérité. Cœlius Rhodi-
„ ginus (a) prétend qu'il faut moins pren-
„ dre garde à ſes paroles qu'à ſon ſens,
„ qui eſt ſouvent allégorique. Au reſte

(z) *In Platonis libris nihil affirmatur, in utramque partem multa differuntur.* Cic. Lib. I. Acad. quæſt.

(a) Rhodig. Lib. XVII. Cap. 5.

„ il étoit trop politique pour un Philo-
„ ſophe: car il avoue dans une de ſes let-
„ tres à Dénis de Syracuſe, qu'il n'avoit
„ avancé aucune de ſes maximes que ſous
„ le nom de Socrate, pour n'être pas
„ reſponſable de ſa propre doctrine, en
„ un temps où la délicateſſe du peuple
„ d'Athenes ſe choquoit de tout. La
„ condamnation de Socrate l'avoit rendu
„ ſi circonſpect, que pour ſe racommo-
„ der avec le public, & pour ôter l'idée
„ au peuple qu'il étoit attaché aux ſenti-
„ ments de ſon maître, il ſe fit Pythago-
„ ricien. Quoique ce fût un homme
„ d'une vaſte capacité: car *que ne ſça-*
„ *voit-il point?* dit Quintilien (*b*), &
„ que ce fut un génie admirable pour les
„ ſciences, dont il parle toujours mieux
„ que les autres, il faut avouer toutefois
„ qu'il donna plus de crédit à la Philoſo-
„ phie, par la conduite de ſa vie, & par
„ ſa

(*b*) *Quæ ars digna literis Platoni defuit.* Fab. Quint. Lib. XII. Cap. 9.

Philoſophorum quis dubitat Platonem fuiſſe præcipuum? ſive acumine dicendi, ſive eloquentiæ facultate divina. Ibidem Lib. X. Cap. 1.

„ ſa vertu, que par ſa doctrine (*c*). Car
„ ce fut lui qui enſeigna le premier, que
„ la vraie Philoſophie conſiſtoit davantage
„ dans la fidélité, dans la conſtance, dans
„ la juſtice, dans la ſincérité, & dans
„ l'amour de ſon devoir, que dans la
„ grande capacité. Ses diſciples altere-
„ rent tellement (*d*) ſa doctrine après ſa
„ mort, & ils remplirent ſon école de
„ ſentiments ſi rigides, qu'on n'y recon-
„ nut preſque plus aucun veſtige de la vé-
„ ritable doctrine de Platon, laquelle ſe
„ partagea en différentes ſectes, dans les
„ ſiecles ſuivants."

Cicéron dans ſon livre *de Divinatione* dit que Platon étoit regardé comme le Dieu des Philoſophes, & Antimachus dans le Brutus de Cicéron déclare que le ſeul Platon lui tient lieu de tous les autres Philoſophes, quelque grand qu'en fût le nombre (*e*). Maxime de Tyr affir-

(*c*) *Plato non linguæ ſolum, ſed animi & virtutis magiſter.* Cic. Lib. I. de Orat.

Plus ex moribus quam ex doctrina Socratis traxit. Senec. Ep. 6. Plat. Ep. 10.

(*d*) *De Schola Platonis tanquam rivuli diverſas in partes profluxerunt Stoici, Peripatetici &c.* Lact. Lib. de ira Dei.

(*e*) *Plato unus mihi inſtar omnium millium.* Antima-

me que la Nature n'a rien vu de plus éloquent, ſans en excepter Homere (*f*); c'eſt pourquoi Panœtius nomme Platon l'Homere des Philoſophes (*g*); Pline l'appelle le Pontife de la Sageſſe (*h*); & Salvien le Caton Romain (*i*); & d'autres le

chus étoit un poëte. Il liſoit un ouvrage volumineux devant une nombreuſe aſſemblée. Tout le monde s'en alla, hors Platon, alors Antimachus dit: „ Cependant je continuerai à lire; le ſeul Platon me tient lieu de pluſieurs „ milliers d'Auditeurs." Ciceron ne tarit pas ſur les louanges de Platon.

(*f*) Diſſertation I. au commencement.

(*g*) *Quem omnibus locis divinum, quem ſapientiſſimum, quem ſanctiſſimum, quem Homerum Philoſophorum appellat.* „ Que Panætius appelle par tout homme divin, „ très-ſage, très-vertueux, l'Homere des Philoſophes." (Cic. Tuſcul. Quæſt. Lib. I. §. 32.)

(*h*) *Sapientiæ antiſtitem.* Ou plutôt *Platoni ſapientiæ antiſtiti &c.* (Hiſtor. Natur. Lib. VII. Cap. 30. au commencement.)

(*i*) *Romanum Catonem.* C'eſt une citation fauſſe. Salvien (De Gubernatione Dei Lib. VII. §. 257. près de la fin) parle de Socrate, auquel il attribue la loi ſur la communauté des femmes, ſur l'autorité de Platon & de Xénophon; & il ajoute que „ Socrate donna à un autre „ homme ſa propre femme, comme enſuite fit à Rome „ Caton, c'eſt-à-dire, le Socrate d'Italie." *Uxorem etiam ſuam alteri viro tradidit: ſcilicet ſicut etiam Romanus Cato, ideſt, alius Italiæ Socrates.*

ſecond Socrate d'Italie. La nouvelle Académie s'écarta des ſentiments de l'ancienne, & ſe partagea en deux ſectes, celle des Sceptiques & celle des Pyrrhoniens. Marſilius Ficinus prétend que Platon connoiſſoit le myſtere de la Trinité. L'Empereur Julien préféroit la doctrine de Platon à celle que St. Paul enſeignoit aux Athéniens.

La Logique de Platon étoit la même que celle de Socrate; elle conſiſtoit plus en exemples qu'en préceptes, & n'avoit rien de particulier, parce que Socrate ne faiſoit pas grand cas de cette partie de la Philoſophie. Socrate & Platon ſoutenoient que c'eſt par les ſens qu'on commence à diſtinguer le vrai du faux; cependant ils prétendoient que l'eſprit en eſt le juge. L'ame de l'homme, ſelon eux, étoit une petite étincelle de l'ame du monde, & par conſéquent un rayon de la Divinité. Ces deux Philoſophes diſoient que quand elle étoit unie à ſon principe, elle n'ignoroit rien; mais que par ſon union avec le corps elle avoit contracté l'ignorance & l'impiété, dont la Logique la purifioit. Alcinoüs (*k*)

(*k*) Stanley après la vie de Platon a mis (Hiſtor. Philoſoph. Part. IV.) un écrit intitulé *Doctrina Platonis*

qui nous explique exactement la Dialectique de Platon, dit que ce Philosophe

lineamenta, auctore Alcinoo; „ Esquisse de la doctrine de „ Platon par Alcinoüs."

Dans le Chap. 5 de cet écrit, Alcinoüs, que j'abrege, nous explique ainsi la doctrine de Platon sur la Logique. La Logique a cinq parties; la division, la définition, l'analyse, l'induction, & le raisonnement. Il est une division du genre en ses especes: il est une division du tout en ses parties: une autre des différentes choses qu'on entend par le même mot (*vocis in significata, quoties idem unumque rebus accomodatur pluribus*); une autre des accidents ou propriétés dans les sujets dans lesquels elles résident; une quatrieme des sujets dans les accidents dont ils sont susceptibles. Par exemple, 1°. Tous les corps de notre globe appartiennent au *regne animal*, ou au *regne végétal*, ou au *regne minéral*. 2°. Un violon a un corps, un manche, des cordes, des chevilles, un chevalet, une ame. 3°. On appelle Ame le principe de vie & de sentiment des animaux; une espece de moële qui se trouve dans quelques arbres, comme dans le sureau; une cheville qui soutient le fond supérieur de quelques instruments à cordes &c. 4°. Les biens regardent ou l'esprit ou le corps. 5°. Les hommes sont bons, méchants, ou entre deux.

La division du genre en especes est d'un grand usage pour trouver les définitions.

Il y a trois sortes d'analyse. 1°. Celle par laquelle nous montons des choses sensibles aux choses intellectuelles. 2°. Celle par laquelle nous remontons par des conséquences sûres aux premiers principes. 3°. Celle par laquelle

pour remonter à la ſource de la vérité, faiſoit uſage de la diviſion, de la définition, & de l'induction. La diviſion étoit l'échelle pour s'élever des choſes ſenſibles aux choſes intellectuelles; la définition étoit un chemin pour paſſer des choſes démontrées à celles qui ne l'étoient pas; & l'induction le moyen de trouver la vérité par le principe de ſuppoſition; car il alloit de la diviſion à la définition, & de la définition à l'induction & à la démonſtration. Des principes de la Logique de Platon qui n'accordoit la vérité qu'aux idées, il s'enſuit que ſon école faiſoit profeſſion de ne rien ſavoir; parce que les hommes ne peuvent juger des individus que par les ſens qui ſont trompeurs; en ſorte que les diſciples de Platon faiſoient conſiſter leur Logique a ne

nous allons d'une ſuppoſition à un principe indépendant de toute ſuppoſition.

Dans l'induction on paſſe d'une choſe à une autre ſemblable à la premiere, ou bien de quelques exemples particuliers à une concluſion générale.

Quant au raiſonnement Alcinoüs en fait un chapitre à part, qu'il ſeroit trop long d'analyſer ici.

J'ai cru devoir donner cet abrégé, parce qu'il me ſemble que Blount n'explique pas bien les ſentiments d'Alcinoüs.

rien croire trop légerement, & à conserver l'entiere liberté de juger parmi les incertitudes qu'on trouve presqu'en toutes choses. Enfin sur la grande maxime de l'incompréhensibilité de toutes choses l'Académie fut réformée sous Lacydes & sous Arcésilas, & la secte des Sceptiques & des Pyrrhoniens fut fondée.

Platon élévoit la Morale à sa plus grande perfection sur le modele que Socrate lui avoit laissé; car par les idées qu'il donnoit à tout comme le principe universel de la Philosophie, il faisoit monter toutes les vertus au degré le plus sublime. Dans son Phedre il explique la nature de la Philosophie morale, dont le but est de purifier l'esprit des erreurs de l'imagination par les réflexions que la Philosophie lui suggere. Cependant ses dialogues ne contiennent presque rien que de beaux discours sans principes, qui pourtant atteignent le but & instruisent à leur maniere; car les traités de morale de ce Philosophe sont pleins d'instructions, qui tendent toujours à encourager la vertu ou à décourager le vice; & cette morale est répandue dans tous les discours de Platon, quoique ces discours ne contiennent rien d'extraordinaire. Quelques-uns pré-

tendent que la métamorphofe d'Apulée ou fon Ane d'or eft une allégorie de la Philofophie morale de Platon. Ce Philofophe fut le premier qui rectifia l'opinion de l'immortalité de l'ame, opinion qu'il avoit apprife de Socrate, Socrate de Pythagore, Pythagore des Égyptiens, & les Égyptiens, felon quelques Auteurs, des Hébreux par le moyen d'Abraham pendant le féjour qu'il fit en Égypte. Platon en fit le plus important principe de la morale Payenne, engageant les hommes à pratiquer la vertu par l'efpérance des récompenfes & par la crainte des peines. La doctrine de Platon avoit du rapport avec celle des Stoïciens, comme il paroît par l'exemple d'Antiochus d'Afcalon, qui ayant été élévé dans l'Académie de Platon devint Stoïcien.

Platon n'écrivit prefque rien fur la Philofophie naturelle qu'il ne l'eut tiré des Pythagoriciens. Il prit auffi de Pythagore fa doctrine des vifions, des efprits, & des intelligences, qui eft contenue dans le dialogue d'Épinome & dans celui de Cratylus; & Zénon la reçut de Platon, comme Lipfe (*l*) écrit. Apulée

(*l*) Jufte Lipfe (Phyfiol. Stoicor. Lib. I. Differt. 18. & 19) prouve que l'exiftence des Génies fut admife par

dit que Platon eſt celui de tous les anciens Philoſophes qui a le mieux parlé de Dieu, de la providence, des eſprits, & des choſes divines. On doit avouer qu'il paroît plus verſé dans cette ſcience que les autres; mais il n'eſt pas ſûr de le ſuivre, vu qu'il avoit appris de Pythagore la plus grande partie de ce qu'il dit ſur ce ſujet. Tertullien (*m*) rapporte que les

Pythagore, après par Platon, & enſuite par Zénon, & par les diſciples de ces Philoſophes.

(*m*) Tertullien (*Adverſus Praxeam* Cap. 7.) dit *Quis enim negabit Deum corpus eſſe, etſi Deus ſpiritus eſt? Spiritus enim corpus ſui generis in ſua effigit.* „ Qui dira que Dieu n'eſt pas corps, quoiqu'il ſoit eſprit? „ Un eſprit eſt un corps de ſon eſpece, & de ſa figure." Il ne ſeroit donc pas étonnant que Tertullien rapportât, & même approuvât le ſentiment des Platoniciens & des Stoïciens, & leur Dieu matériel; mais je ne trouve pas le paſſage de Tertullien que Blount a ici en vue.

On a remarqué que la ſource de l'erreur de ceux qui faiſoient matérielles nos ames & Dieu même, conſiſtoit en ce qu'ils n'avoient pas une idée nette de la différence qui eſt entre matiere & ſubſtance. Voici un paſſage de Tertullien qui met cette remarque hors de doute. *Sed ne eſſe quidem poteſt, niſi habens per quod ſit. Cum autem ſit, habeat neceſſe eſt aliquid per quod eſt. Si habet aliquid per quod eſt, hoc erit corpus ejus. Omne quod eſt,*

les Platoniciens aussi bien que les Stoïciens donnoient un corps à la divinité même. Cardan parlant de l'opinion de Platon au sujet de l'immortalité de l'ame, montre que les arguments dont Platon se sert, prouvent l'immortalité des ames des bêtes, aussi bien que l'immortalité des ames des hommes, ou bien ne prouvent ni l'une ni l'autre (*n*).

corpus est sui generis. Nihil est incorporale nisi quod non est. C'est-à-dire, „ Ce qui n'a pas quelque chose „ par quoi il soit, ne peut pas exister: & ce qui est, a „ nécessairement quelque chose par quoi il est. Ce qu'il „ a par quoi il existe, est son corps. Tout ce qui existe, „ est corps à sa maniere. Il n'y a rien d'immatériel, que „ ce qui n'existe point." (Tertull. *de Carne Christi* Cap. 11.) Plus simplement, rien ne peut exister sans quelque propriété, & ce qui a quelque propriété, existe. La propriété qui fait qu'une chose existe, & est ce qu'elle est plutôt qu'autre chose, est son corps; donc tout ce qui existe, a un corps à sa maniere. Mettez *essence* au lieu de corps, & tout le raisonnement ira bien. Mais on appelle substance un être réel, donc Tertullien qui l'appelle *corps*, ne donne pas effectivement un corps à nos ames & à Dieu; mais il confond la substance & le corps.

(*n*) Au contraire, je lis dans Cardan (De animor. immort. Cap. 12) *At vero nec Platonis sententia stare potest, ut scilicet belluarum animæ etiam sint immortales.* „ Le sentiment de Platon qui veut que les ames des bêtes „ mêmes soient immortelles, ne peut pas se soutenir."

Les ouvrages de Platon ſont connus & entre les mains de tout le monde. Ils conſiſtent en dix dialogues qui renferment la ſomme de ſa Philoſophie; car tous ſes écrits ſont en forme de dialogue. Il faut diſtinguer les ſentimens de Platon de ceux des autres. Ce Philoſophe met ſes ſentiments dans la bouche de Socrate, de Timée, &c. Il confie les opinions des autres à Gorgias, à Protagoras, &c. Quelques-uns de ces dialogues ſont logiques; tels ſont le Gorgias & l'Euthydeme; quelques-uns ſont moraux comme le Memnon, l'Euthiphron, le Philebe, & le Criton: les autres ſont politiques comme ſes loix & ſa république: quelques-uns ſont phyſiques comme le Timée: & quelques-uns ſont métaphyſiques comme le Parménide & le Sophiſte qui cependant ſont un peu mêlés de Logique (*o*). On croit que ſes épîtres

(*o*) On trouve dans Laerce (Liv. III. Sect. 50. 51. Vie de Platon) le détail ſuivant des dialogues de Platon. „ Il „ en eſt qui regardent la Phyſique, comme le Timée, d'au„ tres regardent la Logique, comme la Politique, le Cra„ tyle, le Parménide, & le Sophiſte. Il en eſt qui traitent „ de Morale, tels ſont l'Apologie, le Criton, le Phédon, „ le Phædrus, le Banquet, le Minexeme, le Clitophon, „ les Epitres, le Philebe, l'Hipparque, & les Anteraſtes.

ſont ſuppoſées: les définitions Platoniciennes ajoutées à ſes ouvrages ont été, à ce qu'on prétend, compilées par Speuſippe ſon ſucceſſeur.

Platon ne fut pas ſans détracteurs & ſans ennemis: tels furent Xénophon, Antiſthene, Ariſtippe, Eſchine, Phédon, Molon, & Diogene le Cynique. Les ennemis de ce Philoſophe forgerent pluſieurs imputations ſcandaleuſes ſur ſon compte, comme, qu'il diſoit une choſe & en faiſoit une autre; qu'il avoit un attachement déſordonné pour Aſter, pour Dion, pour Phédrus, pour Alexis, pour Agathon & pour Archeanaſſa, courtiſanne de Colophone: qu'il étoit calomniateur, envieux, orgueilleux &c. qu'il étoit le plus méchant des Philoſophes; paraſite des tyrans; & pluſieurs autres reproches auſſi peu vraiſemblables que ceux-là. Quoiqu'il en ſoit, ces bruits

„ A la ſcience civile appartiennent la République, les Loix, „ le Minos, l'Epinomis, & l'Atlantique. Les dialogues „ inſtructifs ſont les deux Alcibiades, le Théages, le Lyſis, le Laches. On trouve des eſſais dans l'Euthyphron, „ dans le Ménon, dans d'Ion, dans le Charmides, dans le „ Théetete; des reproches dans le Protagore; & des réfutations dans l'Eutydeme, dans les deux Hippias, & „ dans le Gorgias."

donnerent aux poëtes comiques occasion de maltraiter Platon ; comme fit Théopompe dans son Autochare ; Anaxandride dans son Thésée ; Alexis dans son Méropide ; Cratyle dans son Pseudolymæus. (*Voy. Laerce*) (*p*).

Enfin ses disciples & amis appellés Platoniciens de son nom, ou Académiciens du nom de son école, furent Speusippe, Xénocrate, Aristote, Philippe, Hestiæus, Dion, Amyclas, Éraste, Coriscus, Témolaus, Évemon, Python, Héraclius, Hippothale, Calippus, Démétrius, Héraclide de Pont, Théophraste, Hypéride, Lycurgue, Démosthene, Mnésistrate, Aristide de Locres, Eudoxe de Cnide, Évagon, Hermodore, Héracléodore, Euphratus, Timée, Chéron, Isocrate, Aster, Phédrus, Alexis, Agathon, Aristonymus, Phormion, & Médédimus & deux femmes Lasthénia & Axiothia.

Dans les temps suivants plusieurs autres ont suivi la doctrine de Platon. Le Cardinal Bessarion & Marsilius Ficinus mirent la Philosophie de Platon à la mode en Italie.

L'hérésie des Gnostiques sortit de l'A-

(*p*) Liv. III. Vie de Platon.

cadémie; Agrippa avoue qu'il s'étoit gâté l'eſprit en liſant la Philoſophie de Platon dans les écrits de Porphyre, de Proclus, & de Pleſſus. Quelques diſciples de Platon ſe firent brûler pour la doctrine de leur maître. Ce que les derniers Platoniciens ont écrit ſous les Empereurs Romains, n'eſt pas ſolide. La plûpart des peres Grecs, qui étoient preſque tous Platoniciens, ne ſont pas exacts quand ils parlent des anges & des eſprits, à cauſe des fauſſes notions qu'ils avoient priſes dans l'école de Platon. Ceux qui veulent en ſavoir davantage ſur la vie & ſur la doctrine de ce Philophe doivent recourir parmi les anciens à Laerce (*Liv. III.*), Apulée (*Log. Plat.*), Suidas, Plutarque, Athenée, Cicéron, Élien, St. Auguſtin (*de civit. Dei cum notis Lud. Vivès*) Porphyre, Valere Maxime, Euſebe, Joſeph, Clément d'Alexandrie, (*Stromat.*) & Stobée; & parmi les modernes à Marſilius Ficinus, Rapin (*Réfl. ſur la Phil. anc. & mod.*) (*q*), Stanley (*vies des Phil.*) (*r*), & Théophile Gale (*cours des Gentils.*)

(*q*) Et comparaiſon de Platon & d'Ariſtote.

(*r*) On a déjà dit que le titre de l'ouvrage de Stanley, au

(6) *Hélicon de Cyzique.* Plutarque (*vie de Dion*) (*s*) dit que cet Hélicon prédit une éclipſe de ſoleil; qu'il étoit ami de Platon; que la prédiction qu'il avoit faite de l'éclipſe, s'étant vérifiée, il fut fort eſtimé de Dénis qui lui donna un talent d'argent à cauſe de ſon heureuſe conjecture.

(7) *Cyzique*, qu'on appelle à préſent Chizico, étoit une ancienne ville de la Myſie en Aſie, témoin Ferrarius (*t*).

(8) *Phithon, qui ſe ſauvat de Reggio.* Ce Phithon étoit d'une famille noble de l'Élide; il fut fait eſclave avec tous ſes compatriotes, & forcé à ſe ſervir de moyens peu honnêtes pour gagner ſa vie. Voyez Diogene (*u*) (*Vie de Phithon*).

(9) *Reggio* eſt une ville ſur la côte

moins de ſa traduction Latine; eſt *Hiſtoire de la Philoſophie*, & non *vies des Philoſophes.*

(*s*) „ Hélicon de Cyzique, qui étoit un des amis de Pla„ ton, prédit une éclipſe de Soleil. L'événement confirma „ la prédiction; Dénis en fut ravi d'admiration, & donna „ un talent d'argent à Hélicon."

(*t*) Nov. Lexic. Géograph. voce *Cizicus.*

(*u*) Je ne trouve dans Diogene Laerce ni la vie de Phithon, ni celle de Piton, ni aucun nom ſemblable. Mais dans la vie de Platon il nomme Pithon ou Python, parmi les disciples de Platon (Liv. III. Sect. 46. vie de Platon.)

d'Italie, ſituée ſur un cap, qui eſt vis-à-vis de la Sicile. On ne l'appelle pas Rezzo comme Ortélius (*v*) le prétend, mais Reggio.

(10) *Eudoxe de Cnide* étoit, ſelon Laerce, (*Liv. VIII.*) (*w*) fils d'Eſchinus. Il étoit ſavant en Aſtronomie, en Geométrie, en Médecine, & en Droit. Il avoit appris la Géométrie d'Architas, & la Médecine de Philiſtion de Sicile, comme dit Callimaque (*x*) dans ſes tables. Phocion (*y*) (*in ſucceſ.*) écrit qu'Eudoxe avoit été diſciple de Platon. A l'âge de vingt-trois ans il ſe ſentit une grande envie d'apprendre; il étoit trop pauvre pour ſe ſatisfaire; d'ailleurs il étoit jaloux (*z*) de la gloire des diſciples de Socrate. C'eſt pourquoi il paſſa de Cnide

(*v*) Article *Rhegium Julium.* Mais Ortélius cite Léandre pour ſon garant.

(*w*) Sect. 86. & ſuivantes; Vie d'Eudoxe.

(*x*) Stanley (Hiſt. Philoſ. Part. VIII. Article *Eudoxus*) cite auſſi Callimaque; & Laerce (Vie d'Eudoxe) Callimaque dans ſes Tables (ἐν τοῖς πίναξι dit Laerce).

(*y*) Stanley à l'endroit cité, dit Sotion; & Laerce Sotion dans ſes Succeſſions.

(*z*) Stanley & Laerce diſent; excité par la réputation des diſciples de Socrate.

qui est une des Cyclades, & qui étoit sa patrie, à Athenes, pour apprendre la Philosophie; après y être resté deux mois, il retourna chez lui. Ensuite ses amis lui fournirent de l'argent; il fit un voyage en Égypte avec le Médecin Chrysippe, muni de lettres de recommandation qu'Agésilaus lui avoit données pour Nectanabis. Par ces moyens il eut la liberté de s'entretenir avec les Prêtres Égyptiens, parmi lesquels il passa seize mois, & composa une histoire qui contenoit ce que ces Prêtres avoient fait les huit dernieres années (*a*). Ensuite il retourna à Athenes suivi de plusieurs disciples, & mourut âgé de cinquante-trois ans. Voyez Laerce (*Liv. VII.*)

(11) *Speusippe* étoit d'Athenes, né à Myrrhina qui appartenoit à la tribu Pandonienne. Son pere s'appelloit Eurymédon, sa mere Pothone; elle étoit sœur de Platon. Il fut élevé par son oncle Platon, & il épousa la fille de la niece de ce Philosophe qui avoit trente mi-

(*a*) C'est ainsi que dit Blount trompé par le traducteur latin de Laerce. Mais cet Auteur dit qu'Eudoxe composa l'Octaëreris, qui étoit un ouvrage de Mathématique. Voyez Censorinus de die natali Cap. 18.

nes de dot que Dénis lui avoit envoyées: Chio ajouta un talent à cette ſomme. Quand Dion alla à Athenes, Speuſippe, par le conſeil de ſon oncle Platon, lui tint conſtamment compagnie, pour l'adoucir & le diſtraire de ſa mauvaiſe humeur. A cauſe de cela Timon (*in Sillis*) (*b*) dit que Speuſippe étoit un plaiſant (*Plutarque vie de Dion*) (*c*). Speuſippe accompagna Platon dans ſon dernier voyage de Sicile, & ſe fit beaucoup aimer des citoyens de Syracuſe par ſa franchiſe. De retour à Athenes, il ſollicita Dion, qui y étoit en exil, à faire la guerre à Dénis. Cette guerre fut heureuſe, comme nous l'avons dit dans la vie de Dénis. Dion ſe rendit donc maître de la Sicile, & donna à Speuſippe la maiſon de campagne qu'il avoit achetée à Athenes en

(*b*) Cette citation ſe trouve dans Stanley (Hiſtor. Philoſ. Part. IV. Art. *Speuſippus* Cap. 1.) & dans Plutarque (Vie de Dion).

(*c*) Dion vivoit plus avec Speuſippe qu'avec les autres amis qu'il avoit à Athenes; parce que Platon ſouhaitoit „ d'adoucir le caractere de Dion par les entretiens agréa- „ bles & gais, que Speuſippe étoit en état de tenir. C'eſt „ pourquoi Timon dans les Silles l'appelle facétieux" (ou moqueur le mot Grec étant ſuſceptible des deux ſens.) Auſſi *Silli* ſignifie railleries, diſcours piquants &c.

récompense de son bon conseil. Platon mourut la premiere année de la cent huitieme Olympiade pendant que Théophile étoit Archonte. Speusippe succéda à Platon & suivit sa doctrine. Il fut à la tête de l'Académie pendant huit ans; alors devenu fort infirme & paralytique il la laissa à Xénocrate. Speusippe professa toujours la Philosophie de Platon. Théodore (*d*) affirme que ce Philosophe fut le premier à faire attention à la liaison que les parties des mathématiques (*e*) ont entr'elles, & au secours mutuel qu'elles se prêtent; comme Platon avoit fait par rapport aux parties de la Philosophie. Il soutenoit que l'esprit n'étoit pas la même chose que le *bon* ou l'*un*; mais qu'il étoit d'une nature particuliere. Contre la coutume de Platon, il se fit payer de ses disciples; car il suivoit bien les opinions de Platon, mais il n'imitoit pas sa modération, il étoit sévere, colérique & peu maître de ses passions. Une fois étant en colere, il jetta un chien dans

(*d*) Dans ses commentaires. Voyez Laerce Vie de Speusippe (Liv. IV. Sect. 1.)

(*e*) Laerce se sert du mot μαθήματα, qui peut signifier les sciences en général.

un puits. Il alla en Macédoine aux noces de Caſſandre pour ſe divertir (*Laerce* (*f*) & *Philoſtrate.*). Il aimoit beaucoup l'argent, comme Apollonius le dit ici, d'accord avec Laerce (*g*); en ſorte qu'il chanta en public pour de l'argent pluſieurs poëmes médiocres qu'il avoit compoſés. Dénis lui écrivit & le railla de ſes défauts, diſant, „ Platon ne prenoit „ point d'argent de ſes diſciples, pour „ vous il faut qu'ils vous en donnent bon „ gré malgré qu'ils en aient." Cette lettre ſe trouve dans Athenée (*Deipnoſph. Liv. XII. Chap.* 24.) (*h*). Timothée dit

(*f*) Liv. IV. Sect. 1.

(*g*) Au lieu cité.

(*h*) Le Livre XII. D'Athénée n'a que 13 chapitres. Au 12. il parle d'une lettre que Denis écrivit à Speuſippe, dans laquelle il lui reproche ſon avarice & ſa paſſion pour les plaiſirs; mais les termes que Blount rapporte, ni la lettre de Denis n'y ſont point. Athénée parle auſſi de Speuſippe, & de la lettre que lui écrivit Dénis au livre VII. chap. 5. Dans cette lettre Dénis reproche à Speuſippe „ ſon avarice „ & ſa paſſion pour les plaiſirs, l'argent qu'il avoit arraché „ à pluſieurs perſonnes, ſon amour pour la courtiſanne „ Laſthénée; & il ajoute: Pourquoi nous accuſez-vous „ d'avarice, vous qui n'avez jamais laiſſé échapper l'occa- „ ſion de gagner, quelque honteuſe qu'elle fût? Dans cette „ vue que n'avez-vous pas tenté? &c." Mais les mots que

que Speusippe étoit fort infirme, au point qu'il étoit obligé de se faire traîner de la maison à l'Académie, & de l'Académie à la maison dans une espece de chaise roulante (*i*). Enfin il mourut de chagrin, selon Laerce (*Liv. IV.*) (*k*), qui dans un autre endroit (*l*) citant Plutarque dans les vies de Lysandre & de Sylla, dit que Speusippe mourut de la maladie pédiculaire; mais ce passage ne se trouve pas dans Plutarque. Favorin (*Comment Liv. II.*) (*m*) dit qu'Aristote paya trois talents les écrits de Speusippe. Il avoit écrit plusieurs choses particuliérement sur la Philosophie, comme des commentaires & des dialogues, au sujet desquels voyez les vies de Stanley (*n*) tirées de Laerce, de Suidas, de Plutar-

Blount rapporte ici, se trouvent dans Laerce (Livre IV. Sect. 1. Vie de Speusippe.)

(*i*) Laerce dit la même chose Liv. IV. Sect. 3.

(*k*) Laerce dans la Sect. 3 dit que Speusippe dans un âge très-avancé, se donna volontairement la mort, poussé par la tristesse.

(*l*) Sect. 4.

(*m*) A ce qu'assure Laerce Liv. IV. à la fin de la vie de Speusippe.

(*n*) Histor. Philosophicæ Part. IV. Speusippe est le second Philosophe dont il est parlé dans cette partie.

que, d'Apulée, de Stobée, & d'Athenée. (*o*)

(12) *Noces de Caſſandre.* Ce Caſſandre fut Roi de Macédoine & fils d'Antipater. Préférant le bien public à l'avantage de ſa famille, Antipater laiſſa le royaume à Polyſperchon, & non à ſon fils Caſſandre, dont il connoiſſoit l'extravagance. Caſſandre fut fort irrité de cette diſpoſition, & réſolut de s'emparer de la Macédoine. Dans cette vue il conſpira avec Ptolomée Roi d'Égypte, avec Antigonus, & avec pluſieurs autres Capitaines, & fit tous les préparatifs néceſſaires pour faire la guerre par mer & par terre. Polyſperchon qui étoit un vieux ſoldat rusé, & qui avoit été Officier d'Alexandre, pour mieux garantir la Grece d'une révolte, abolit toutes les Oligarchies qui s'étoient formées dans chaque ville Grecque depuis le paſſage d'Alexandre en Aſie & rétablit l'ancienne liberté dans l'eſpérance d'empêcher les Grecs de s'attacher à Caſſandre. Ce

(*o*) Ici Blount donne une table, ou eſpece d'arbre chronologique, qui contient la ſucceſſion des Philoſophes. Nous l'omettons, parce qu'elle ne s'accorde pas avec le format de notre édition. D'ailleurs elle eſt peu néceſſaire, & ſe trouve en pluſieurs endroits.

dernier obtint d'Antigonus trente cinq vaiſſeaux, & ſix mille hommes, & ſe transporta par mer à Athenes; car il s'étoit rendu maître de cette ville & de ſon port par le moyen de Nicanor à qui il avoit fait prendre les devants. Polyſperchon marcha contre Caſſandre dans le deſſein de l'aſſiéger, mais les proviſions lui manquerent, & il fut contraint de lever le ſiege. Il laiſſa dans l'Attique ſon fils avec une partie de ſon armée, & conduiſit la plus grande partie de ſes forces contre Mégalopolis, la ſeule ville qui ſe fût attachée à Caſſandre. Polyſperchon eut le deſſous à Mégalopolis, & bientôt après les autres villes Grecques ſe déclarerent pour Caſſandre, qui après le malheur de Polyſperchon marcha en Macédoine, & y trouva pluſieurs amis bien diſpoſés en faveur du *Soleil levant*. L'année ſuivante Polyſperchon ſecouru par Éacide Roi des Moloſſes ramena Olympias avec Alexandre petit fils de cette Princeſſe & fils de Roxane. C'eſt pourquoi Eurydice femme du Roi Aridée prit les armes & demanda du ſecours à Caſſandre. Les Macédoniens reſpectant la Majeſté d'Olympias, abandonnerent Eurydice qui fut faite priſonniere avec

ſon mari. On mit à mort Aridée; enſuite Olympias envoya à Eurydice un poignard, une corde, & du poiſon afin qu'elle choiſit. Eurydice implora la vengeance des Dieux & ſe pendit avec ſa jarretiere. Quand ce fait arriva, Aridée avoit porté le titre de Roi ſix ans & quatre mois. Olympias fit auſſi mourir Nicanor frere de Caſſandre. Mais Caſſandre apprenant l'arrivée d'Olympias dans la Macédoine, quitta le Péloponneſe, marcha contr'elle, & corrompit les ſoldats d'Éacide & l'armée de Polyſperchon, qui étoient les ſeuls ſoutiens d'Olympias. Cette Princeſſe ſe réfugia à Pydna; Caſſandre l'aſſiégea, la prit, & la mit à mort; car elle réfuſa de demander la vie. Ainſi finit Olympias mere d'Alexandre, auquel elle ſurvécut huit ans. Enſuite Caſſandre fit ſécretement périr Roxane & Alexandre ſon fils. Polyſperchon pour ſe venger de Caſſandre, fit paroître Hercule fils d'Alexandre & de Barſine, jeune homme de quatorze ans qui avoit été élevé à Pergame. Caſſandre craignant l'affection que les Macédoniens avoient pour Hercule parce qu'il étoit du ſang d'Alexandre, épouſa par forme de contre-batterie Theſſalonice fille d'Olym-

pias & sœur d'Alexandre. Je pense que c'est à ces noces que Speusippe récita les vers dont Apollonius parle ici. Ensuite Cassandre s'engagea dans une autre guerre contre Antigonus, & peu de temps après il mourut d'hydropisie, ayant regné dix-neuf ans. Il laissa trois fils qu'il avoit eu de Thessalonice, c'est-à-dire, Philippe, Antipater, & Alexandre, qui firent une mauvaise fin. Voyez Justin (*p*), Diodore, Plutarque (*q*), & Laerce (*r*) (*Vie de Phocion*).

(13) *Les jeux Grecs.* Il y avoit en Grece quatre jeux ou spectacles principaux. Les jeux Olympiques étoient les plus brillants, suivoient les jeux Pythiques, les Istmiques étoient les troisiemes, & les Néméens les derniers. Mon dessein est de parler de chacun à part; je dois donc commencer par les jeux Olympiques,

(*p*) Le meurtre d'Olympias (Lib. XIV. Cap. 6.) La guerre contre Antigonus (Lib. XV. Cap. 1.). La destruction de la famille d'Alexandre (Lib. XV. Cap. 2. & seq.) La mauvaise fin de la famille de Cassandre (Lib. XVI. Cap. 2.).

(*q*) Dans la vie de Phocion.

(*r*) On sait bien que Laerce n'a point écrit la vie de Phocion.

phiques, puiſqu'ils tenoient le premier rang.

Hercule inſtitua les yeux Olympiques à l'honneur de Jupiter. On les célébroit une fois tous les cinq ans; ils commençoient le onze & finiſſoient le ſeize du premier mois. Une Olympiade renfermoit donc l'eſpace de cinq ans, & faiſoit époque dans la chronologie des Grecs, qui comptoient par Olympiades comme les Latins par luſtres, & nous par années. La premiere Olympiade coincide avec l'an du Monde 3174 (*s*). Les Grecs au lieu de dire vingt-ſix ans après cette époque, diſoient la premiere année de la ſixieme Olympiade &c. Ces jeux tiroient leur nom d'Olympie, ville de l'Élide, près de laquelle on les célébroit. Ils ſervoient à accoutumer la jeuneſſe Grecque à l'activité. Car une partie de ceux qui ſe rendoient en foule à ces aſſemblées, y alloit pour voir, & le reſte pour diſputer la victoire.

Voici ce qu'on dit de l'origine de cette inſtitution. Hercule (*t*) revenu du

(*s*) D'autres diſent l'an de la Création 3208.

(*t*) Il auroit fallu dire „ cet Hercule qui étoit un des „ Dactyles idées, ou des Curetes, & qui avoit eu ſoin de

mont Ida à Élide avec ſes quatre jeunes freres, Pœnéus, Ida, Jaſius & Épimede, leur propoſa de courir pour s'amuſer, à condition que le vainqueur ſeroit couronné d'olivier. Hercule vainquit & fut couronné. Comme ils étoient au nombre de cinq freres, Hercule en prit occaſion d'ordonner que tous les cinq ans on répéteroit ce jeu à l'honneur de Jupiter. Le vainqueur, ſuivant ce qui s'étoit pratiqué la premiere fois, recevoit une couronne d'olivier; ce qui donna lieu à Ariſtophane (*dans le Plutus*) (*u*) de ſe moquer de la pauvreté de Jupiter, qui n'étoit pas en état de donner une couronne d'or. Quelques Auteurs diſent que Jupiter inſtitua lui-même ces jeux à l'occaſion de la victoire qu'il avoit remportée ſur les Titans, & qu'Apollon dévança Mercure. Selon Euſebe (*v*) le

„ Jupiter enfant, étant allé d'Ida en Crete &c." (Cœl. Rhod. Lect. antiq. Lib. XIII. Cap. 17.)

(*u*) Acte II. Scen. 5. v. 98-101. C'eſt la Pauvreté qui dit céla.

(*v*) Dans ſes Chroniques, an 1241. Euſebe dit que le vainqueur dans les combats gymniques de la premiere Olympiade fut Chorebe d'Elide & dans la Prépar. Evangel. Liv. X. Chap. 3., que dans le Stade Olympique ce fut Corylus d'Argos.

premier vainqueur fut Corylus d'Arcadie: mais Pline (*w*) & Isacius assurent qu'Hercule fils d'Alcmene, & non l'Hercule dont nous venons de parler, fut le premier fondateur & vainqueur de ces jeux. Nous voyons par une épigramme de Simonides (*x*) que les principaux exercices usités dans les jeux Olympiques étoient le saut, le pugilat, la course, & la lutte. Cependant il y en avoit d'autres, comme la course des chars, la dispute entre les Poëtes, les Rhéteurs, les Musiciens, & les Philosophes. C'étoit aussi la coutume de saisir ces occasions pour déclarer la guerre ou la paix. Voyez davantage à ce sujet dans Cœlius Rhodiginus (*y*), dans la Mythologie de Noël le Comte (*z*), dans Polydore Vir-

(*w*) Histor. natur Lib. VII. Cap. 56. Mais ici Pline ne s'explique pas; il dit seulement, *instituit* —— *Hercules Olympiæ athleticam.* „ Hercule institua à Olympie les jeux „ d'Athletes."

(*x*) Je trouve dans l'Anthologie (Chap. I. Epigr. 8.) cette épigrame de Simonide „ Diophon fils de Philon, a „ remporté la victoire dans les jeux Isthmiques & dans les „ Pythiques, au saut, à la course, au disque, au javelot, „ à la lutte."

(*y*) Lect. antiq. Lib. XIII. Cap. 17.

(*z*) Mythol. Lib. V. Cap. 1. pour les jeux Olympiques,

gile (*a*), & dans tous les Poëtes & Historiens Grecs.

La ſeconde ſorte de jeux étoient les Pythiques, ainſi nommés de Pythion, ville de la Macédoine. Ils étoient conſacrés à Apollon en mémoire de l'inſigne victoire qu'il avoit remportée ſur l'énorme ſerpent Python, que Junon avoit envoyé pour perſécuter Latone, mere d'Apollon. Voilà la fable: Strabon, (*Liv. VI*) (*b*), dit que ce Python étoit un homme ſanguinaire & ſcélérat, ennemi de Latone, & appellé Draco. Le vainqueur de ces jeux étoit couronné de laurier, comme on le voit dans Lucien. Ovide dit (*Métam. Lib. I.*) (*c*).

Cap. 2. pour les Pythiques; Cap. 3. pour les Néméens; & Cap. 4. pour les Iſthmiques.

(*a*) De invent. rer. Lib. II. Cap. 13.

(*b*) Il eſt vrai qu'on lit cela dans Strabon (Liv. IX., non VI.; article Phocide); mais Strabon ne dit point que ce Python ſurnommé Dragon fût ennemi de Latone. De plus Strabon parle de cette hiſtoire, comme rapportée par Ephore; & il la réfute, quoique il regarde Ephore comme un très-bon Auteur.

(*c*) *His juvenum quicumque manu, pedibuſve, rotave,*
Vicerat, eſculeæ capiebat frondis honorem.
Nondum laurus erat ——

v. 417-419.

Celui que ſa vigueur, ou ſa courſe légere
Ou l'adreſſe à guider un char dans la carriere,
Diſtinguoit de la foule & déclaroit vainqueur,
De chêne couronné marchoit avec honneur.
Le laurier triomphal n'exiſtoit pas encore.

Au commencement on faiſoit la couronne de quelqu'autre arbre; dans la ſuite on ſe ſervit du laurier, arbre dédié à Apollon. Selon Pauſanias (*dans les Corinth*) (*d*) ces jeux furent inſtitués par Diomede en reconnoiſſance d'avoir échappé le naufrage en revenant de Troie (*e*). On les célébroit une fois par an au commencement du Printemps, comme dit

(*d*) Chap. 23. un peu après le commencement. Le même Auteur dans les Phociques (Chap. 6. vers la fin) rapporte comme un bruit populaire qu'Apollon avoit percé à coups de fleches près de Delos un habitant de ces contrées, qui y avoit pourri; & qu'à cauſe de cela la ville de Delos fut auſſi nommée Pytho; car πύθομαι & πυθω ſignifient le premier, je pourris, & le ſecond je fais pourrir.

(*e*) Et ſelon Strabon (Géogr. Liv. IX. article Phocide), ils furent inſtitués par les Delphiens après la guerre de Criſſa; & ſous Euryloque les Amphictyons ajouterent au combat des joueurs de Cithare, qui au commencement étoit le ſeul uſité, celui des joueurs de flûte, celui de la courſe à cheval, & les jeux gymniques, donnant au vainqueur une couronne, & nommerent ces jeux *Pythiques.*

Dionysius (*de la situation du monde*) (*f*) „ ils se mirent à danser en réjouissance „ de la victoire remportée lorsque le „ charmant Printemps commence & que „ le Rossignol bâtit son nid sur les ar- „ bres." Ces jeux étoient sur-tout fréquentés par les habitants des Cyclades & des autres îles près de Délos. La Prêtresse d'Apollon s'appelloit aussi Pythie.

Les troisiemes jeux des Grecs étoient les Isthmiques, célébrés tous les cinq ans (*g*) dans l'Isthme de Corinthe qui leur donna le nom. Ils furent institués par Théséé (*h*) à l'honneur de Neptune, comme l'atteste Plutarque (*i*) (*Vie de Théséé.*) Quelques Auteurs prétendent que ces jeux furent institués à l'honneur de Palémon Dieu des ports. Je trouve que les deux opinions peuvent être vraies,

(*f*) Vers 528.

(*g*) Pindare dit expressément qu'on les donnoit tous les trois ans. Pline & Solin parlent comme notre Auteur.

(*h*) Ils furent institués par Sisiphe, & rétablis par Thesée.

(*i*) „ Il fut le premier à établir des jeux à l'imitation „ d'Hercule, ambitionnant que les Grecs à son honneur „ célébrassent les jeux Isthmiques consacrés à Neptune, „ comme ils célébroient en mémoire d'Hercule les jeux Olympiques consacrés à Jupiter."

d'autant que les noms de Neptune & de Palémon ſont quelquefois ſynonymes chez les Poëtes Grecs. Quoiqu'il en ſoit, ils étoient tous deux des Dieux marins; Neptune étoit le Dieu de toute la mer, & Palémon des ports, des havres, & des rivages. Le vainqueur dans ces Jeux étoit couronné de Pin.

Les quatriemes jeux de la Grece étoient les Néméens, qui tiroient leur nom de la forêt de Némée. Ils étoient célébrés par les Argiens à l'honneur d'Hercule qui dans cette forêt avoit vaillamment terraſſé un Lion, dont enſuite il porta la peau. D'autres diſent que les jeux Néméens furent inſtitués en mémoire d'Archemore fils de Lycurgue.

Outre ces quatre jeux principaux, les Grecs avoient des jeux & des récréations particulieres, comme la Pyrrhique, danſe inventée dans la Crete par un Prêtre de Cybele nommé Pyrrhus. Elle ſervoit à préparer à la guerre la jeuneſſe qui danſoit armée & à cheval. Les Grecs avoient de plus les jeux Gymniques inventés par Lycaon, les jeux funebres par Araſte, la lutte par Mercure; les dés, les tables, la paume, & les cartes que les Lydiens inventerent, non pas pour s'amuſer ou

pour gagner, mais pour le bien de la République. Car dans un temps de famine ils contentoient leur appétit en mangeant de deux jours l'un, & paſſant les jours de jeûne dans des divertiſſements ſédentaires. Le jeu des échecs fut inventé l'an du monde 3635 par un Politique nommé Xerxès, qui voulut faire voir par ce jeu combien un Tyran ou un Magiſtrat eſt foible ſans le ſecours de ſes ſujets. Les Grecs faiſoient uſage du disque, qui étoit de fer ou de bronze & fort peſant. Celui qui le lançoit plus haut ou plus loin, remportoit le prix. Dans la lutte deux hommes ſe joignoient, & celui qui terraſſoit l'autre, étoit vainqueur. Dans le pugilat les combattants, nommés *Pugiles*, mettoient autour de leurs mains de fortes bandes de cuir de bœuf, qu'on appelloit ceſtes. Ces jeux étoient appellés Gymniques, parce que ceux qui les pratiquoient, étoient nuds. Le lieu où les Grecs s'exerçoient à ces jeux d'adreſſe, s'appelloit Paleſtre; les maîtres qui les montroient, étoient nommés Gymnaſtes. Alors il y eut dans la Grece des Athletes, comme Apollonius les appelle ici, ou des combattants d'une force incroyable; par exemple Milon de

de Crotone & Polydamas. Milon porta un taureau l'eſpace d'un ſtade, & après le tua d'un coup de poing. Polydamas avec ſes mains nues étrangla un Lion ſur le mont Olympe. Ces jeux & ces exercices des jeunes Grecs les rendoient ſi bons ſoldats, qu'une poignée de monde défaiſoit les Perſes par millions. On ne faiſoit pas cas de ces jeux ſeulement comme utiles pour la guerre, & ſervant à divertir le peuple; mais auſſi comme deſtinés à honorer les Dieux, dont on célébroit les fêtes avec ces jeux. Ainſi Homere raconte comme les anciens Grecs s'exerçoient dans les temples à pluſieurs beaux jeux, quand il parle de ceux qui manioient les dés devant les autels de Minerve. Voyez à ce ſujet Pancirolle, Cœlius Rhodiginus (*k*), & Gautruche.

(14) *Olynthe*, ville de la Macédoine, qui garde encore ſon nom.

(*k*) Lection Antiq. Lib. XI. Cap. 24.; & Lib. XII. Cap. 17.



CHAPITRE XXXVI.

Graces qu'Apollonius demande.

CEPENDANT un Eunuque arriva & invita Apollonius à l'audience du Roi : Apollonius répondit, j'irai après avoir convenablement terminé ce qui regarde les Dieux. Ayant donc achevé ses prieres & ses sacrifices, il se mit en chemin attirant les regards de tout le monde par son extérieur vénérable. Lorsqu'il entra, le Roi lui dit, je t'accorde dix graces comme à un homme supérieur à tous ceux qui nous sont venus de la Grece. Apollonius répondit, je ne les refuse pas toutes; mais il y en a une que je souhaite plus que mille autres. Ensuite il plaida la cause des Érétriens &, commençant par Datis, il exposa toutes leurs calamités. Il continua, je vous prie de ne pas souffrir que ces malheureux soient chassés de leur pays & de leur colline; permettez qu'ils habitent le morceau de terre, que Darius leur a donné. Car il seroit bien fâcheux qu'après avoir été chassés de leur patrie, ils ne pussent pas jouir des biens qu'ils ont

reçus en échange. Le Roi jetant ſur Apollonius un regard favorable dit: les Érétriens ont été juſqu'à hier mes ennemis & ennemis de mes ancêtres: ils nous ont attaqués (1); & on les a négligés pour détruire entiérement cette Nation. Mais à l'avenir je les regarderai comme mes amis, & je leur donnerai pour Satrape un homme de bien qui regle leurs affaires. Mais pourquoi n'acceptez-vous pas les autres neuf graces? Parce que, répondit Apollonius, je ne me ſuis pas encore fait des amis ici. N'avez-vous, dit le Roi, beſoin de rien pour vous même? Oui, dit Apollonius, de pain & de mets non ſanglants pour me régaler ſplendidement.

CHAPITRE XXXVII.

Un Eunuque eſt ſurpris avec une concubine du Roi.

PENDANT ces Diſcours, le palais retentit des cris des Eunuques & des femmes; car on avoit ſurpris en flagrant délit un Eunuque avec une des concubines (2)

du Roi. On le traînoit par les cheveux autour de l'appartement des femmes, comme on le pratiquoit à l'égard des esclaves du Roi. Alors le plus ancien des Eunuques dit que s'étant apperçu depuis longtemps de l'amour que celui-ci avoit pour cette femme, il lui avoit défendu de s'entretenir avec elle, de lui toucher le cou ou la main, & lui avoit ordonné de s'abstenir de la parer en lui laissant la liberté de parer les autres; & que pourtant il l'avoit surpris avec elle. A ce récit Apollonius jeta sur Damis un coup d'œil qui disoit, voilà la preuve de ce que j'ai soutenu. Le Roi se tourna vers ceux qui étoient autour de lui, & dit, il ne conviendroit pas qu'en la présence d'Appollonius nous fussions juges en matiere de chasteté; cela le regarde. Quelle peine jugez vous donc, Apollonius, que cet Eunuque a méritée? Quelle autre que celle de vivre? répondit Apollonius, contre l'attente de tout le monde. Le Roi rougit & dit, ne croyez-vous pas digne de plusieurs morts un homme qui a ôsé souiller mon lit? Apollonius répondit, j'ai eu dessein, non de lui pardonner, mais de le punir d'une maniere sensible. Car, s'il vit sans pouvoir se satisfaire, il ne pren-

dra aucun plaisir aux repas, ni à ces spectacles qui vous amusent & qui amusent vos amis: le cœur lui battra souvent & l'éveillera en sursaut comme il arrive, dit-on, à ceux qui aiment. Voyez donc quelle affliction le consumera & quelle douleur déchirera son cœur. S'il n'aime pas trop la vie, il vous priera de le faire mettre à mort, ou (3) il se tuera lui-même, déplorant de n'avoir pas été assez heureux pour mourir aujourd'hui. Voilà donc la réponse aussi douce que prudente que fit Apollonius. Le Roi s'y conforma, & donna la vie à l'Eunuque.

CHAPITRE XXXVIII.

Apollonius s'entretient avec le Roi.

UNE fois le Roi voulut aller à la chasse dans un parc qui renfermoit des lions, des ours, & des pantheres; il invita Apollonius à chasser avec lui. Apollonius répliqua, avez-vous oublié que je n'ai pas voulu être présent à vos sacrifices? D'ailleurs il ne me paroît guere agréable de tendre des embuches à des animaux

maltraités & réduits à une ſorte d'eſclavage qui eſt contraire à leur nature.

Une autre fois que le Roi demanda à Apollonius comment il devoit s'y prendre pour regner avec ſûreté; ce Philoſophe répondit: honorez beaucoup de monde, & ne vous fiez qu'à un petit nombre de perſonnes.

Une autre fois le Préſident de Syrie envoya une ambaſſade au Roi au ſujet, je penſe, de deux villages qui étoient, près de la ville de Zeugma, diſant que ces villages avoient autrefois appartenus à Antiochus & à Seleucus; qu'ils étoient actuellement ſous la domination du Roi, quoique de droit ils appartinſſent aux Romains: que les Arabes & les Arméniens n'inſultoient pas ces villages; que cependant le Roi étant allé beaucoup au delà de ſes limites, épuiſoit ces villages, comme s'ils étoient à lui, & non aux Romains. Le Roi fit un peu éloigner les Ambaſſadeurs, & dit, ô Apollonius, les Rois que les Ambaſſadeurs viennent de nommer, ont accordé ces villages à mes ancêtres pour l'entretien des bêtes ſauvages que nous prenons & que nous leur envoyons au delà de l'Euphrate. A préſent ces gens, comme s'ils avoient oublié ces choſes, ſon-

gent à des innovations injuſtes. Que penſez-vous de cette Ambaſſade? J'y trouve, dit Apollonius, de la modération & de la juſtice, puiſque pouvant retenir, même malgré vous, ce qui eſt dans leurs états, ils aiment mieux le tenir de votre bonne grace. Il ajouta qu'à cauſe des deux villages, moins conſidérables que quelques-uns de ceux que poſſédent de ſimples particuliers, il ne falloit pas entrer avec les Romains dans une guerre qu'il ne convient pas de faire même pour des ſujets importants.

Pendant que le Roi étoit malade, Apollonius à pluſieurs repriſes tint des diſcours ſi ſublimes au ſujet de l'ame, que le Roi reprit courage, & dit qu'Apollonius lui avoit enſeigné à mépriſer le trône, & même la mort (4).

ECLAIRCISSEMENTS

ſur les Chap. XXXVI, XXXVII & XXXVIII.

(1) *Nous ont attaqués.* L'homme n'eſt que l'amour propre incarné, paîtri d'attachement pour la vie & d'appréhenſion pour la mort. En effet ces ſentiments ſont

pour l'homme ce que les deux anſes ſont pour un pot: l'amour tient l'une, & la crainte tient l'autre. L'amour eſt plus beau; mais la crainte eſt plus ſûre & plus efficace. Delà vient que Pallas, qui eſt la Déeſſe de la ſageſſe, eſt toujours repréſentée ſous les armes, & que l'inſcription que nous mettons ſur notre groſſe Artillerie, eſt *derniere raiſon des Rois* (*l*). Ce qui veut dire; lorſque pour porter les peuples à la ſoumiſſion & à l'obéiſſance, on a vainement eſſayé la force des arguments tirés de la conſcience & des loix, reſte le tonnant & meurtrier canon, qui eſt la derniere & la plus forte raiſon; car ſi l'amour propre eſt ſourd aux autres, il ne l'eſt point à la voix de la mort qui eſt le Roi des épouvantements. Auſſi les Souverains pour peindre leur caractere dans leurs armoiries, choiſiſſent ordinairement des oiſeaux de proie ou des animaux féroces, comme les Aigles de Rome, les Lions d'Angleterre &c.: le ſeul Roi de France a choiſi les fleurs de lis pour effacer la gloire de Salomon. Les Anciens pour peindre la meilleure éducation d'un Prince, diſent qu'Achille a été élevé par le

(*l*) *Ratio ultima Regum.* Blount.

Centaure Chiron, qui étoit moitié homme & moitié bête, & même fort ſauvage. Le Chameau eſt grand & fort ; cependant, parce qu'il eſt doux & paiſible, il eſt mené par un enfant & porte de lourds fardeaux ; le Léopard, petit mais méchant, ſe défend de cet eſclavage par ſa propre férocité. Pourquoi nous autres ſujets de l'Angleterre jouiſſons-nous de la liberté & de la propriété, dont nos voiſins ſont privés? Parce que heureuſement nous ſommes d'un mauvais naturel. Quand on a dit que le Roi d'Angleterre étoit le Roi des Diables (*m*), on a parlé par jalouſie de ce que ſes ſujets étoient des hommes non des lâches, des Léopards non des Chameaux. Pareillement ſi un Prince eſt doux & pacifique, ſes voiſins l'oppriment & ſes ſujets ſe révoltent; car ſi les hommes vivent long-temps en paix, ce n'eſt que par crainte (*n*). La guerre publique ou particuliere eſt preſque la ſeule choſe qui gouverne le genre humain. Le voleur vous mettant ſubitement le piſtolet ſur la poitrine, vous ordonne de lui donner la bourſe, les be-

(*m*) *Rex diabolorum.* Blount.

(*n*) *Metu non moribus.* Blount.

foins affiegent le pauvre & le forcent aux travaux les plus durs: les ames vulgaires font fouvent contraintes à quitter le libertinage par la guerre continuelle que leur font les Prédicateurs avec leurs armes fpirituelles de feu & de foufre. Toutes les créatures fe foutiennent en fe faifant réciproquement la guerre; celles-ci attaquent les animaux, celles-là les plantes, & les plantes attaquent la terre & l'eau. *La Lionne fuit le Loup; le Loup fuit la Chevre, & la Chevre fuit le Cityfe fleuri* (*o*).

Parlons de l'antiquité & de l'origine de la guerre. Elle fut imaginée par Mars, felon Diodore (*p*), & par Pallas, felon Cicéron (*q*). On lit dans Jofeph (*r*) que Tubalcain exerça la chevalerie avant

(*o*) *Torva Leæna Lupum fequitur, Lupus ipfe Capellam,*
Florentem cityfum fequitur lafciva Capella.
Virg. Eclog, II. v. 63. 64.

(*p*) Diodore (Bibl. Hift. Liv. V. pag. 235. Ed. d'Etienne) dit que Mars trouva la maniere de fabriquer les armes, de donner au foldat des armes offenfives & défenfives, & les dreffa à fe battre en bataille rangée.

(*q*) Je ne fai pas où.

(*r*) Jofeph (Antiq. Judaiq. Lib. I. Cap. 3.) dit que Thobel, fils de Lamech, qui étoit extrêmement fort, fe diftingua dans le militaire.

le déluge. Trogue prétend que Ninus, mari de Sémiramis fut le premier Roi qui fit la guerre à ſes voiſins (*s*). Quoiqu'il en ſoit, ſi l'on étudie la nature de l'homme, l'on trouvera que le genre humain a toujours été en état de guerre depuis ſon commencement: & ſi déſobéir, être diſpoſé à offenſer, & offenſer, c'eſt être en guerre, Adam étoit dans l'état de guerre avant ſa chûte, en déſirant de violer les commandements de Dieu. L'envie de pécher, précéda le péché même, & Adam ceſſa d'être tout à fait innocent avant d'avoir mangé le fruit défendu. Car Hobbès remarque très-bien (*Leviat. Part. I. Cap.* 13.) que la guerre ne ſe borne pas ſeulement à la bataille, au combat actuel; mais qu'elle dure autant que dure la volonté ſuffiſamment connue de ſe battre. C'eſt pourquoi l'on doit conſidérer le temps autant par rapport à la guerre que par rapport aux ſaiſons. Comme le temps pluvieux ne conſiſte pas en une ou deux ondées de pluie, mais dans une diſpoſition de pluſieurs jours; de même la guerre ne conſiſte pas dans une bataille actuelle, mais dans la diſpoſition connue à ſe battre; & ne ceſſe

(*s*) Juſtin. Hiſt. Lib. I. Cap. 1.

que lorſqu'on eſt aſſuré du contraire. Dans ce ſens il eſt évident que la guerre d'homme à homme tire ſon origine de la nature. Car la nature a fait tous les hommes égaux pour ce qui regarde les facultés du corps & de l'eſprit, du moins dans leur opinion: cette égalité produit l'égalité d'eſpérance de parvenir à ſon but. Si donc deux hommes déſirent la même choſe, & ne peuvent pas en jouir tous deux, ils deviennent ennemis; & pour avoir ce qu'ils ſouhaitent, il travaillent à ſe détruire ou à ſe ſubjuguer mutuellement. De là naît la défiance, & de la défiance la guerre. De même, chacun prétend que ſon compagnon l'eſtime autant qu'il s'eſtime lui-même; & au moindre ſigne de mépris ou de peu d'eſtime, celui qui ſe croit offenſé, travaille à ſe faire eſtimer par la victoire; il travailleroit à détruire l'offenſeur, s'il n'étoit pas retenu par un pouvoir plus grand. Il ſuit de cette guerre de chacun contre tous, qu'il n'y a rien d'injuſte. Les notions de droit & de tort, de juſtice & d'injuſtice n'ont pas lieu ici. Où il n'y a pas un ſouverain commun, il n'y a point de loix; & où il n'y a point de loix, il n'y a point d'injuſtice. Dans la guerre la force & la

ruſe ſont deux vertus cardinales. La justice & l'injuſtice ne ſont ni facultés du corps ni facultés de l'eſprit. Si elles l'étoient, elles exiſteroient chez un homme ſeul & unique, comme ſes ſens & ſes paſſions. Ce ſont des qualités de l'homme en Société, non de l'homme iſolé & ſolitaire. Une ſeconde conſéquence de cet état de guerre, eſt qu'il n'y a ni propriété ni poſſeſſion, ni *mien* ni *tien*; mais chacun a ce qu'il a, pour autant de temps qu'il peut le garder. Si je ne me trompe, Horace, preſque dans les mêmes vues qu'avoit Hobbès, nous donne une belle deſcription de cet état de guerre dans ces vers (*Sat.* 3. *du Liv. I.*)

A peine, en ſe traînant, étoient ſortis de terre
Les hommes, vil troupeau, qu'ils ſe firent la guerre,
Pour du gland, pour un antre, objet de tous leurs ſoins,
A ſe battre employant leurs ongles, & leurs poings,
Les bâtons, & les traits que leur montra l'uſage.
Enfin l'on s'aviſa d'inventer le langage:
Depuis lors l'on s'abſtint de ces cruels exploits;
On éleva des forts, on preſcrivit des loix;
On défendit le vol, le meurtre, & l'adultere.
Car, parmi les beautés, Hélene la premiere
Ne fut pas de combats la honteuſe raiſon;
Mais une mort obſcure envoya chez Pluton
Ceux qui ſe ſaiſiſſoient, à la mode des bêtes,

Des femmes qu'ils trouvoient, & cédoient leurs conquêtes
Au rival plus robuste; ainsi dans les troupeaux,
Le plus fort se défait des plus foibles taureaux (*t*).

Les Passions qui portent les hommes à la paix, sont la crainte de la mort, le desir des commodités & des agréments de la vie, & l'espérance de se les procurer par industrie. Voilà la source des armes, des loix, des Magistrats, & du gouvernement civil qui sont plus nécessaires aux hommes qu'aux autres animaux, parce que les hommes sont les plus rapaces, les plus fausses, & les plus perfides de toutes les créatures.

L'homme seul, quelle horreur! à son semblable est traître:
L'on voit les animaux d'animaux se repaître;

(*t*) *Cum prorepserunt primis animalia terris,*
Mutum & turpe pecus, glandem atque cubilia propter,
Unguibus & pugnis, dein fustibus, atque ita porro
Pugnabant armis, quæ post fabricaverat usus;
Donec verba, quibus voces sensusque notarent,
Nominaque invenere; dehinc absistere bello,
Oppida cœperunt munire, & ponere leges,
Neu quis, fur esset, neu latro, neu quis adulter:
Nam fuit ante Helenam cunnus teterrima belli
Causa; sed ignotis perierunt mortibus illi,
Quos Venerem incertam rapientes, more ferarum;
Viribus editior cædebat, ut in grege taurus.
v. 99. 110.

La faim de l'un apporte à l'autre le trépas;
Mais l'homme détruit l'homme, & n'en profite pas.
L'animal fait valoir pour son propre avantage,
Les griffes & les dents qu'il reçut en partage;
Et l'homme en souriant, avec un front serein
A l'homme humainement plonge un fer dans le sein.
C'est sans nécessité qu'il cause des allarmes;
Il aime à voir son frere inondé de ses larmes.
Tout ce qui de la brute irrite la fureur,
C'est l'amour ou la faim; pour l'homme c'est la peur.
Toute arme est son effroi; mais il s'arme par crainte
En sortant d'une peur, de l'autre il sent l'atteinte:
C'est à la peur qu'il doit tout acte vertueux,
Son honneur si vanté, son renom si coûteux,
Le desir du pouvoir, dont il est l'humble esclave,
Pour lequel seulement le lâche ose être brave;
But de tous ses projets, qui le rend doux, poli,
Et pour lequel, mettant ses vices en oubli,
L'homme traîne une triste & fatigante vie,
Sous le joug d'une basse & sombre hypocrisie.
Vastes & beaux desseins, pouvoir, sagesse, honneur.
Et courage, & vertus, il doit tout à la peur:
C'est pour sa sûreté qu'il souffre & qu'il travaille;
C'est elle qu'il poursuit, même dans la bataille;
C'est pour sa sûreté qu'il cherche le renom;
Tout homme, s'il l'osoit, seroit lâche & poltron (*u*).

Satyre contre l'Homme.

(*u*) „ Birds feed on Birds, Beasts on each other prey;
„ But savage man alone does man betray;
„ Prest by necessity they kill for food,
„ Man undoes man, to do himself no good,

Hobbès continue; celui qui n'a pas bien pesé toutes ces choses, trouvera peut-

„ With teeth and claws by Nature arm'd they hunt
„ Nature's allowance, to fupply their want:
„ But man with fmiles, embraces, friendship, praife,
„ Moft humanely his fellow's life betrays;
„ With voluntary pains works his diftrefs,
„ Not through neceffity but wantonnefs.
„ For hunger or for love they fight and tear;
„ Whilft wretched man is ftill in arms for fear:
„ For fear he arms, and is of arms afraid,
„ By fear to fear fucceffively betray'd.
„ Bafe fear the fource whence his beft actions came,
„ His boafted honour, and his dear-bought fame.
„ That luft of power to which he's fuch a flave,
„ And for the which alone he dares be brave;
„ To which his various projects are defign'd,
„ That make him generous, affable, and kind:
„ For which he takes fuch pains to be thougt wife,
„ And fcrews his actions in a forc'd difguife;
„ Leading a tedious life in mifery,
„ Under laborious mean Hypocrifie.
„ Look to the bottom of this vaft defign,
„ Wherein man's wifdom, power, and glory join;
„ The good he acts, the ill he does endure,
„ Tis all from fear to make himfelf fecure:
„ Merely for fafety after fame we thirft;
„ For all men would be cowards if they durft.

Satyr againft Man.

peut-être fort étrange que la Nature ait fait les hommes inſociables & portés à s'attaquer & à ſe détruire mutuellement. Ne ſe fiant pas aux conſéquences que nous venons de tirer de nos paſſions, il ſouhaitera de voir ma propoſition confirmée par l'expérience. Qu'il conſidere donc en lui-même qu'elle opinion il a de ſes ſemblables lorſqu'il voyage armé ; ce qu'il penſe de ſes concitoyens lorſqu'il ferme les portes de ſa maiſon ; & quelle idée il ſe forme de ſes domeſtiques & de ſes enfants lorſqu'il ſerre ſes coffres ? Ne fait-il pas par ſes actions au genre humain les reproches que je lui fais par mes paroles ? Les loix civiles qui puniſſent le meurtre dans ce monde, & les loix ſacrées qui le défendent ſous peine de damnation dans l'autre, prouvent aſſez que les hommes ſont naturellement portés à la rapine & à la fraude. Ils ſouhaitent que ceux qui les gouvernent, les gouvernent au meilleur marché poſſible ; ils ne ſe font point de peine de changer ſouvent de maîtres, pourvu ſeulement qu'ils y gagnent deux ſols par livre. Ainſi nous voyons que les ſimples ſoldats ſe battent pour celui qui les paye le mieux, & que ſans conſidérer la juſtice de la

caufe, ils ne font attention qu'à leur intérêt, & pour quelques miférables pieces de monnoie, ils maffacrent ceux qui ne leur ont jamais fait de tort; & à la voix d'un maître ambitieux & débauché, ils s'acharnent contre leurs femblables, comme les mâtins contre l'ours. Ils ne fongent point que celui qui a moins à perdre, rifque moins: ils n'imitent pas ce favetier fort fage qui refufa de chommer avec les autres un jour de fête ordonnée à caufe d'une victoire que fon Prince avoit remportée; & qui répondit à ceux qui lui demandoient raifon de fa conduite: ci-devant j'étois favetier; cette victoire ne change pas mon état; qu'elle aille comme elle voudra; je fuis fûr que les deux partis ont befoin d'hommes de mon métier. Ceci peut fuffire pour montrer la mauvaife condition dans laquelle la pure nature nous a placés.

(2) *Les concubines du Roi.* Les Princes orientaux, anciens & modernes, ont toujours eu leur ferrail plein de concubines. Cependant les uns ont été plus adonnés aux femmes que les autres; & leurs affaires s'en font reffenties. Le Monarque qui d'une main careffe fes maîtreffes & manie l'épée de l'autre, peut

ſe ſoutenir heureuſement; mais celui qui, comme Sardanapale, tient les deux mains ſur le honteux objet de ſa paſſion, & abandonne l'epée pour un rouet & pour une maîtreſſe, ne peut que périr infailliblement. Le commandement, comme Cyrus le dit fort bien, ne convient pas à proprement parler, à un homme de cette eſpece, qui n'en eſt pas plus digne que ceux à qui il commande. Quand une femme gouverne un Souverain, elle porte, non ſeulement les culottes, mais la couronne. Elle tient entre ſes mains la paix & la guerre; les Ambaſſadeurs s'adreſſent à elle ſeule; c'eſt à elle qu'on a recours pour des dettes, pour des emplois, pour des avancements, ſoit dans l'égliſe ſoit dans l'état; elle ſeule peut faire la Donna Olympia, & réveler aux étrangers les réſolutions les plus ſecretes en dérobant les papiers d'état, ou ſcandaliſer l'égliſe & tout le pays en donnant les charges de confiance à des hommes qui n'ont que des mauvais principes. Il en eſt des Princes comme des particuliers; les dépenſes que de ſemblables femmes occaſionnent, ruinent les uns & les autres. Le particulier peut ſe réduire à la beſace en payant cent livres ce qui

ne vaut qu'un ſol : & le Souverain, augmentant ſes dépenſes à proportion, peut tellement accroître les impôts, que les ſujets opprimés ſe révoltent, & que le Prince ſoit hors d'état de tenir tête à ſes ennemis, tant du dehors que du dedans. Salomon avoit bien raiſon de dire que les femmes réduiſent l'homme à la beſace; puiſqu'une Cléopatre peut avaler ſix cens mille ſeſterces d'un ſeul coup, comme ſi la perle orientale la plus précieuſe étoit ſeule capable d'étancher ſa ſoif.

Celle qui coûte en tout une livre, au plus deux,
Eſt la maîtreſſe que je veux (*v*).

Martial.

Les Orientaux ſont ſi adonnés à ce vice, que la choſe paroîtroit incroyable, ſi elle n'étoit pas prouvée par l'expérience journaliere. Sultan Achmet qui vivoit l'an de notre Seigneur 1613, avoit trois mille concubines & filles deſtinées à ſes plaiſirs. (*Voyages de Purchas pag.* 290.) (*w*). Dans ces pays-là les épouſes ne ſe choquent point de ce qu'on

(*v*) *Hanc volo, quam redimit totam denarius alter.*

(*w*) L'Auteur devoit ajouter, du Tome III. Et même cette particularité ſe trouve à la ligne 9 de la pag. 291.

leur donne des rivales; la coutume, qui a effacé la honte, a aussi éteint la colere. „ En la Bible Lea, Rachel, Sara, & les „ femmes de Jacob, fournirent leurs ser- „ vantes à leurs maris; & Livia secon- „ doit les appétits d'Auguste à son inté- „ rest: & la femme de Déiotarus Strato- „ nique presta non seulement à l'usage „ de son mari une fort belle jeune fille „ de chambre, qui la servoit, mais en „ nourrit soigneusement les enfants, & „ leur fit épaule à succéder aux Estats de „ leur pere (x)," tant la Reine Stratonice avoit de bassesse! De plus les épouses ont perdu les Princes aussi souvent que les concubines. Livie empoisonna son mari. Roxelane femme de Soliman causa la perte du Sultan Mustapha, Prince illustre, & mit le trouble dans la maison & dans l'état. L'épouse d'Edouard II. Roi d'Angleterre eut la plus grande part à la déposition & à la mort de son mari. Ce danger est sur-tout à craindre quand les femmes sont adulteres, & quand elles font des complots pour avancer leurs enfants ou leur religion particuliere. Le plus dangereux de ces cas est le dernier,

(x) Mont. Liv. VIII. Chap. 30.

parce que l'épouſe ou la concubine, croyant le Prince privé de la grace de Dieu, penſe ne lui faire qu'un petit tort en lui faiſant perdre ſes états, ſi ſon Pere ſpirituel l'encourage. Enfin les femmes ont cauſé pluſieurs fois la ruine des états par d'autres raiſons. Paris en enlevant la belle Hélene à Ménélas ſon époux, occaſionna la cruelle guerre que les Grecs firent aux Troyens. La violence faite à Lucrece renverſa le trône de Tarquin ; l'attentat contre Virginie mit fin à la puiſſance des Decemvirs; la même raiſon arma Pauſanias contre Philippe de Macédoine, & pluſieurs autres ſujets contre pluſieurs autres Souverains. C'eſt pourquoi Ariſtote dans ſa politique attribue l'horreur qu'on a pour les Tyrans, aux torts qu'ils font au peuple par rapport aux femmes par leurs débauches, par leurs violences, & par leurs adulteres; d'autant plus que ce vice eſt celui qui regne d'avantage parmi les Princes. On dit que Sémiramis s'abandonna à un cheval ; & que Périclès commença la guerre du Péloponneſe pour l'amour d'Aſpaſie, courtiſanne Socratique. Judas, un des Patriarches Juifs, fut un fornicateur. Samſon, un des Juges du Peu-

ple de Dieu, épousa deux femmes de mauvaise vie. Salomon, le plus sage des Rois juifs, eut des troupes entieres de courtisannes. Sardanapale, Monarque des Assyriens, perdit le Royaume pour une femme & pour un rouet. Le Dictateur Jules César fut appellé le mari de toutes les femmes. Marc-Antoine se ruina pour Cléopatre. Thalestris, Reine des Amazones, fit trente-cinq jours de chemin hors de ses états, pour demander à Alexandre le don d'*amoureuse merci*, l'obtint, & retourna chez elle fort satisfaite. De cette espece étoit Jeanne Reine de Naples, aussi bien que la Papesse Jeanne. Les Papistes modernes soutiennent que cette derniere n'a jamais existé, mais je trouve son existence prouvée dans plusieurs livres que j'ai, & qui ont été écrits & imprimés avant la Réformation; tels, par exemple, que le Polychronicon, & dans une vieille grande chronique intitulée Chronicon Chronicorum. Je passerai sous silence les infamies qu'on rapporte de Pasiphaé, d'Héliogabale, de Domitien. L'histoire parle de plusieurs autres grands Personnages qui ont oublié leurs nobles entreprises entre les bras de l'amour, comme Mithridate

dans le Pont, Annibal à Capoue, César à Alexandrie, Démétrius en Grece, & Antoine en Egypte. Hercule discontinua ses travaux pour l'amour d'Iole; Achille s'abstint de combattre à cause de Briséis; Circé arrêta Ulisse; Claudius mourut en prison pour l'amour d'une fille; César fut retenu par Cléopatre, qui ruina Marc-Antoine. L'adultere engagea à massacrer leurs maris Clytemnestre, Olympie, Laodicée, Bérénice, deux Reines de France, Frédégonde & Blanche, & Jeanne Reine de Naples. Par la même raison Medée, Progné, Ariadne, Althée & Héristilla, changeant l'amour maternel en haine, comploterent & causerent la mort de leurs propres enfants.

(3) *Il se tuera.* Tout court au suicide, entraîné non seulement par la Nature qui le conduit à sa perfection, mais aussi par l'art & par l'éducation qui perfectionne la Nature. Les plantes qu'habitent & vivifient des ames du dernier ordre, destituées de volonté & d'activité, les plantes, dis-je, tendent à leur fin, à leur perfection, à leur mort; elles se servent de leurs facultés pour l'atteindre, & quand elles l'ont atteinte, elles languissent & se fanent. Plus l'industrie des

des hommes échauffe, cultive, & ſoigne les plantes, plus elles marchent promptement à leur perfection & à leur mort. Et ſi parmi les hommes ne pas défendre eſt la même choſe que tuer, quel odieux ſuicide que de ne pas ſe défendre ſoi-même! Les bêtes négligent cette défenſe; c'eſt pourquoi elles ſe tuent elles-mêmes, autant qu'elles nous ſurpaſſent en nombre, en force, & en liberté ſans bornes. Même parmi les chevaux & autres bêtes, celles, auxquelles la naiſſance ou l'art donnent plus de courage, & de perfection, volent à leur propre deſtruction ſans être excitées ni par les éperons, dont elles n'ont pas beſoin, ni par l'honneur, auquel elles ne ſont pas ſenſibles. Si donc le vaillant ſe tue lui-même, qui peut excuſer le lâche? Ou, comment l'homme feroit-il éloigné du ſuicide, puiſque le premier homme nous l'a enſeigné? A moins qu'on ne diſe que nous ne pouvons pas nous tuer, parce qu'il nous a tous tués. Cependant de peur que quelque choſe ne diminue cette deſtruction commune, nous tuons journellement nos corps par des excès & nos eſprits par des afflictions. Conſidérons nos facultés, nos paſſions, nos vertus;

le souvenir tue notre mémoire; les desirs tuent notre convoitise; & les présents notre libéralité. Ces choses se tuent elles-mêmes quand elles sont dans le meilleur état, & au comble de la perfection; car la perfection est immédiatement suivie par l'excès, qui changeant la nature & le nom des choses, fait qu'elle ne sont plus les mêmes. Si donc les choses qui sont les meilleures, sont celles qui se tuent le plutôt, (*car nulle affection n'est durable, & tout travaille à se perfectionner,*) tout marche à la mort. La machine même de l'Univers, si Dieu pouvoit être oisif, devroit mourir, parce qu'elle a eu un commencement. Dieu n'agissant pas, comme nous le supposons, qui pourroit tuer le monde, que lui-même, puisqu'il n'y a rien hors de lui? (*Donn dans ses Paradoxes.*)

Les deux principales objections qu'on fait contre le suicide, sont tirées de la loi que Dieu nous a donnée dans l'Écriture, & de la loi que la Nature nous impose, & qui nous oblige à nous conserver. Pour ce qui regarde la loi divine, je vous renvoye à l'excellent traité intitulé ΒΙΑΘΑΝΑΤΟΣ, composé par le Docteur Donn, Doien de St. Paul, & excel-

lent Poëte & Théologien. Dans ce Traité ce ſavant tâche de prouver par de forts arguments tirés de l'Écriture, que le ſuicide eſt permis. Ceux qui ſont pour le ſuicide, répondent à la ſeconde objection, que le deſir de ſe conſerver n'eſt qu'une affection naturelle, & ſe réduit au deſir du bien, vrai ou apparent. Si donc je trouve mon plus grand bien dans le meurtre de moi-même, quoique je me trompe, je ne vois pas, dit le Docteur, en quoi je tranſgreſſe la loi générale de la nature, qui veut que j'aime le bien, vrai ou apparent. En quoi le ſuicide viole-t-il la loi de la conſervation de ſoi-même, ſi ce que je cherche par la mort, eſt réellement un grand bien, comme les martyrs qui attendent la couronne de la gloire, & l'avantage de repoſer dans le ſein d'Abraham à l'ombre de ſa barbe. Auſſi quelques ennemis de notre Religion ſoutiennent que les afflictions ſont autant de voix de Dieu qui nous invite à ſortir de ce monde; & que nous devons nous délivrer de notre mal-être par la même raiſon par laquelle nous devons conſerver notre bien-être. Une autre raiſon qui chez eux a beaucoup de force pour montrer que le ſuicide s'ac-

corde avec les loix de la nature, est que dans tout siecle, dans tout pays, à toute occasion, des hommes de toute condition ont eu du penchant pour le suicide; & l'homme, qu'on regarde comme un ange enterré (y) travaille à se débarasser de son corps, qui est son tombeau terrestre. On peut dire, il est vrai, que les hommes ont du penchant pour tous les autres péchés, quoiqu'ils soient contraires à la nature; mais, dit le Docteur, si celui-ci étoit opposé à quelque loi particuliere de la nature, & par conséquent plus propre à détruire l'espece que les actions qui sont punies par les loix, il ne seroit pas aussi général qu'il l'est, parce qu'il est contraire à notre sensibilité, & n'a point l'appas du plaisir comme les autres. Quand je me forme, continue-t-il, un martyrologe de tous ceux qui se sont attiré la mort, pour la religion, pour la patrie, pour l'amour, pour la réputation, pour la joie, pour la crainte, & pour la honte, je rougis de voir combien peu de partisans ont toutes les autres vertus, en comparaison du courage qu'exige le suicide. Les histoires ne nous

(y) *Angelus sepultus.* Blount.

fourniſſent pas autant d'exemples de ruſes, de ſubtilités, de force employées pour ſe conſerver la vie, que pour s'en défaire. Pétrone qui ſervoit d'Intendant des plaiſirs à Néron homme de plaiſir, au premier froid que cet Empereur lui témoigna, ſe retira chez lui & ſe fit ouvrir les veines. Avec quelle adreſſe & avec quel ſoin Attilius Régulus ſe procura la mort! Codrus fit plus; il força ſon propre trépas. Comas capitaine de voleurs, ſe priva de la reſpiration. Herennius de Sicile ſe caſſa la tête contre une porte. Annibal craignant de ſe voir forcé à être redevable aux autres, ſe priva de la vie avec du poiſon qu'il portoit dans une bague, comme Démoſthenes fit uſage de celui qu'il portoit dans une plume. Ariſtarque ſe fit mourir de faim. On dit qu'Homere ſe pendit parce qu'il ne put pas deviner l'énigme de quelques pêcheurs. Démoclès s'échauda au point d'en mourir. Portia fille de Caton, & Catulus Luctatius ſe tuerent en avalant des charbons ardents. Le pauvre Térence ſe noya pour avoir perdu cent huit comédies qu'il avoit traduites. Le Poëte Labiénus ſe brûla parce que ſes écrits avoient été brûlés par ordre du public.

Zénon pour un petit mal au doigt se pendit à l'âge de presque cent ans; c'est pourquoi Laerce le vante comme un homme merveilleusement heureux, puisqu'il mourut bien portant & sans maladie. Une fievre quarte fut la cause que Portius Latro se tua. Festus favori de Domitien se donna la mort pour cacher une dartre qui défiguroit son visage: le peintre Bubalus parce que le poëte Hipponias l'avoit chansonné dans ses ïambes. Cassius Licinius s'étouffa avec une serviette pour échapper au jugement de Ciceron. Je pourrois alléguer ces exemples & plusieurs autres, s'il étoit nécessaire, comme ceux des personnes qui sont mortes volontairement pour leur Religion, & ceux des femmes Indiennes qui se brûlent après la mort de leurs maris. Un des plus cruels Empereurs Romains disoit qu'il vouloit que ses prisonniers sentissent la mort; & si quelqu'un d'entr'eux étoit assez heureux pour se tuer, l'Empereur s'écrioit, ce coquin m'est échappé. Le seul Caton, modele de vertu, peut tenir lieu de tous les autres exemples. Je suis intimement persuadé que celui qui, comme le dernier Curé de Newgate, se pend dans un grenier, meurt avec

moins de douleur, d'inquiétude, & d'horreur que ceux qui meurent de la fievre dans leur lit avec leurs amis & parents qui pleurent autour d'eux.

(4) *Mépriſer la mort même.* C'eſt une choſe remarquable, dit le Chancelier Bacon, que la paſſion la plus foible maîtriſe la crainte de la mort. Le deſir de la vengeance en triomphe; l'amour la combat; l'honneur la ſouhaite; la douleur la cherche; & la crainte la prévient. Nous liſons même que quand l'Empereur Othon ſe fut tué, la compaſſion, qui eſt la plus tendre de toutes les paſſions, porta pluſieurs perſonnes à mourir. Séneque ajoute la délicateſſe & la ſatiété, diſant qu'un homme ſans être ni vaillant ni miſérable, veut mourir parce qu'il eſt ennuyé de faire ſouvent la même choſe. De là vient que les approches de la mort changent ſi peu les bons eſprits, qu'ils ſe montrent les mêmes juſqu'au dernier inſtant. Ainſi Céſar Auguſte mourut en faiſant un compliment (z); Tibere en

(z) Livie, ſouvenez-vous de notre union, conſolez-vous & portez-vous bien. *Livia, conjugii noſtri memor, vive & vale.*

dissimulant (*a*); Vespasien en badinant (*b*); Galba en rendant un arrêt (*c*); Septime Severe en faisant une dépêche &c. (*d*). (*Bacon Essais*). „ Combien „ voit-on de personnes populaires, con- „ duictes à la mort, & non à une mort „ simple, mais meslée de honte, & quel- „ ques fois de griefs tourmens, y appor- „ tant une telle asseurance, qui par opi- „ niastreté, qui par simplesse naturelle, „ qu'on n'apperçoit rien de changé de „ leur estat ordinaire: establissants leurs „ affaires domestiques, se recomman- „ dants à leurs amis, chantants, pres- „ chants, & entretenants le peuple: „ voire y meslants quelquefois des mots „ pour rire, & beuvants à leurs cognois- „ sans, aussi bien que Socrates.

(*a*) Tacite dit que les forces & la vie manquoient déjà à Tibere, non la dissimulation. *Jam Tiberium vires & corpus, non dissimulatio, deserebant.*

(*b*) Je deviens Dieu, je pense; *Ut puto, Deus fio.*

(*c*) En tendant le cou à son meurtrier, il ordonna qu'on fit l'exécution si elle étoit avantageuse au Peuple Romain; *Fieri si ex re sit Populi Romani.*

(*d*) Soyez présents, s'il me reste quelque chose à faire. *Adeste si quid mihi restat agendum.* Ces passages sont de l'Auteur.

„ Un qu'on menoit au gibet" (dit *Montaigne*) „ disoit que ce ne fust pas „ par telle rue, car il y avoit danger „ qu'un Marchand lui fist mettre la main „ sur le collet à cause d'un vieux débte. „ Un autre disoit au bourreau qu'il ne „ le touchast pas à la gorge, de peur de „ le faire tressaillir de rire, tant il estoit „ chatouilleux: l'autre répondit à son „ Confesseur, qui lui promettoit qu'il „ souperoit ce jour-là avec nostre Sei- „ gneur; allez-vous y en vous, car de „ ma part je jeusne. Un autre ayant „ demandé à boire, & le bourreau ayant „ beu le premier, dit ne vouloir boire „ après lui, de peur de prendre la vé- „ role (*e*)." Un autre voyant que le peuple le devançoit en courant vers le lieu de l'exécution, dit qu'il n'étoit pas nécessaire de se hâter tant, parce que la fète ne pouvoit pas se faire sans lui. „ Cha- „ cun a ouï faire le conte du Picard, au- „ quel estant à l'eschelle on présente une „ garce, & que (comme nostre justice „ permet quelquefois) s'il la vouloit es- „ pouser, on lui sauveroit la vie: lui „ l'ayant un peu contemplée & apper-

(*e*) Mont. Ess. Liv. I. Chap. 40.

„ ceu qu'elle boitoit: attache, attache, „ dit-il, elle cloche" (*f*). Je pourrois rapporter grand nombre d'hiſtoires ſemblables qui montrent avec quelle indifférence on a regardé la mort en face. Et combien de fois non ſeulement nos Généraux, mais des corps d'armée ont ils couru à des morts certaines? (*g*) „ Pyrrho le Philoſophe ſe trouvant un jour „ de grande tourmente dans un bateau, „ montroit à ceux qu'il voyoit les plus „ effrayez autour de lui, & les encou„ rageoit par l'exemple d'un pourceau, „ qui y eſtoit, nullement ſoucieux de „ cet orage. Oſerons nous donc dire „ que cet advantage de la raiſon, de quoi „ nous faiſons tant de feſte, & pour le „ reſpect duquel nous nous tenons mais„ tres & Empereurs du reſte des créa„ tures, ait eſté mis en nous pour noſtre „ tourment? A quoi faire la cognoiſſan„ ce des choſes, ſi nous en devenons „ plus laſches? Si nous en perdons le „ repos & la tranquillité où nous ferions

(*f*) Montaigne Eſſais Liv. I. Chap. 40.

(*g*) *Quoties, non modo ductores noſtri, ſed univerſi etiam exercitus ad non dubiam mortem concurrerunt?* (Cicer. Quœſt. Tuſcul. Lib. I. §. 37.)

„ ſans cela? Et ſi elle nous rend de „ pire condition que le pourceau de Pyr- „ rho? „ (*Mont.* Eſſ.) (*h*). La mort eſt une dette dont nous ſommes redevables à la Nature; notre vie eſt un emprunt qu'il faut reſtituer. Pourquoi la mort eſt-elle ſi épouvantable pour nous, pendant que le ſommeil ſon image, eſt ſi agréable? Eſt-ce parce que nous devons quitter une carcaſſe pourrie, qui n'a preſque pas paſſé une heure ſans inquiétude, ſans maladie, ſans douleur? Eſt-ce parce que nous devons abandonner nos biens, dont nous n'aurons pas beſoin? Eſt-ce parce que nous devons nous ſéparer de ces compagnies, qui nous ont trompés, calomniés, trahis? Eſt-ce parce que nous craignons les ſouffrances, ou ce qui doit ſuivre? Si nous craignons les ſouffrances, ſi nous mettons dans le même rang mourir & nous faire arracher une dent; ſi nous ſouhaitons qu'elle ſoit ſortie, & cependant nous craignons de la faire ſortir (*i*); conſolons nous en

(*h*) Liv. L. Chap. 40.

(*i*) *Emori nolo, ſed me eſſe mortuum nihil eſtimo.* „ Je ne veux pas mourir, mais je compte pour rien d'être „ mort. Citation de Blount.

penſant que ſi la douleur eſt violente, elle n'eſt pas durable, & ſi elle eſt durable, elle n'eſt pas violente (*k*) (*Cic. de fin. Lib. II*). Vous lirez, dit le Chancelier Bacon, dans quelque livre de mortification des Moines, que l'homme doit penſer en lui-même combien on ſouffre quand on a ſeulement les doigts écraſés ou torturés; & juger par là combien on ſouffre en mourant lorſque tout le corps ſe corrompt & ſe diſſout. Mais ſouvent la mort cauſe moins de douleur que la diſlocation d'un membre; car les parties vitales ne ſont pas les plus ſenſibles. On ne ſent la mort que parce qu'on en parle, puiſqu'elle eſt le paſſage d'un inſtant. Ou elle a paſſé, ou elle eſt à venir; elle n'eſt jamais préſente (*l*). La maladie qui mene à la mort, eſt peut-être moins douloureuſe que pluſieurs autres maladies qu'on a déjà eues: quoiqu'il en ſoit, cette maladie précede la mort, & n'eſt pas la mort: celle-ci n'eſt que la ſépa-

(*k*) *Si gravis brevis; ſi longus levis* §. 28 & 29.) C'eſt ce qu'Epicure diſoit de la douleur; & il en concluoit qu'il ne faut pas y faire attention. Mais Cicéron réfute ce raiſonnement; il s'en mocque, & à juſte titre.

(*l*) *Aut fuit, aut veniet; nihil eſt præſentis in illa.*

ration de l'ame & du corps; je n'y saurois concevoir aucune douleur, & s'il y en a, elle doit être courte & ne pas mériter qu'on la craigne. Si la mort étoit en elle-même cause de la douleur, tous les hommes devroient souffrir la même agonie, puisque la mort est la même pour tous.

Si nous craignons ce qui doit arriver après la mort, cette crainte dépend de la religion, qui doit être guidée par l'écriture. Je n'écris ici qu'en Philosophe; c'est pourquoi je ne parlerai que des opinions qu'on a soutenues suivant les dictamens de la Nature non éclairée. Quelques Auteurs ont dit qu'après la mort il n'y avoit ni peines ni récompenses, parce qu'ils pensoient que l'Etre suprême ne s'intéressoit point aux affaires humaines. La Nature divine.

Puissante en elle-même, & sans besoin de nous,
Ne connoît & ne sent ni bonté, ni courroux (*m*):

Lucr. Livr. I.

D'autre ont nié la vie à venir croyant qu'un homme qui est mort, & un homme qui n'est pas né, est la même chose.

(*m*) *Ipsa suis pollens opibus; nihil indiga nostri,*
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur ira.

Rien n'est après la mort; la mort même n'est rien:
C'est la borne derniere
D'une courte carriere.
Avides, n'espérez après elle aucun bien;
Timides, quittez toute crainte.
Mais - - -, où nous mettra son atteinte?
Là même où sont leur séjour,
Ceux qui jamais ne jouirent du jour.
Celui que dans son sein le rien encore embrasse,
Et celui qui vécut, auront la même place.
Le temps & le cahos décomposent nos corps,
Et jusqu'à l'ame même étendent leurs efforts.
Le Tenare, Pluton, & ses royaumes sombres,
Cerbere, l'Achéron, & le Styx, & les ombres,
Ne sont que fictions, que bruits, que songes vains,
Tels que ceux qui souvent tourmentent les humains (n).

Senec. Troas Act. 2. Chor.

(n) *Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil;*
Velocis spatii meta novissima
Spem ponant avidi. Sollicitimetum.
Quæris quo jaceas post obitum loco?
Quo non nata jacent.
Tempus nos avidum devorat, & chaos.
Mors individua est noxia corpori
Nec parcens animæ. Tenara & aspero
Regnum sub domino, limen & obsidens
Custos non facili Cerberus ostio,
Rumores vacui, verbaque inania
Et par sollicito fabula somnio.

V. 3. 7-408.

Les aveugles Payens ont avancé plusieurs autres propositions vaines & impies, dont je parlerai plus au long dans les éclaircissements que je donnerai sur l'immortalité de l'ame. J'ai seulement rapporté les exemples précédents pour montrer qu'avant que la lumiere de l'Evangile eût éclairé les hommes, plusieurs ont nié les peines & les récompenses. Ceux qui étoient de cette opinion, n'avoient aucune raison de craindre la mort par rapport à ce qui viendroit après elle. Mais je laisserai tous ces arguments, parce que j'écris dans un pays chrétien, & je m'éleverai jusqu'à la miséricorde de Dieu qui est infinie; & elle ne le seroit pas si elle ne s'étendoit point jusqu'au plus vil pécheur qu'il y ait dans les enfers. Dieu ne veut pas la mort du pécheur; & nous voyons tous les jours des preuves de sa clémence. Puisse n'entrer jamais dans mon cœur la pensée que le Dieu très-grand & très-bon, le pere commun du genre humain crée les hommes pour les damner! Origene, qui d'entre les peres étoit du naturel le plus doux, avoit une autre idée de Dieu, & pensoit que les Diables mêmes ne souffriroient pas éternellement; si ce Pere se trompoit, il se trompoit du bon

côté. Dieu nous auroit-il mis au monde, conservés pendant plusieurs années, donné une nourriture restaurante, menés au bout de notre pélerinage tranquillement & heureusement, pour nous détruire après? Nous n'avons pas su comment il vouloit disposer de nous quand nous sommes venus au monde, & nous ne savons pas comment il en disposera quand nous en serons sortis; mais puisqu'il nous a traités avec tant de bonté dans cette vie, pouvons-nous croire qu'il en usera différemment dans l'autre? Le chien que nous nourrissons, nous reprocheroit cette défiance, lorsqu'après un jour de caresses & deux ou trois repas, il nous suit au moindre signe avec plaisir & assurance. Je ne perds pas l'espérance, lorsque nos Théologiens disent, que j'ai offensé une Majesté infinie: je désespérerois si je l'avois offensée infiniment; mais c'est ce que je ne puis ni ne veux faire. Je considere Dieu non-seulement comme mon Dieu & mon Créateur, mais aussi comme mon Pere céleste, qui m'avouera pour son enfant, tant que je ne l'offenserai point de propos délibéré. Si à cause de la nature sensuelle qu'il m'a donnée, je tombe dans quelque foiblesse, il me châtiera en Pere,

&

& me pardonnera. Je crois pouvoir dire ſans vanité, que quoique la mort ne me paroiſſe pas terrible, & quoique je craigne de mourir ſans préparation, cependant une mort ſubite me ſemble la moins terrible de toutes.

On ſouffre moins étant englouti par les eaux,
Qu'en fatigant ſes bras à repouſſer les flots.

Ovid. de Pont. Lib. III. (*o*).

Enfin pour ce qui regarde le compte à rendre, je trouve qu'à la longue il y a plutôt à ajouter qu'à rabattre. Je conclus que la penſée de l'avenir ne doit rendre la mort terrible qu'à ceux qui ſe repréſentant Dieu comme implacable, trouvent leur ſalut preſqu'impoſſible. Je m'étonne que ces gens ſe marient, puiſque dans leur opinion il y a plus de dix mille contr'un à parier que les enfants qu'ils auront, ſeront damnés.

Les hommes, dit le chancelier Bacon, craignent la mort, comme les enfants craignent l'obſcurité; & comme on augmente par des contes la frayeur des enfants, il en eſt de même des hommes & de la

(*o*) *Mitius ille perit ſubita qui mergitur unda,*
Quam ſua qui liquidis brachia laſſat aquis.
Epiſt. VII. v. 27. 28.

mort. Les gémiſſements, les convulſions, la pâleur du mourant, les larmes des amis, le deuil, les obſeques, font paroître la mort plus terrible qu'elle ne l'eſt en effet. L'appareil de la mort épouvante plus que la mort même (*p*). Il eſt auſſi naturel de mourir que de naître; & l'un eſt peut-être auſſi douloureux pour un petit enfant que l'autre. De plus la mort à l'avantage de nous ouvrir les portes de la gloire, & de fermer la bouche à l'envie. On l'aimera quand il ſera mort (*Horat.*) (*q*). Quoiqu'il en ſoit, la crainte de la mort, que la nature nous inſpire, eſt un des plus grands biens que le genre humain puiſſe avoir. Sans cette crainte il n'y auroit ni paix, ni mien & tien, ni ſûreté, car les loix n'auroient aucune force.

Il y a des hommes aſſez ſtupides pour juger de ceux qui ne ſont pas de leur Religion par leur mort. Si un hérétique, comme ils diſent, vient à changer ſur ſon lit de mort, ils vantent cette prétendue converſion comme une victoire remportée par leurs opinions; elle n'eſt, peut-être,

(*p*) *Pompa mortis magis terret quam mors ipſa.*

(*q*) ——— *Extinctus amabitur idem.*

Epiſt. I. Lib. II. v. 14.

que l'effet de la foibleſſe d'eſprit que la maladie occaſionne. Si l'hérétique perſiſte dans ſes anciens principes, ils crient que ſon cœur eſt endurci; en ſorte que dans le fond c'eſt croix, je gagne pile, vous perdez. (*r*). Quoiqu'il arrive, ils veulent avoir quelque choſe à dire en leur faveur. Mais en imprimant la marque de la vengeance divine ſur les ſouffrances des autres hommes, qu'ils prennent garde de ne pas faire une ſatyre contr'eux mêmes.

Pere, dont j'éprouvai la conſtante aſſiſtance.
Guide-moi, je te ſuis tout plein de confiance (*s*)

CHAPITRE XXXIX.

Continuation.

LE Roi fit voir à Apollonius la foſſe pratiquée ſous l'Euphrate, & lui deman-

(*r*) Montaigne dans une occaſion ſemblable dit (Liv. I. Chap. 31.) „ c'eſt prendre d'un ſac deux moultures, & „ de meſme bouche ſouffler le chaud & le froid."

(*s*) ——————— *Te, Pater Alme,*
Expertus fidensque ſequar, quò duxeris ibo.

da ſi cet édifice ne lui ſembloit pas une grande merveille. Apollonius pour réprimer le faſte de ces paroles, dit : ô Roi, la merveille ſeroit ſi vous pouviez traverſer à pied une riviere auſſi profonde & auſſi peu guéable que celle-ci. Enſuite comme le Roi lui montroit les murailles d'Ecbatane, & diſoit que cette ville étoit la demeure des Dieux ; Apollonius dit : je ſuis ſûr que ce n'eſt pas l'habitation des Dieux ; & je ne ſai pas ſi c'eſt celle des hommes ; car la ville de (1) Lacédémone n'a point de murailles. Une fois que le Roi rendoit juſtice à quelques villages, il ſe vantoit d'avoir paſſé deux jours à diſcuter une ſeule cauſe ; Apollonius dit, vous avez bien tardé à découvrir ce qui étoit juſte. Une autre fois, de groſſes ſommes étant venues de la Province, le Roi fit ouvrir ſon tréſor, en étalant aux yeux d'Apollonius une immenſe quantité d'argent pour lui faire naître le deſir des richeſſes : Apollonius ſans rien admirer dit : ô Roi, gardez cet or & cet argent pour vous ; mais pour moi c'eſt (2) de la paille. Le Roi lui demanda comment il pouvoit faire un bon uſage de ſes biens ; Apollonius répondit, en les employant ; car vous êtes Roi.

CHAPITRE XL.

Apollonius songe à partir.

APOLLONIUS eut plusieurs entretiens semblables avec le Roi, qu'il trouva porté à suivre ses avis. Notre Philosophe avoit assez fréquenté les Mages ; il dit donc à Damis ; il est temps que nous passions aux Indes. Ceux qui arrivoient chez les (3) Lotophages, séduits par la douceur du lotos, oublioient leur patrie ; pour nous nous n'avons rien goûté de ce qu'on trouve ici ; cependant nous nous y sommes arrêtés plus qu'il ne convenoit. Damis répondit : j'étois de la même opinion ; mais je me suis rappellé le temps que la lionne vous a indiqué, & j'attendois qu'il fût passé ; il n'est pas tout écoulé, car il n'y a qu'un an & quatre mois que nous sommes arrivés ici : si nous partons à présent, aurons-nous un bon succès ? Mais, répondit Apollonius, le Roi ne nous congédiera pas avant la fin du huitieme mois : vous voyez qu'il est humain, poli, & trop bon pour regner sur des barbares.

CHAPITRE XLI.

Apollonius prend congé du Roi.

LORSQU'APOLLONIUS eût pris la résolution de partir & que le Roi le lui eût permis, le Philosophe se rappella qu'il avoit différé de demander des graces jusqu'à-ce qu'il se fût fait des amis. C'est pourquoi il dit, ô le meilleur des Rois, je n'ai fait aucun bien à mon hôte; & je dois récompenser les Mages: je vous supplie donc d'avoir soin d'eux à ma place & de faire ressentir votre bienfaisance à ces personnes qui sont pleines de sagesse & de zele pour votre service. Le Roi charmé de cette demande, dit: demain vous les verrez magnifiquement récompensés: pour vous, puisque vous n'avez besoin de rien de ce qui m'appartient, trouvez bon du moins que ces gens recoivent de ma main de l'argent & ce qu'ils souhaiteront. En disant cela le Roi indiquoit Damis & ses compagnons qui ne firent pas signe d'accepter ses offres. Apollonius dit: Vous voyez mes mains, il y en a plusieurs, & cependant elles se ressemblent entiérement.

Au moins, dit le Roi, prenez un guide & des chameaux (4) qui vous portent; le voyage eſt trop long pour le faire à pied. Je ne m'oppoſe pas à vos bontés, répliqua Apollonius, car on dit que le chemin eſt trop difficile pour ceux qui n'ont pas de monture. D'ailleurs il eſt facile de nourrir les chameaux même lorsque le fourage manque. Je penſe auſſi qu'il faudra faire proviſion d'eau & la porter dans des outres comme le vin. Le Roi répliqua, l'eau vous manquera pendant un voyage de trois jours; enſuite le pays eſt fort abondant en rivieres & en ſources. Le chemin par le Caucaſe eſt ouvert; le pays eſt fertile, & on y trouve beaucoup de commodités. Enſuite le Roi demanda à Apollonius quel préſent il lui porteroit des Indes. Apollonius répondit: un qui vous ſera fort agréable; car ſi par l'entretien des Philoſophes Indiens j'augmente ma ſageſſe, je reviendrai vers vous meilleur que je ne le ſuis. Le Roi l'embraſſa & lui dit: allez; ce préſent ſera très-conſidérable.

ÉCLAIRCISSEMENTS

ſur les Chapitres XXXIX. XL. & XLI.

(1) *La ville de Lacédémone*, étoit la plus fameuſe ville de tout le Péloponneſe. Autrefois on l'appelloit Sparte; à préſent on la nomme Miſitra. Cette ville étoit, ſans murailles, comme le dit notre Auteur. Elle étoit à cent vingt milles d'Athenes au midi, & à trente milles de Mégalopolis à l'orient. Elle eſt actuellement ſous la domination des Turcs. Anciennement elle ſe gouvernoit ſuivant les loix de Lycurgue. Aulu-Gelle (*Livr. XI. Chap.* 18.) dit qu'à Sparte le vol étoit permis, & même loué (*t*).

(2) *Ces richeſſes ne ſont pour moi que de la paille.* Je penſe qu'on doit prendre ce qu'Apollonius dit ici contre les richeſſes, plutôt comme une invective contre le ſuperflu, que pour un éloge de l'indigence; car Apollonius demandoit à Dieu d'avoir peu & de n'avoir beſoin de rien. La pauvreté n'eſt pas moins contraire à l'étude

(*t*) Il dit ſeulement qu'il y étoit pratiqué & permis, *Jus atque uſum fuiſſe furandi.*

l'étude de la Philoſophie que les grandes richeſſes. Le défaut de ſanté & de fortune eſt un obſtacle qui nous empêche d'acquérir les biens de l'eſprit, qui ſont les connoiſſances & la vertu. Les connoiſſances demandent une ame élevée & généreuſe, & non pas une ame ſordide, comme celle d'un homme pauvre. Le pauvre a l'eſprit appéſanti par la miſere, & ne ſonge qu'à vivre & à ſe défaire du joug accablant de la néceſſité, qui le prive de livres & de maîtres. C'eſt pourquoi Alciat dans ſes emblêmes peint bien le pauvre ſous la figure d'un garçon qui éleve en l'air une main aîlée pour marquer le deſir qu'il a de quitter la terre; mais il eſt arrêté par une lourde pierre qui eſt attachée à l'autre main. Que celui qui a ce mépris monacal des richeſſes, penſe en lui-même, d'où vient que pendant une froide nuit d'hiver, lorſque tant d'autres gelent de froid ſur la dure, j'ai un bon lit chaud tout prêt à me recevoir, ſans que je me ſois donné la peine de le préparer? N'eſt-ce pas l'argent qui met cette différence entre nous? J'ai voyagé pendant le jour; un homme vient, prend mes chevaux, & les ſoigne ſans que je m'en embaraſſe, à qui en ai-je l'obliga-

tion ; si ce n'est à mon argent? Je suis assis à une table bien fournie, où je n'ai d'autre souci, que celui de manger ce que j'aime, pendant que d'autres presque morts de faim sont à ma porte, & seroient contents s'ils pouvoient partager avec les chiens ce qui tombe de la table de mes domestiques ; ne sont-ce pas les richesses qui me donnent tant d'avantage sur ces autres, qui pourtant sont de chair & de sang comme moi? Il faut donc que celui qui méprise les richesses, méprise aussi le repos, la tranquillité, & le contentement de la vie, sans lequel on a bien peu le cœur à la Philosophie.

Le pauvre, précisément parce qu'il est pauvre, méprise la rigueur des loix, s'abandonne souvent à la rage & au désespoir, hait sa misérable vie, & par là devient maître de celle des autres. Aussi voyons-nous que les mutineries, les séditions, les révoltes sont ordinairement excitées par les pauvres, qui aiment les innovations, parce qu'ils n'y peuvent rien perdre, & qu'ils y peuvent gagner. Les vols, les meurtres, les sacrileges sont presque toujours commis par des indigents. Au contraire, les riches reçoivent du moment de leur naissance la bon-

ne éducation qui manque aux pauvres, & ſont plus retenus dans leurs actions & plus portés à écouter l'honneur & à ſuivre la vertu; & l'honneur & la vertu ſans richeſſes ne peuvent rien produire de grand. C'eſt pourquoi nous donnons avec raiſon aux richeſſes le nom de *moyens*, ſans leſquels la juſtice ne peut pas rendre à chacun ce qui lui appartient, ni l'état repouſſer les ennemis par une guerre juſte, dont les richeſſes ſont le *nerf*. De là vient que tout le monde les ſouhaite, comme étant l'appui de la nobleſſe & des familles, quelques politiques vont juſqu'à placer la nobleſſe dans les richeſſes, & au moins tous conviennent qu'elles en ſont le principal ornement. Que les richeſſes ſoient acquiſes, qu'elles ſoient héréditaires, la politique les eſtime toujours; au contraire elle mépriſe & dédaigne la pauvreté comme une marque de baſſe extraction, ou de négligence, ou de prodigalité. Celui qui eſt né pauvre, eſt né pour être eſclave; & l'on peut auſſi peu lui confier un emploi public qu'une ſomme d'argent: au lieu que les biens élevent le courage, excitent aux grandes entrepriſes, & ſervent d'aiguillon à la vertu. Je ne ſuis pas, je l'avoue, aſſez

philosophe pour souhaiter de mendier de porte en porte, ou de me coucher mourant de faim sous une haye pendant les nuits froides d'hiver, maux auxquels sont exposés ceux qui manquent d'argent. Je n'ai pas envie d'imiter Démocrite, & de m'amuser à contempler les étoiles, pendant que le bétail mange mon bled.

Démocrite aux troupeaux ses champs laisse en partage
Tandis que sans le corps son ame est en voyage (*u*).
(*Hor. Ep. XII. Lib. I.*)

Quand j'entens un jeune maître ès arts babillard, nouvellement sorti de l'Université, mépriser les richesses & dire que ce sont de la paille, de la poussiere, du fumier &c., je me rappelle ce renard de la fable, qui disoit que les raisins n'étoient pas mûrs, parce qu'il n'y pouvoit pas atteindre. Je pense que le plus sûr à cet égard est de s'en rapporter à Agur (*v*) qui prie Dieu de ne lui donner ni les richesses de peur de s'enorgueillir, ni la pauvreté de peur de dérober.

(*u*) ——— *Democriti pecus edit agellos*
Cultaque, dum peregre est animus sine corpore velox. V. 19.

(*v*) Proverb. Chap. XXX. v. 8. 9.

En effet parmi ceux qu'on pend pour vol, il y en a plusieurs, qui, si ils étoient nés dans l'abondance, auroient été aussi honnêtes gens que le Juge qui les a condamnés, & parmi ceux qui vont voir le supplice d'un voleur, il y en a plusieurs qui seroient aussi coupables que lui si, comme lui, ils étoient nés sous les malignes influences de la pauvreté. Quoiqu'il en soit, en ceci comme en toute autre chose, le meilleur est le milieu. Le garçon qui ne peut pas vivre avec six cents livres par an, ne pourroit pas vivre avec six mille. Les biens excessifs sont à la vertu ce que le bagage est à une armée; on ne peut ni l'épargner ni le laisser en arriere, cependant il rallentit la marche; même, à force d'en avoir soin, on perd ou retarde la victoire. J'ai toujours été aussi grand ennemi du superflu que de l'indigence, car, comme dit Salomon (*w*), où il y a beaucoup de bien, il y a beaucoup de gens qui le mangent: & quel profit en a celui qui le possede, si non qu'il le voit de ses yeux? On ne retire aucun avantage réel des grandes richesses, qu'en les distribuant;

(*w*) Ecclés. Chap. V. v. 11.

tout le reſte eſt imaginaire. Le propriétaire en a la garde, le pouvoir de les donner, la réputation de les poſſeder, & nulle utilité ſolide. Il eſt vrai que ma petite fortune ne me permet pas des extravagances; mais je me ſuis toujours, même dans ma jeuneſſe, borné au néceſſaire; & je ne trouve pas qu'un jeune homme ſe faſſe tort en commençant de bonne heure à dépenſer avec modération: au contraire cette coutume l'empêche de faire des baſſeſſes, auxquelles on eſt porté par le beſoin, comme de tromper, de tricher, d'engager ou vendre ſes habits &c.

J'ai ſouvent obſervé que l'abondance engendre l'avarice plutôt que la diſette; car, comme dit Bion, celui qui a beaucoup de cheveux, ne ſe fâche pas moins qu'un chauve, quand on lui en arrache un; & celui qui a pris une fois l'habitude & la réſolution d'amaſſer de l'argent, n'eſt plus maître des ſommes qu'il a; il n'oſe pas les diminuer; c'eſt un bâtiment, qui, à ſon avis, tomberoit en ruine ſi on en ôtoit une partie. Il engagera ſon cheval, il vendra ſes habits, plutôt que de faire la moindre breche à ſon cher tréſor. Il n'eſt que le gardien ou le cais-

ſier de ſon propre argent ; & il ne mérite pas plus le nom de riche que celui qui garde les troupeaux d'un autre, & ne peut ni les vendre ni les tuer. Si la maiſon d'un avare brûloit, je ne voudrois pas travailler à la ſauver. La bonté de la Providence eſt un malheur pour lui ; il n'y a point de vilenie qu'il ne faſſe pour gagner un ſol.

Les poëtes feignent que quand Plutus, qui eſt le Dieu des richeſſes, eſt envoyé par Jupiter, il boite & marche lentement ; mais qu'il vole quand il eſt envoyé par Pluton. Cette fable veut dire que les richeſſes viennent lentement par des moyens juſtes & par un travail honnête ; mais elles viennent promptement par la mort des autres & par des moyens injuſtes. Auſſi le proverbe Italien dit ; il y a à parier que celui qui a réſolu de s'enrichir dans l'année, ſera pendu avant ſix mois.

Les jeunes gens ſe ruinent ordinairement par le jeu & par les femmes. Un peu de bonheur au commencement, qui comme l'eau qu'on met dans les pompes, fait rendre dix fois plus, attire les jeunes gens au jeu, vice auquel perſonne

ne gagne que le gardeur de boîtes (x). Quant aux femmes, plusieurs pensant qu'on trouve mieux son compte à donner un sou pour une pinte de lait, qu'à garder une vache, entretiennent des filles avec tant de dépenses, que la derniere fille est obligée à les entretenir par charité.

Les vices qui conduisent à la pauvreté les hommes d'un âge plus mûr, sont communément de faire plus de dépense qu'ils ne peuvent en équipages & en table, ou de s'engager pour un cher ami étant un peu pris de vin. Pour la premiere de ces deux choses, ceux qui ont vécu à vos dépens, se contenteront de dire que vous êtes un bon compagnon, que c'est dommage &c; mais sans faire un pas pour vous remettre sur pied. Quant aux cautionnements qu'on fait, ce sont ordinairement des parents qui les demandent; & je suis sûr que de vingt, dix-huit sont laissés dans l'embarras par leurs principaux. C'est pourquoi dès que je vins en âge, je m'engageai à ne cautionner personne que mes enfants. Voilà

(x) The Box-keeper.

les folies qui nous jettent dans la miſere; nous faiſons la faute, & nous accuſons la fortune, comme les débauchés rejettent leur intempérance ſur la nature, quoique la fortune & la nature ſoient innocentes.

La nature a donné le bonheur en partage,
A qui n'eſt pas privé de l'art d'en faire uſage (y).

Claud. Lib. I.

(3) *Ils firent voile vers les lotophages.* Ceci ſe rapporte à un paſſage du Liv. IX. de l'Odyſſée d'Homere, qu'on peut conſulter.

Voici la deſcription que Pline fait du Lotos (*Lib. XVI. Cap.* 30.) (z). „ Il y „ a des arbres qui portent des branches „ ſeulement vers le ſommet, comme le „ pin & le Lotos ou feves de Grece. On „ a donné à Rome le nom de Lotos à „ ces arbres à cauſe du bon goût de leurs „ fruits; quoique ſauvages, ils reſſem- „ blent fort à des ceriſes. On aime ſur- „ tout ces arbres pour les maiſons à cauſe

(y) ———— *Natura beatis*
Omnibus eſſe dedit, ſi quis cognoverit uti.
In Ruffinum v. 215. 216.

(z) Le paſſage de Pline qui regarde le Lotos, eſt un fragment tiré du Liv. XII. de Polybe; & ce fragment nous a été conſervé par Athenée Lib. IX.

„ de leurs branches, qui ſortant d'un „ tronc fort court, donnent beaucoup „ d'ombre; & même s'étendent ſouvent „ juſqu'aux maiſons voiſines. L'ombre „ de cet arbre finit plutôt que celle des „ autres; & à l'entrée de l'hiver le Lo- „ tos perd ſes feuilles, & ne garantit plus „ du Soleil. Nul arbre n'a de plus belle „ écorce & n'eſt plus agréable aux yeux; „ ni ne porte des branches plus longues, „ plus nombreuſes, & plus fortes; on „ pourroit dire que chaque branche eſt „ un arbre. L'écorce de Lotos ſert à „ teindre les peaux; la racine à teindre „ la laine" (*a*). Le même Auteur dit (*Livr. XIII. Ch.* 17.) (*b*) que ce fruit eſt auſſi gros qu'une feve, & jaune comme du ſafran. Voyez Homere (*Iliad. Livr. II.*) Polybe (*Livr. II.*) & Athénée (*c*). Les Lotophagites ſont des îles vis-à-vis la

(*a*) J'ai rapproché ma traduction du texte de Pline. Hardouin dans une de ſes notes ſur ce paſſage dit que le Lotos eſt l'Aliſier; & Dalechamp & Mr. de Bomare que c'eſt le Micacoulier.

(*b*) Où vous trouverez une deſcription botanique du Lotos, & le conte que les Etrangers qui mangeoient de ce fruit en Afrique, oublioient leur patrie.

(*c*) Liv. XIV. Chap. 18. au commencement.

côte de Barbarie, comme écrit Pline (*Livre V. Chap.* 7.) (*d*). Les François en appellent une l'île des Gerbes. C'eſt une petite île de la Méditerranée, appartenante au royaume de Tripoli en Afrique; elle a dix-huit milles de tour: elle contenoit autrefois deux grandes villes; il ne reſte qu'un château & deux villages. Cette île étoit jadis ſous la domination de Eſpagne; elle eſt à préſent entre les mains des Mores.

(4) *Chameaux qui vous portent.* Il y a trois ſortes principales de chameaux. Les chameaux de la premiere ſorte ſe nomment Hugiuns; ils ſont grands, forts, & capables de porter um millier peſant. Les chameaux de la ſeconde ſorte ſont plus petits; ils ont deux boſſes ſur le dos, & quelquefois une ſur la poitrine; on les appelle Becheti, on ne les trouve qu'en Aſie; ce ſont des animaux de ſomme & de monture. Les chameaux de la troiſieme ſorte ſont maigres & petits; ils ne

(*d*) Pline n'en nomme qu'une; il l'appelle Meninx, & dit qu'Eratoſtene l'appelle Lotophagite. Hardouin dans ſes notes ajoute que Ptolomée (Livre IV. Chap. 3.) lui donne le même nom; que Polybe (Liv. I.) la nomme l'île des Lotophages, & qu'on peut conſulter Strabon Liv. XVII.

font pas accoutumés à porter; mais ils peuvent faire plus de cent milles par jour : ou les appelle Ragahill (*Swan. Specul Mundi*). Les chameaux de l'Arabie & de la Bactriane n'ont point de cornes, & n'ont des dents que d'un côté. Les chameaux de toute espece ont le cou long & agile, qui leur est d'un grand secours, parcequ'ils peuvent le porter presque sur toutes les parties de leur corps. Ils ont la tête petite, & les pieds charnus; c'est pourquoi l'on met à ceux qui sont apprivoisés & de service, des semelles de cuir. Ils aiment l'herbe, sur-tout les tuyaux d'orge; ils boivent l'eau trouble & n'aiment pas l'eau claire, au point que s'ils en trouvent, ils la troublent avec leurs pieds avant d'en boire; c'est pourquoi on leur donne le sur-nom *de trouble-rivages.* Ces animaux sont d'une soumission si servile, que quand on les charge, ils se mettent à genoux, comme les sujets du Roi de France, & se baissent jusqu'à terre, souffrant avec patience qu'on leur attache leurs fardeaux. Le cheval a beaucoup d'antipathie pour le chameau, en sorte qu'il s'épouvante en le voyant ou en sentant son odeur.

C'eſt pourquoi Cyrus voyant que les Babyloniens étoient mieux fournis de cavalerie que lui, fit uſage du ſtratageme des chameaux. Quelques-uns diſent qu'on fait de poil de chameau des étoffes fort fines, telles que le Grogram & le Camelot. La plus mauvaiſe qualité de ſon poil ſert à faire une étoffe groſſiere, comme celle que Jean Baptiſte portoit dans le déſert. Vous trouverez pluſieurs autres choſes touchant la nature de ces animaux dans Pline (*Livr. VIII. Chap.* 18.) & dans l'Hiſtoire des animaux de Geſner (*e*). Les Turcs en font beaucoup de cas, & ils ne ſe ſervent pas d'autres animaux dans leur pélerinage à la Mecque.

(*e*) Geſner Hiſt. Animal. Lib. I. de Quadrupedibus ſub titulo de Camelo.

Fin du Livre I. & du Tome II.



